

Pierre Crombez

Faire comme si ou l'illusion nécessaire



Pierre Crombez

Faire comme si
ou l'illusion
nécessaire

A ma femme, née depuis toujours.

"La vérité est inaccessible à l'esprit humain."

"C'est du doute que viendra la certitude. C'est le doute même qui deviendra certitude." (Montaigne)

Sommaire

EXPLICITATION DU BANDEAU	11
AVANT-PROPOS.....	13
INTRODUCTION : ILLUSION DU PARADIS TERRESTRE.....	25
<i>T'es où ? - L'arme et larme bonnies - On ferme ! - Le caprice de Dieu, quel fromage ! - Dieu tient (à la) parole - Dieu n'a pas pensé aux torts et aux travers - Menue intelligence, mais grande nudité</i>	
CHAPITRE 1 : ILLUSION DE FIN DU MONDE.....	43
<i>Tirer des mauvais plans sur la comète - Le langage des signes</i>	
CHAPITRE 2 : ILLUSION DE NOTRE MODE DE VIE	49
<i>La croissance de la croyance et la croyance de la croissance - Le capitalisme est-il soluble dans l'eau épurée ? - La bourse ou la vie - Le capitalisme superman !</i>	
CHAPITRE 3 : ILLUSION DE SOLUTIONS.....	61
<i>L'art du difficilement simple - Une bonne guerre ! - Le Progrès, comme la nouveauté, c'est vieux comme le monde ! - Richement pauvre, pauvrement riche!</i>	
CHAPITRE 4 : ILLUSION D'ACTIVATEURS INTERNES.....	71
<i>La conscience en est moi - La masse condamnée par contumace - Et si l'on pariait sur l'innocence ? - Non au célibat de l'intelligence ! - La vertu ne paie pas - L'homme, la bête et l'ange - L'inefficace pédagogie du catastrophisme</i>	
CHAPITRE 5 : ILLUSION D'ACTIVATEURS EXTERNES.....	87
<i>Les politiciens : des spots éclairés ? - L'éducation, à quoi bon ? - Désorganiser le faux ordre - La Famille famélique - Touche à mon école - Les cols à franchir pour une école affranchie</i>	
CHAPITRE 6 : ILLUSION DE LIBERTÉ.....	101
<i>Les jeux sont faits et l'homme aussi - Bouteilles consignées à la mer - Deus ex machina - Le faux systém(at)ique - Le revers de la médaille du mérite - Nouvelle révolution copernicienne - Nos jugements tenus en et au respect - Alors tous innocents ? - A vos marques, prêts, partez !</i>	

CONCLUSION : ILLUSION DU NOUVEAU PARADIS TERRESTRE..... 123

Le Bouthan, train de nos consciences

ANNEXES 129

Illusion de l'argent - Illusion d'un projet d'école d'immersion de conscience - Illusion des centres d'éducation populaire - Illusion du végétarisme - Illusion de démocratie - Illusion de métiers d'avenir souhaitables

REMERCIEMENTS 153

Explicitation du bandeau : "Le livre qui même avant sa lecture donne l'illusion de (se) faire du bien".

Le prix du livre exclut les droits auxquels l'auteur a renoncé et le bénéfice du distributeur classique, laissant au lecteur (acheteur ou pourquoi pas emprunteur ?) la latitude de (se) faire du bien sous la forme d'un versement à une ONG égal ou supérieur au montant non réclamé. Pourquoi ne pas avoir retenu directement la somme et la virer à l'association ? D'abord pour garantir la liberté de décision et de choix du lecteur, ensuite pour peut-être déclencher par cette démarche personnelle un réflexe renouvelable, enfin pour susciter par cette initiative particulière une curiosité et un intérêt contagieux favorables au débat d'idées autour du sujet prioritaire et urgentissime à savoir l'éventualité de l'effondrement de notre monde et la survie de l'espèce humaine.

Drôle de publicité qui invite à s'illusionner sur ses propres sentiments dans une démarche de bon aloi. Comme expliqué dans le livre, dans certaines circonstances, l'illusion intentionnelle prévaut sur la dure réalité des choses. La multiplication des B.A. caritatives ne doit pas cacher que la charité n'est qu'un ersatz de justice et sa prolongation dans le temps, son antonyme. Ne pas être dupe du jeu des responsables politiques qui se déchargent sur les ONG de leur mission d'égalité et de justice n'interdit pas de soutenir les associations en toute lucidité. Idem pour la bonne conscience qu'on se donne grâce à de telles actions : elle n'occulte pas notre responsabilité de privilégiés qui ne préservent leur mode de vie dispendieux qu'au prix d'un tsunami social dans les pays pauvres et chez les démunis des pays riches.



Avant-propos

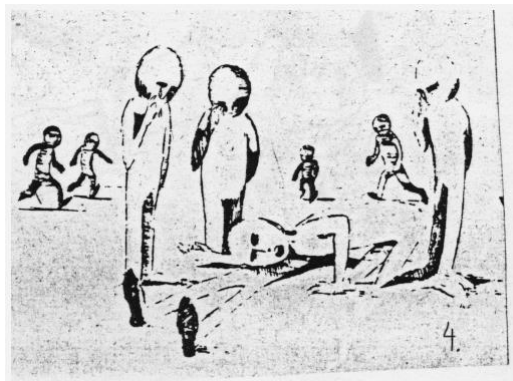
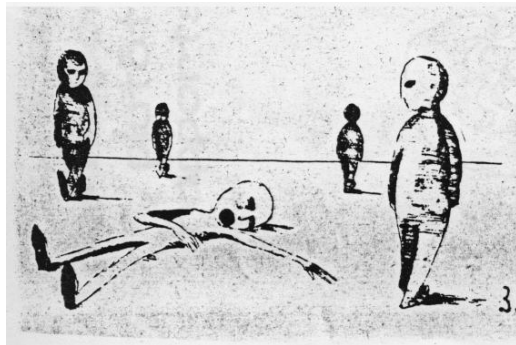
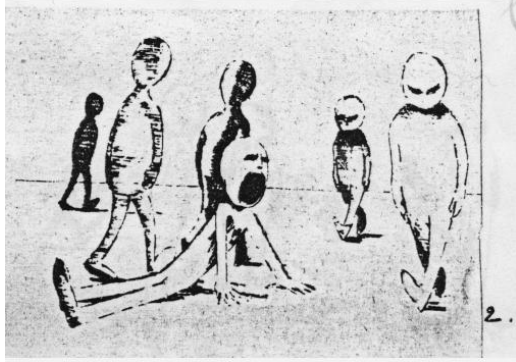
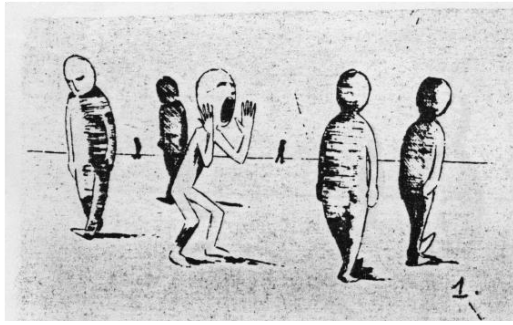
Réincarné en auteur de B.D. réaliste (pas difficile pour lui : c'est la porte à côté), Hergé n'aurait plus aujourd'hui à projeter son imagination dans les astres comme dans "L'Etoile mystérieuse" pour prophétiser la fin du monde et l'annoncer par l'entremise d'un savant fou, il lui suffirait de jeter un regard à peine éclairé et de prêter une oreille même vagabonde aux innombrables informations fournies par les scientifiques, les écologistes, les naturalistes avertis pour accumuler les preuves tangibles d'une telle éventualité, réduire le mystère de ses causes à l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette et composer une chronique illustrée d'une mort annoncée, certes relevant du domaine de la croyance, mais tout à fait crédible et accessible à un public de 5 à 95 ans (eh oui, la fourchette s'est allongée, précocité et longévité obligent).

Même conscient de sa responsabilité, l'homme a-t-il pour autant les ressources, les capacités, la volonté, bref les moyens de s'opposer à cette dérive ? Je ne le crois pas. Les seuils de tolérance équilibrante sont à ce point largement dépassés dans tant de domaines vitaux, les réactions correctrices si ténues et si frileuses, l'attachement si fort à son mode de vie ("non négociable" aux yeux des Américains et si peu modulable pour les autres privilégiés) que l'on voit mal comment la tendance pourrait s'inverser en profondeur pour susciter un sursaut salvateur. Si des millénaires de civilisations n'ont pas réussi à assagir l'homme par une adhésion active aux si nombreux messages et exemples vertueux dévoilés tout au long de son histoire, ce ne sont pas les décennies à venir qui le convertiront, sans doute de plus en plus matérialistes, marqueurs de l'évanescence d'une vie de labeur

récurrent avec trop peu de compensations, du désengorgement de frustrations accumulées depuis toujours et chez les aspirants à la prospérité, du désir constant d'imiter cet anti-modèle. Inviter à renoncer à la concrétisation enfin palpable d'une aspiration qui vient de la nuit des temps et à convoquer en urgence une spiritualité de moins en moins présente et prégnante et pourtant ferment indispensable à l'émergence d'une conscience collective, relève d'une méconnaissance anthropologique ou d'un mépris ontologique.

Le monde va à la catastrophe. Malgré ou à cause de la multiplicité des lanceurs d'alerte de tous horizons le serinant dans toutes les langues et sur tous les registres, cet avertissement en l'absence de dommages probants et spectaculaires proches s'est figé en lieu commun inoffensif ou en prophétie banalisée, à la manière d'un automobiliste qui, dans l'ignorance des appels à la prudence et sans signaux modérateurs, s'enhardit à rouler la nuit de plus en plus vite et, alors que la portée des phares reste constante, se met dans l'incapacité d'anticiper le danger. Et c'est seulement en cas d'accident grave aux conséquences irréversibles qu'il cessera, contraint, de se conduire en irresponsable. De même seules des catastrophes majeures altérant en profondeur son intégrité physique, matérielle ou environnementale (des Tchernobyl ou des Fukushima même à répétition, trop ponctuels dans le temps et l'espace, ne changeront pas la donne) feront émerger l'Humanité de son inconscience coupable. Encore faut-il que ces secousses pénalisent les nantis (ailleurs on s'en fout ou on feint l'émotion) et qu'elles n'ébranlent pas plus l'édifice déjà si précaire (voir l'illustration de couverture qui, à mon avis, stigmatise à sa juste mesure l'état de délabrement actuel de la planète).

Horifiés par le suicide kamikaze du pilote allemand qui



en projetant volontairement son avion sur une montagne a provoqué la mort de 150 personnes, les privilégiés aux commandes de l'appareil Terre, bien calfeutrés dans le cockpit, sourds aux avertissements des contrôleurs conscients du danger de la route suivie par trop périlleuse et insensibles aux cris des passagers qui, impuissants, tambourinent à leur porte les suppliant de changer de cap pour ne pas les entraîner dans leur chute déjà bien amorcée, ne se rendent pas compte, enivrés par leur supériorité prospère, qu'ils dupliquent à échelle mondiale ce scénario tragique.

Humainement souhaitable, le sursis salutaire, susceptible d'être accordé, l'est-il en référence à la première loi universelle qui englobe toutes les autres, désarmante de candeur et de simplicité : tout est nécessaire. "Rien ne se produit par hasard, mais en vertu d'une nécessité" (Démocrite) ou traduit en adage populaire : "Il faut de tout pour faire un monde", donc autant la molle inertie face à l'imminence du danger que l'éventuelle intervention musclée exogène ? Pourquoi ? Mystère ! On y croit ou pas.

Le ton de mon propos est donné par ce concept de croyance à la récurrence envahissante car imposée par la réalité. L'ensemble de notre vécu n'est-il pas empreint d'actes de foi ? Depuis la confiance accordée au conducteur qui me véhicule jusqu'à la fidélité amoureuse promise au conjoint en passant par la conviction de prendre plaisir à un spectacle parce que crédité d'une critique élogieuse. C'est grâce à sa foi en lui, en la vie, en l'avenir que l'homme échafaude des projets et qu'il rêve éveillé. No Future pour le dépressif : il a perdu la foi. Naïveté cependant que de tout concentrer sur cette notion.

Dans bien des situations, la codification sociétale (usages, coutumes, réglementations, codes, lois...) précède la confiance, la conforte, la renforce et même parfois s'y substitue. Ne dénonce-

t-on pas à la vindicte populaire un homme sans foi, ni loi ? Les deux associés en une étroite imbrication. Dans de nombreux domaines, pas de foi sans loi, pas de loi sans foi. La loi pour cimenter la cohésion sociale et la foi dans la valeur protectrice de la loi et ses applications respectueuses et respectées, sinon pas de vie commune (dans les 2 sens : courante et collective) réussie. En ces temps de sacralisation de l'argent, il faut savoir que la qualité d'une monnaie repose uniquement sur la confiance qu'on lui accorde. C'est dire !

(Une pensée arrachée à cette occasion, par surprise, au détour d'un chemin de traverse du cerveau : "Le passé, c'est la croix qu'on porte ; le présent, c'est la loi qui l'emporte ; le futur, c'est la foi qui nous emporte". Simplement pour le plaisir de la cueillette et tant mieux si en plus ça peut éventuellement enjoliver notre intérieur !).

Si l'importance de la croyance a été à suffisance démontrée et s'il convient de se féliciter de ses avancées, de ses certitudes et de ses déterminations, pour autant qu'elles s'avèrent équilibrantes, il y a tout lieu de se méfier de ses dérives, déviations et autres perversions, aussi nombreuses qu'imprévisibles, dont elle a le secret, avec tous les risques y afférents tant pour l'individu que pour la communauté.

N'échappe pas à cette règle la croyance de la nécessité (décodage pour les non-initiés à la langue des anges ou des oiseaux [à vous de choisir selon que ce qui suit, à votre avis, vole haut ou bas] : nécessité = né cécité = né aveugle = ne distingue pas = ne fait pas le tri = tout sur un pied d'égalité = tout nécessaire. CQFD. Sceptiques s'abstenir). Où situer le curseur à son égard ? A-t-on les moyens, malgré son inexplicable raison d'être, de la jauger à bon escient ? Que risquons-nous à lui donner notre imprimatur et à la faire nôtre ? Avouez que c'est

plutôt une chance à saisir si , grâce à ses vertus d'égalité incluse dans son acception, l'esprit de tolérance s'empare de nous, propice à la régression de tous les "ismes" malfaisants : racisme, sexisme, autoritarisme, eugénisme... et à la réintégration de la biodiversité à sa vraie place perdue par nos (manques de) soins. Le risque ? Il s'inscrit dans un possible défaitisme fataliste consécutif à l'acceptation tacite d'un mal étiqueté nécessaire. Ce n'est pas parce que celui-ci entre dans des schémas qui nous dépassent qu'il doit obérer, tout aussi légitime que sa persévérante ténacité à polluer nos vies, notre besoin de protection peuplé de combats et de tentatives d'éradication quand bien même vouée d'avance à l'échec. En dehors de toute considération de quelque ordre que ce soit, notre conscience reste notre seule boussole philosophique. Tant pis si elle se trompe : l'absence de repères alternatifs l'absout d'office.

Si la nécessité fait foi ou loi (symptomatique de ce souci de crédibilité le fait d'habiller une croyance d'un manteau d'apparat légal comme pour la densifier et contrer son évanescence potentielle. Ah, le poids des mots ! On parle ainsi des lois divines, des lois du marché...), elle s'impose donc naturellement dans l'arsenal de mesures dont l'homme s'est armé, chacun dans sa sphère protectrice ou revendicatrice selon son degré d'intérêts personnels à sauvegarder ou de croyance d'un risque planétaire, pour contrecarrer tout changement, l'interdire ou au contraire le favoriser, l'imposer.

En fait dans chaque atmosphère spécifique : de déni de réalité, de mensonge, de tromperie, d'opportunisme, de cupidité ou de lucidité, de clairvoyance, de dignité ou de pureté, la même arme est employée : l'illusion, aussi nécessaire que l'objet qui l'engendre. Certes elle épouse différentes formes, mais pour un coefficient de résultat identique. Tous s'illusionnent sur leur

capacité, les uns à pérenniser leur statut de privilégiés, les autres à éveiller une conscience collective. Entre les 2, ballottée entre l'envie de tirer de chaque situation un avantage personnel dans l'esprit ambiant concurrentiel et le désir altruiste et empathique de coopérer à un mouvement collectif de préservation du bien commun, une masse fluctuante anonyme et aphone promène son indifférence, son insouciance, son inconscience, son impuissance, son fatalisme, sa soumission aux évènements, au milieu d'une forte inclination à s'illusionner à l'écoute des discours rassurants des faiseurs d'opinion politiques, économiques, scientifiques, médiatiques à la logorrhée rodée, bien en cour avec l'assentiment de la finance.

On le voit, l'illusion s'immisce partout, chimérique, trompeuse, parfois naïve ou troublante comme dans : "Miroir (aux alouettes), dis-moi qui est la plus belle ?" qui, brisé, désenchante dans la douleur; parfois toxique ou monstrueuse comme dans : "God mit uns", gravé sur le ceinturon des envahisseurs allemands, qui avalise l'inadmissible.

Psalmodiée en tête de chaque chapitre de l'ouvrage, au milieu d'une cacophonie d'interrogations, de questions et de doutes récurrents, elle se veut tantôt dénonciatrice d'une situation détestable, tantôt tentative mélodieuse, douce à entendre, de réponses cadrées et rassurantes aptes à combler pour un moment et sur un thème précis un mental en manque de certitudes limitantes (et vite militantes : son anagramme !).

Elle s'offre aussi magique pour les combattants de la foi en la Nature, ces croisés modernes pour la défense de la Terre Sain(t)e, qui devant tant d'adversité et l'inanité du combat à mener, seraient tentés de quitter l'arène et de laisser le champ libre à leurs adversaires. Par un tour de passe-passe dont le cerveau a le secret, l'illusion vient au secours des esprits lucides

envahis par le doute sous la forme d'un soutien moral verbal émancipateur qui, en l'occurrence ici, passe par la formule "faire comme si" et le tour est joué. Elle investit la réalité d'une aura imaginaire, occulte ainsi les freins, les manques, les insuffisances pour illuminer les leviers, les forces, les énergies et devient dans nombre de situations potentiellement positives le sésame d'un possible épris de liberté et d'une prise engageante sur un réel valorisé. L'illusion nécessaire pour masquer notre impuissance face au déterminisme souverain tout aussi nécessaire.

Comme un surfeur tantôt porté par la crête des vagues, tantôt submergé par les flots, le texte proposé ci-après louvoiera entre deux eaux : illusion libératrice et déterminisme coercitif, forçant le lecteur à s'imprégner de la règle du je(u) imposé par le "faire comme si" et à me suivre dans mes pérégrinations hasardeuses. Les éventuelles réclamations sont à adresser à Spinoza qui en soutenant qu'être libre, c'est non s'arracher à ses déterminismes (impossible et absurde), mais c'est apprendre à les connaître, à adouber les accablants et à valoriser les bienfaits, nous invite à appliquer ce précepte dans les domaines similaires. Ce que je m'empresse de faire en affirmant que ma cohérence passe par la reconnaissance, l'acceptation et l'appriovissement de mes contradictions - de même pour mon unité par rapport à ma dualité et mes certitudes par rapport à mes doutes.

Si l'incontournable "connais-toi toi-même" ouvre des perspectives exploratoires évidentes pour circonscrire au mieux les contours de ma personnalité et satisfaire ainsi à la première partie de l'invitation spinozienne, si, par chance, une propension bienveillante me porte, deuxième sollicitation, à assumer sans acrimonie mes discordances, comment remplir la troisième "clause du contrat", à savoir influencer favorablement mes empreintes matricielles cadenassantes pour prétendre à la

jouissance d'une liberté légitime ? N'est-ce pas équivalent à enjoindre un paraplégique à retrouver l'usage de ses jambes incurablement inertes ?

Dans la hiérarchie de notre gouvernance, le destin occupe tous les postes de commandement et ne nous laisse que le choix de nous leurrer sur notre capacité à corriger ses décisions. Dernier recours : soit le "faire comme si", soit l'illusion non intentionnelle, nettement moins valorisante, pour sauver l'humanité intelligente de l'humiliation, les orgueilleux de la honte, les humbles et les lucides (souvent les mêmes) de la résignation. On n'échappe pas à son destin, mais le sentiment aléatoire de sa maîtrise même partielle flatte notre égo à peu de frais, à la manière de la mouche du coche qui, dans la fable de La Fontaine, s'enorgueillit de dominer son sujet et s'attribue les mérites de la résolution du problème, alors qu'elle n'a brassé que du vide.

A la lisière de l'oxymore, l'illusion consciente permet d'accréditer l'hypothèse d'une échappatoire à la catastrophe annoncée imminente de notre monde, alors que la conviction intime et profonde pastiche la célèbre sentence historique : "Tout est perdu, sauf erreur". Inclus dans cette exception suggérée, c'est le doute, mis généralement sous le manteau plutôt qu'adossé en toute humilité à nos convictions, croyances ou opinions pour qu'elles ne deviennent pas, selon l'expression de Nietzsche, des prisons, qui donne sans doute naissance à ce tour de passe-passe mental. Entre la certitude souveraine -le monde en crève- et le doute soumis au dogme du tout relatif, se glisse avantageusement le doute positif qui n'inhibe pas l'action, qui vit le présent à plein temps, mais qui pour les questions fondamentales ne se livre pas à corps perdu et, vigilant, reste sur ses gardes.

Certainement tarauté au départ par ce sentiment, le comédien ne tire-t-il pas ensuite une fierté légitime de l'illusion

intentionnelle réussie dans l'incarnation du personnage qu'il compose ? Et si la vie n'était qu'une pièce de théâtre conçue, écrite, mise en scène sans l'assentiment des humains enrôlés de force comme interprètes, ceux-ci ne pourraient-ils pas se targuer et se féliciter eux aussi grâce à leur composition aboutie de donner du sens au scénario de la vie vraiment trop hermétique, d'y "jouer au mieux leur rôle" (Sénèque) et, illusion suprême, penser infléchir la trajectoire originelle de la pièce afin de la rendre plus humaine et son dénouement moins tragique ?

Ce n'est pas par esprit de contradiction que des concepts à l'acception communément admise sont revisités à la lueur d'un éclairage orienté par ma subjectivité sincère et désintéressée (définition la plus réaliste de l'inaccessible objectivité). Sont passés par le crible de ma critique l'intelligence, la volonté, l'anarchie, la connaissance, le mérite... . Si la remise en cause de ces notions se concrétisait dans notre vécu, son impact éventuellement négatif ne perturberait pas la marche actuelle du monde, tant celle-ci semble s'effectuer la tête en bas.

D'aucuns pourraient être tentés de qualifier de contradictoire l'adossement d'une charge humoristique (introduction et dessins) à l'argumentation sérieuse exigée par le sujet abordé. A mon avis ce serait une erreur. Apparemment antinomiques, ces deux approches du même sujet se complètent. Le risque d'infaillibilité pontifiante (j'ai failli écrire pontificale !) toujours aux aguets dans ces démonstrations péremptoires plombées de tant de convictions et croyances est contrarié à bon escient par une saine dérision qui, par ses outrances ou sa légèreté, certes les écorne un peu mais surtout contribue à les relativiser (c'est tant mieux). En pareille circonstance, l'humour c'est l'intrusion rafraîchissante du doute, le point d'interrogation (peut-être le signe de ponctuation le plus important) dans une prose

trop affirmative, l'antidote au surdosage d'une assurance ostentatoire.

Ne suis-je pas en train de me tirer une balle dans le pied ? Ne vais-je m'aliéner d'office une partie de mon lectorat potentiel, allergique à ce mélange des genres dénaturant à son goût la qualité du produit qu'elle voudrait pur ? Le ralliement du plus grand nombre à nos propres thèses ne ferait-il pas partie comme à beaucoup de mon ADN rassembleur ? Certes, si l'on n'y prend garde, le prosélytisme pointe vite le bout de son nez, mais ma démarche vise avant tout à coucher sur papier (expression assez malmenée à l'heure du web !) la synthèse des idées éparses accumulées au fil du temps et à apporter ma modeste contribution au débat public qui anime l'homme, à l'exception des ermites, depuis ses origines. Convaincre d'autres de la justesse de mon raisonnement constituerait un bonus agréable, mais ne se veut pas l'initiateur de ma démarche.

Cet exercice d'équilibriste avec l'humour comme balancier m'a toujours paru séduisant, aussi n'y ai-je pas renoncé ici. Quid cependant dans une situation tragique personnelle ? Qui oserait parier sur l'émergence salutaire d'une force morale suffisante pour y recourir comme échappatoire audacieuse, distanciation atténuatrice ou porte de secours de l'inéluctable, à l'image de l'humoriste Pierre Desproges qui souffrant d'un cancer avancé, sur scène s'interdisait ironiquement d'en être atteint ou des juifs à la résistance exemplaire qui, dans les camps de concentration nazis, se soutenaient le moral, dit-on, en se racontant des blagues juives : pied de nez surréaliste au destin qui les a condamnés ? Dans le cas présent, ma confiance est acquise au lecteur qui, faisant fi des préjugés tenaces - un exemple parmi d'autres : on ne Césarise un acteur étiqueté comique qu'après une prestation remarquée dans un film sérieux - jugera sur pièce de la

pertinence de mes propos indépendamment du ton et du style adoptés.

Incontournable dans l'histoire de l'homme, Dieu l'est aussi dans mon texte qui sonde la nature humaine. Exception faite dans l'introduction et la conclusion où il représente le Dieu de la Bible présent dans l'imagerie traditionnelle du paradis terrestre, le patronyme générique utilisé désigne, dans un esprit d'œcuménisme, soit le Dieu d'une religion, soit le Concepteur-Créateur de l'Univers, soit le Dessein Intelligent, soit la Mécanique Autonome... ne préjugant en rien des qualités et défauts intrinsèques et des connotations y afférentes. Agnostique ou "agneau de Dieu", athée ou "à tu et à toi" avec une divinité my(s)t(h)ique, fou ou "je me fous" de Dieu, animiste ou matérialiste (désolé pour les amateurs : ici pas de jeu de mots), chacun apporte sa sensibilité personnelle dans cette polymorphie style "auberge espagnole", y accole le nom - ou le non - de Dieu qui l'agrée (les démunis se référeront avec profit au livre "Les 9 milliards de noms de Dieu" de Arthur C. Clarke) et dès lors y trouve son compte ou conte (pour rester dans l'illusion).

Introduction : Illusion du paradis terrestre

T'es où ?

Il était une (seule) fois le paradis terrestre. Tout le monde s'accorde sur son existence passée et son unicité temporelle. Mais des divergences continuent à diviser l'opinion quant à sa datation, sa composition, son mode de fonctionnement et surtout sa localisation. Certains le situent en Afrique, étayant leur affirmation sur la présence, avérée et confirmée par l'ensemble de la communauté archéologique, d'ossements des premiers hominidés sur ce continent. Auquel cas, corrolaire inéluctable, Adam et Eve auraient la peau noire. Ouille ! Impossible à admettre par les endoctrinés (encore aujourd'hui très militants) du dogme de la supériorité sur toutes les autres pigmentations de la couleur blanche et pure de l'originel et de l'immaculé. L'argumentaire idéologique supplée le scientifique pour balayer cette hypothèse par trop hérétique à leurs yeux. Des études récentes montrent pourtant que la blancheur des Européens n'est apparue que depuis 6 ou 7000 ans au plus, comme une invitation à la modestie adressée à ces jeunots pleins d'arrogance.

D'aucuns prétendent que le paradis terrestre aurait été établi sur une autre planète, réplique anticipatrice de la terre qui, après l'expérience avortée de la parenthèse idyllique (voir plus loin l'historique de cet échec), aurait volé en éclats, aurait vu l'installation de ses occupants sur notre terre actuelle et dont les retombées, qualifiées erronément de chutes de météorites, nous inviteraient à exhumer de notre mémoire collective, comme des piqûres de rappel, le souvenir de ces comportements générateurs

de bien-être et de bonheur perdus à revitaliser.

L'arme et larme honnies

Ses occupants y cohabitaient en bonne harmonie (pourquoi bonne ? Une harmonie l'est d'office à moins de la nier ou la (dé)valoriser). Chaque élément naturel, y compris les hominidés, adoptait un profil en fonction de sa position et de sa fonction, définies une fois pour toutes d'après les plans divins. La notion d'harmonie dans ce havre de paix connote généralement une douceur de vivre, une jouissance sans faille, des bienfaits prodigués en abondance, sans équivalent (pré)historique ni actuel, même si, au prix d'un déséquilibre monstrueux, aujourd'hui un nombre très restreint d'hyperprivilegiés ressuscitent le paradis à leur façon, c'est-à-dire sur le dos de milliards d'humains exploités.

Alors qu'en fait cette harmonie primitive était avant tout bâtie sur la complémentarité respectueuse de chacun, mais non exempte de rugosité, de douleur, de pénibilité. Le "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil" véhiculé par l'imagerie populaire est, du fait de la hiérarchisation des rôles imposés, démenti ici par une logique d'emboîtement et de superposition d'éléments bien ajustés. Chacun tient sa place dans l'acceptation tacite d'un ordonnancement commandé par la nécessité. A côté des complémentarités douces, depuis le microorganisme contributeur d'enrichissement du sol en humus jusqu'à la lune ferment de marées ou de récoltes en passant par les cycles de l'eau, du carbone ou de l'azote, complémentarités dévoilées depuis la nuit des temps par l'écologie appliquée qui s'est facilement imprimée dans la bienveillance de notre compréhension, s'accolent les dures, depuis l'anti-corps traqueur de virus jusqu'au volcan cracheur de lave en passant par le lion dévoreur de gazelles. L'agressivité, la confrontation, la prédation

imposent autant leur utilité et même leur indispensabilité que l'aide, la coopération, la mutualisation. Le vent de tempête qui couche les arbres sur le sol contribue autant à l'équilibre naturel que la brise qui rafraîchit l'atmosphère. Alors tronquée, l'image du paradis terrestre jardin d'éden ? Non car ni positives, ni négatives, les complémentarités sont ce qu'elle doivent être. Sans brutalités, tortures ou cruautés gratuites, chacun défend sa vie, son territoire, sa communauté pour survivre, en toute innocence, sans arrière-pensée trouble d'exploitation ou de domination (c'était d'autant plus aisé que la pensée n'existait pas encore). Oui si on l'investit d'un absolu déshumanisé et démesuré d'éternité, d'immortalité, d'angélisme, de désincarnation qui bouleversent les schémas accessibles à notre pensée. Non encore si, à taille humaine et même hérissée d'aspérités fatales (la mort est présente à tous les niveaux), cette paix épouse le profil d'un équilibre normalisé dans un ordonnancement aux ajustements bien huilés en fonction de règles inaliénables. Plus tard l'animisme primitif rappellera cette période par exemple dans le geste respectueux du chasseur s'excusant auprès de l'animal qu'il s'apprête à tuer (on est loin du compte aujourd'hui dans nos abattoirs) ou dans la culture maya où on demande pardon à l'arbre avant de cueillir ses fruits et à la terre avant de la cultiver.

On ferme !

C'est d'ailleurs la transgression de ces règles qui scellera la résiliation du bail tacite engageant les parties contractantes et entraînera la fermeture définitive du paradis terrestre. C'est alors qu'on enregistrera le premier "meurtre" répertorié de l'histoire de l'Humanité (la si mal nommée, sans doute par dérision), commis par un certain Caïn qui inaugurerà la liste interminable, loin d'être close, des méfaits perpétrés par l'homme submergé par ses

pulsions destructrices de possession, de domination, d'orgueil, de puissance, de cupidité... entraînant une sélection étiquetée à tort d'arbitraire. Caïn, sans doute un des premiers sédentaires, car l'archéologie nous dévoile que du temps du nomadisme aucun des milliers de sites explorés ne laisse trace de meurtres ou de massacres organisés ou concertés par des étrangers au cercle restreint clanique ou tribal. Il faudra attendre l'agriculture et l'élevage pour avoir la preuve irréfutable de rapines violentes et mortelles perpétrées par des ennemis extérieurs. La guerre est née du désir d'étendre ses territoires, de s'accaparer des biens, de posséder des esclaves, main d'œuvre gratuite nécessaire aux rudes tâches manuelles. Le nomade est pauvre de biens privés et n'attire pas les convoitises. La violence (à ne pas confondre avec l'agressivité nécessaire à la vie) ne serait donc pas congénitale à l'homme, mais inhérente à sa culture. C'est la sédentarisation corrélée au développement de la propriété privée qui opérera ce changement radical de mentalité. Souvenons-nous de Rousseau stigmatisant le "péché" du premier homme qui s'attribue un lopin de terre et affirme en devenir, envers et contre tous, le propriétaire. C'est peut-être à la réminiscence de cette période du nomadisme généralisé que l'on doit l'image d'un paradis terrestre.

Le caprice de Dieu, quel fromage!

Pour quelle raison s'est produite cette rupture d'harmonie ? Deux versions s'affrontent. L'une, archiconnue, tient l'homme pour responsable : nous n'y reviendrons pas. L'autre, totalement occultée par l'histoire, désignerait Dieu (on comprend dès lors le silence nimbant cette suspicion) qui, bien que satisfait de sa création, éprouvait par moments une certaine frustration causée par l'ennui d'une existence monotone, sans relief et immortelle en plus. Rien d'émoussillant ni de croustillant

à se mettre sous la dent. Pas de voyeurisme, de sensationnalisme pour pimenter ses journées interminables. La presse céleste n'éprouvait à longueur de colonnes que des louanges et des glorifications à la fin assez lassantes. (Cette tradition se perpétue pourtant dans les dictatures où le despote déifié ne se lasse jamais de voir sa photo surdimensionnée s'étaler quotidiennement à la une des journaux et de n'autoriser que des articles tout à sa gloire).

Dans une entorse à la règle qu'il s'était pourtant imposée : ne pas anticiper l'histoire à venir, Dieu envoyait en son for intérieur les dieux grecs, ses futurs très petits-cousins, en fait mi-hommes mi-dieux, qui s'encanaillaient, se dévergondaient, frémissaient à la moindre tunique qui passe (sans distinction de sexe) et se déguisaient à qui mieux mieux (dans l'Olympe, c'était carnaval tous les jours). Dieu qui est un dieu à part entière, donc irréprochable, ne pouvait s'abandonner à de telles incartades, d'autant que cela se passait à l'époque du paradis terrestre qui se devait d'être exemplaire et servir de modèle aux prochaines générations. Il n'allait tout de même pas inventer le mal uniquement pour combler son vide existentiel. Encore que... N'affirme-t-on pas que l'homme a été créé à son image et à sa ressemblance ? S'il y a de Dieu dans l'homme, il y a de l'homme dans Dieu. A cette époque, l'homme se tenait sage mais plus tard ?

Dieu tient (à la) parole

Jouissant d'un détriplement de personnalité, Dieu multipliait par 3 les charmes de la conversation intérieure. Mais sa frustration due à l'isolement de sa position dominante ne faiblissait pas. Non pas qu'il manquait de compagnie : il commandait en effet, pacifiquement s'entend, une armée désincarnée d'anges, angelots, archanges et autres séraphins avec

lesquels il communiquait uniquement par la pensée. Depuis le temps qu'ils cohabitaient - c'est long l'éternité - leurs croyances et opinions convergentes ne laissaient aucune place à la surprise et à l'improvisation. A la limite, même pas besoin de télépathie pour se comprendre. Il ne pouvait tout de même pas les inviter à renier leurs convictions perpétuelles pour créer une diversion. En tant qu'inventeur de la religion brevetée (d'où le logo d'une marque déposée, qui servira de modèle à tous les brevets marchands à venir), il aurait perçu ce revirement comme un sabotage en règle de milliards d'années de recherches, de mises au point et d'ajustements harassants.

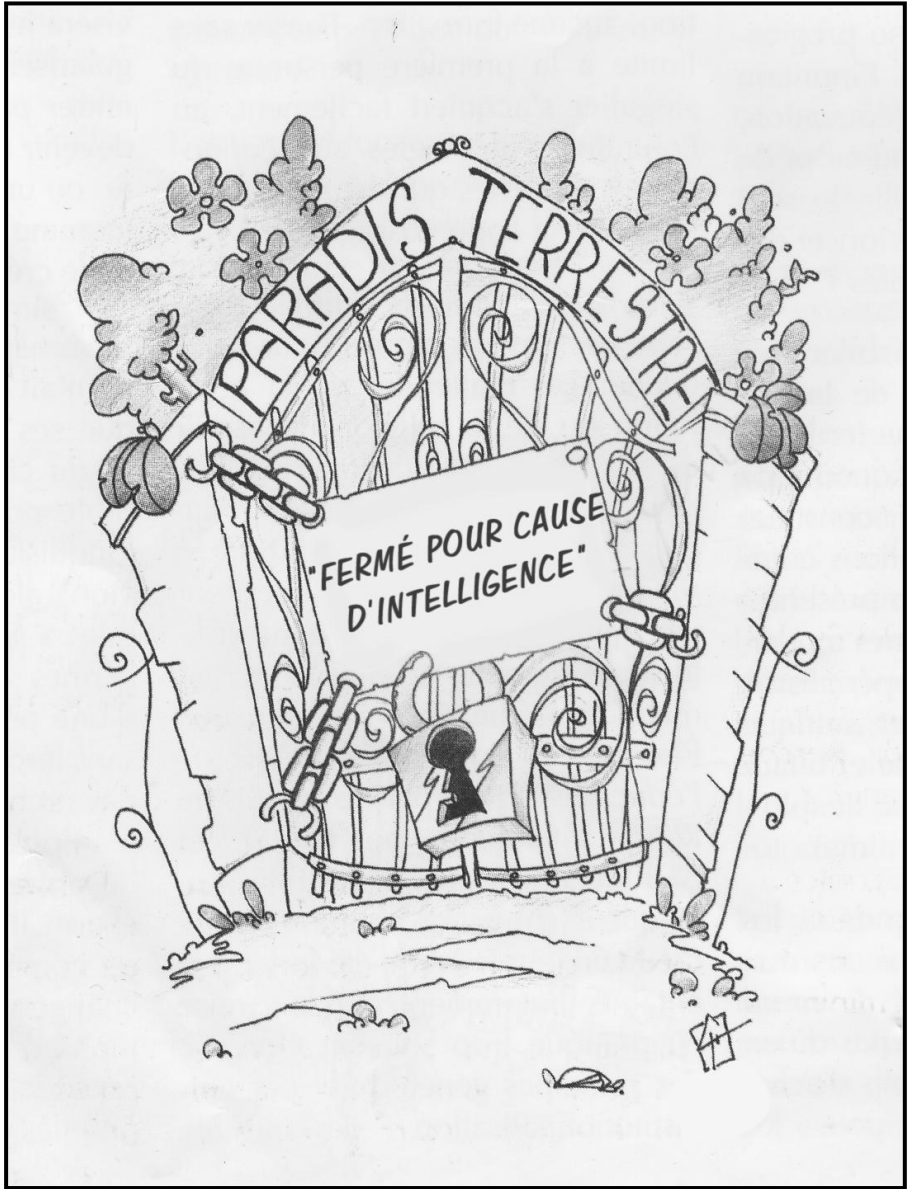
Aurait-il encore mis sur le marché son "produit" d'assurance vie (éternelle), le seul à faire du signataire lui-même, en cas de décès, son propre bénéficiaire et de lui garantir une vie post-mortem exempte de contingences et soucis matériels, s'il avait usé de son don d'ubiquité anticipatrice et déploré le dévoiement de la majorité de ceux qui s'en revendiquent à tort et troquent son message d'humilité, de tolérance, de partage, d'égalité pour des manifestations d'orgueil, des dérives sectaires et des pouvoirs dogmatiques ? Mortel, il se serait retourné de multiples fois dans sa tombe eu égard à ce traitement scabreux, ces dérégulations pernicieuses et ces interprétations fallacieuses d'un projet censé orienter positivement l'existence de ses adeptes et par la bande percoler sur les autres.

Le monologue récurrent des végétaux et animaux ne le comblait pas plus que les grognements, onomatopées et autres borborygmes de l'homme, cet animal augmenté. Ce n'est que le jour où il a entrevu en lui un interlocuteur ou un débatteur potentiel capable d'animer ses nombreux temps libres qu'il inventa la parole. Avec en bonus l'idée que l'homme pourrait par ce biais lui manifester pour les bienfaits prodigués une

reconnaissance toujours agréable à entendre. On a les faiblesses qu'on peut. Auréolé de cette supériorité langagière qui le plaçait nettement au-dessus du reste de la création, l'homme se sentit pousser des ailes (métaphore induite par son environnement éthéré) et dans un premier temps répondit à l'attente de son géniteur, ravi d'être louangé dans un raffinement digne de son rang. Mais la source s'est tarie assez vite. Les paroles tournèrent en boucle comme un disque rayé et même si leur répétition donna naissance plus tard à un genre litannique très prisé dans les communautés de religieux à la psalmodie facile et au physique "cantique", elle obligea son destinataire à s'interroger sur le moyen de dynamiser cette logorrhée, d'éviter ainsi à l'homme de parler pour ne rien dire (situation heureusement impensable aujourd'hui) et d'ouvrir des perspectives d'échanges verbaux variés et enrichissants.

Dieu n'a pas pensé aux torts et aux travers

Dieu se creusa alors la cervelle pour aboutir à la conclusion que la parole sans une pensée évoluée tournait à vide et qu'il convenait de doter le cerveau d'une puissance créatrice. Il faut dire que la sienne dépassait toute imagination, c'est-à-dire son imagination puisque sans concurrence à cette époque-là. Tryslexique (néologisme de circonstance) grâce au détriement de sa personnalité (déjà que nombre de dyslexiques en remontent sur le plan de la créativité), il n'a encore à ce jour trouvé d'égal. Aussi décida-t-il de prélever sur sa personne quelques cellules souches, de les mettre en culture et de les inoculer à l'homme. Et l'Intelligence fut. Le jour de la transplantation est-il à marquer d'une pierre blanche ou noire ? C'est selon. En tout cas s'inaugura aussitôt le premier café du commerce où Dieu et l'homme rivalisèrent de circonlocutions,



d'arguties et d'argumentations audacieuses pour convaincre son interlocuteur de la justesse de ses propos. C'est sans doute à cause de cet ADN divin que dans les millions de cafés du commerce qui s'ouvrent tous les jours de par le monde, sans jamais aucun enregistrement de faillite, qu'émerge toujours un client qui se prend pour le dieu de la conversation.

Avec toutes les applications mises à sa disposition, l'intelligence explora tant de domaines, développa tant d'idées, échafauda tant de projets, initialisa tant d'entreprises que, se moquant des frontières existantes, son emprise semblait illimitée. Aussi Dieu qui s' emballa de sa dernière trouvaille, à juste titre car en adéquation parfaite avec son désir de diversification, de distraction et d'égaiement, commença assez vite à suspecter au revers de cette débauche imaginative un risque d'extrapolation outrancière et un dépassement de limites. Prisonnier malheureux du principe déjà formulé du refus volontaire de modifier quoi que ce soit de l'orientation prise par les événements, il s'abstint d'intervenir. D'ailleurs n'avait-il pas arraché un de ses abondants cheveux qu'il avait laissé s'envoler, signe de son engagement irréversible, le cheveu libéré n'étant plus récupérable (perpétuée longtemps en Bretagne, cette coutume avait valeur de contrat signé).

Avant cette métamorphose radicale, les rapports et contacts sociaux, purs et sincères, trouvaient leur source dans le coeur. Depuis son éviction au profit de la pensée dominante et le déplacement du centre de gravité (aux sens propre et figuré), il a perdu sa suprématie et les relations, leur spontanéité. A la fraîcheur des élans naturels et profonds se sont substitué sous des dehors d'un raffinement expressif fécond, une sécheresse, une artificialité et une superficialité de sentiments convenus, côtoyant cependant encore les signes intérieurs de richesse d'un coeur qui

n'avait cependant pas abdiqué et renoncé à manifester sa présence. Avec un mental de plus en plus conquérant, l'homme s'enhardissait à réclamer des droits, des libertés, des champs d'action impensables auparavant, l'instinct lui tenant lieu de guide et conseiller sage et modéré.

-Mais où va-t-il chercher tout ça ? s'inquiétait Dieu impressionné. Réflexion mâtinée aussitôt d'un amendement singulièrement vaniteux : "C'est vrai qu'il a de qui tenir !" (version remasterisée préventivement du : "Tel père, tel fils" à la vérité volatile) dans la réminiscence de la dotation à sa créature, qui, innocemment satisfaite de son état virginal, ne formulait aucune demande de changement, d'une faculté non programmée à l'origine et imprudemment inoculée à partir d'un gène surpuissant. Il était tiraillé entre le désir de répondre favorablement aux propositions rationnelles de l'homme et la conscience que la mécanique initiale, réglée comme une montre suisse (pas encore inventée) irréprochable à condition de ne pas y toucher, souffrirait gravement de modifications intempestives.

-L'erreur est divine, se reprochait-il, inventant pour la circonstance un dicton qui convoquait la fatalité, c'est-à-dire lui mais avant, pour masquer sa faiblesse et se déresponsabiliser. En son for (ou faible) intérieur, la conscience un peu chiffonnée par sa manœuvre dilatoire qui ne trompait que lui, puisque dans l'impossibilité de faire porter le chapeau à un supérieur, il décida de laisser le destin, c'est-à-dire lui mais après, suivre son cours et partit se laver les mains (geste de détachement qu'un certain Ponce Pilate reproduira - pure coïncidence ?- à propos du sort à réserver à son fils : curieux bégaiement de l'histoire !).

De cette mue profonde dérive, pour expliquer la fin de cette période idyllique, la version de la transgression par l'homme du seul interdit de ce haut lieu de permissivité : ne pas toucher au



"Ah, si Adam avait été meilleur jardinier, on n'en serait pas là!"
"Ah, si Adam s'était occupé de bonus plutôt que de malus!"

fruit de la connaissance qui conférerait une puissance quasi divine. Fruit qui aurait dû être pris au sens figuré, alors qu'il l'a été par la suite à tort au sens propre, qualifié par la novlangue de l'époque de "malus" en rapport logique au mal qui en découlerait. En fait les dommages annoncés résulteraient de l'exploitation anarchique et éhontée, c'est-à-dire les fruits (gâtés) de l'intelligence et non de la consommation d'une pomme cueillie du malus, nom botanique du pommier, qui pâтира dès lors de ce discrédit jeté par l'Histoire, trop souvent le doigt sur la couture du pantalon face aux versions officielles, et dont font foi les expressions immémoriales dévalorisantes à son encontre comme : c'est encore pour ma pomme, la pomme de discorde, tomber dans les pommes...

Les voies du Seigneur sont impénétrables, les voix aussi. La liaison télépathique entre le Ciel et la Terre était-elle de mauvaise qualité ? Le communiqué de presse était-il sujet à interprétation ? Les transmissions divines ne seraient-elles plus labélisées "Paroles d'Évangile" ? A moins que, hypothèse iconoclaste, c'est intentionnellement qu'on aurait travesti la vérité en accablant l'homme du péché d'orgueil à l'origine du drame ? Demi-mensonge pieusement anticipateur de la vérité, car si l'homme n'a jamais croqué la pomme du savoir, très vite il a fait montre d'une ambition démesurée dans la refonte scénarisée de la création, certes à son corps défendant, circonstance fameusement atténuante mais récusée dans les futurs procès d'intention régulièrement tenus et toujours perdus malgré les plaidoiries régulièrement instrumentalisées par les défenseurs de l'homme selon eux victime du déterminisme souverain qui le vampirise et l'innocente partiellement, si pas totalement.

Menue intelligence, mais grande nudité

Après que Dieu, les mains propres (seulement au sens

propre), eût quitté définitivement la dernière scène (pas la cène, réservée bien plus tard à son fils) pour rejoindre ses pénates, sans chasser le soi-disant coupable de son lieu de vie, en contradiction avec la version officielle, l'homme, se retrouvant seul face à lui-même, se vit nu. Surprenante révélation pour lui qui avait vécu jusqu'à ce jour dans cet état de dépouillement sans gêne ni honte. Pourquoi en aurait-il été autrement, le bien et le mal n'existant pas ? C'était beau ou laid, bon ou mauvais. Sous la guidance des sens et des instincts, il éprouvait des sensations variables d'attraction et de répulsion, d'attirance et de rejet. Mais rien de l'ordre du jugement qui relève du mental. Il avait bien senti les prémisses frémissants d'un changement de regard avec l'instillation accélérée de la pensée, mais la brutalité de cette impression désagréable de pudeur offensée le laissait pantois et interloqué, même s'il avait commencé depuis un moment à s'extirper de son innocence béate, notamment lors de l'élaboration de projets d'avenir, en hiatus avec une vie antérieure intensément conjugée au présent. Rien de comparable cependant avec cette brûlure intérieure d'un type nouveau. Il expérimentait à ses dépens les servitudes de son développement cérébral qui ne l'avait gratifié alors que de ses largesses avant tout spéculatives et dont il ne soupçonnait aucunement la duplicité.

Pour anodine qu'elle laissait paraître de prime abord, la vision de sa nudité amorçait un changement d'envergure interpellant : le passage d'une époque révolue d'un équilibre permanent à celle de disharmonie progressive. C'est ce passage de relais qui scellera le sort définitif du paradis terrestre. Inutile d'entreprendre des fouilles archéologiques pour le localiser. Il ne devait son existence qu'à un mouvement temporel et non spatial. C'est la métamorphose de l'homme qui en a délimité les frontières. Sans avis d'expulsion, il a continué à investir le

même espace qu'avant mais autrement

Et c'est le moral dans les chaussettes et la morale dans la tête qu'il a abordé sa nouvelle tranche de vie. Comment ne pas avoir l'humeur en berne quand, alors qu'il n'avait fait que suivre une route toute tracée, il assiste impuissant à la perte de son mentor, de son guide suprême, de son père, psychanalytiquement parlant, qui lui adjure de faire le deuil de leur compagnonnage convivial et d'user au mieux de sa liberté fraîchement acquise ? Ce ne sont pas leurs derniers échanges, où l'imminence d'un profond bouleversement était annoncé à mots couverts, qui lui auraient permis de prendre la mesure de l'événement et de s'y préparer en conséquence. Même si rien dans l'ordonnement de son cadre environnant n'avait changé, il avait perdu sans préavis ses repères dans la conduite de sa vie, d'autant que cette liberté qu'on lui vantait n'était pas habillée de suffisamment d'atours concrets pour lui faire miroiter des perspectives productrices d'un bonheur si pas plus généreux, au moins égal.

C'est paradoxalement dans un mouvement d'imposition morale étrangère à lui, transmuée par une alchimie aussi ordinaire que mystérieuse en troublante importation mentale et en c(ont)rainte intériorisée qu'il posa son premier geste de liberté : il s'empessa de couvrir sa nudité d'un pagne, oripeau de fortune arraché au végétal à portée de ses mains glaneuses. La peur comme levier de la liberté ? Curieuse inauguration d'une disposition d'esprit censée justement nous libérer de nos peurs. Est vraiment libre celui qui a vaincu ses peurs. Le prouvent ceux qui ont vécu une expérience de mort imminente. La plupart reviennent à la vie avec une conscience accrue, parfois digne des plus grands sages. C'est cette sérénité qui les rend libres, contrairement aux kamikazes qui certes ne craignent pas la mort



Vestiges du paradis terrestre

mais, prisonniers de leur fanatisme, perdent leur liberté en même temps que leur vie, et ne diffèrent en rien des suicidés victimes involontaires des circonstances : dépression, drame, misère...

C'est pourtant cette liberté sous caution que ne cesseront pas de revendiquer, même au prix de leur vie, les générations futures sans soupçonner les conditionnements et les emprises qui ont présidé à sa naissance et à sa persistance et la rendent dès lors caduque et suspecte. Peu nombreux seront les incrédules, les rétifs à l'embrigadement qui n'acceptent, comme Georges Brassens, de mourir pour des idées que de mort lente. Leur faible contingent ne fait pas le poids face à une majorité prompte aussi bien à s'enflammer pour une "bonne" cause qu'à brûler ceux qui n'emboîtent pas leurs pas. Le tout au nom de grands principes immuables et indestructibles. Rien de plus significatif à ce propos que le casus belli, rapporté par Swift dans "Les Voyages de Gulliver", des guerres entre deux nations voisines : imposer par la force sa coutume de décalotter les œufs à la coque par le petit bout, alors que l'autre pays opère par le grand bout. Fiction pas si absurde que cela à l'examen des origines de nombre de conflits massacrants dont se réjouit au second degré le même Georges Brassens dans la chanson "La guerre de 14-18".

Question spécieuse au vu d'une situation de toute façon inamovible : l'homme a-t-il tiré avantage de ce transfert de connaissances et de compétences ? On peut en douter eu égard à la promptitude et la formidable énergie que déploie la majorité des humains à se mettre sous la coupe d'une autorité morale, religieuse, politique ou médiatique aussitôt qu'elle promet une prise en charge épanouissante de leur personne. Le copier-coller de la formule de vacances "Tout compris" appliquée à la vie quotidienne. "Reposez-vous sur nous !" (au sens double), conseillent les gourous de tous poils.

C'est dans le choix permanent de principes et valeurs humanistes que s'exerce la vraie liberté de l'homme qui se coulait sans effort dans le jeu des équilibres pensés en dehors de lui. L'érosion de ses balises instinctives et sensorielles et la très lente éclosion de la conscience, auparavant inutile, l'ont livré aux aléas de plus en plus invasifs d'une intelligence sauvage à apprivoiser au plus vite par un dressage susceptible de contrôler et canaliser son bouillonnement imprévisible. Le sentiment de perplexité et de relative impuissance du début s'estompera peu à peu au fil des conquêtes dont il s'enorgueillira, les attribuant à son seul mérite, et n'empêchera pas, par défaut d'humilité, son mental trop souvent livré à lui-même de se fourvoyer dans la multiplicité des choix qui s'offrent à lui, le rendant incapable de ressusciter sous un forme nouvelle l'harmonie primaire perdue.

Chapitre 1 : Illusion de fin du monde

"Il faut sauver la planète". C'est le cri d'alarme que se sentent enfin obligées de pousser presque toutes les autorités dites responsables, sous peine de se voir condamnées par l'Histoire de non-assistance à planète en danger, si ce n'est déjà fait eu égard à leur intervention tardive. De toute façon entre le cri et le geste subsiste une marge qui leur laisse le temps d'opérer des replis stratégiques, comme on le voit pour le réchauffement climatique. Manipulation fallacieuse du temps impensable chez les peuples dits sauvages comme par exemple les Amérindiens qui refusaient de poser des actes susceptibles d'engendrer des séquences jusqu'à sept générations ! Quelle leçon pour les civilisés qui, dans une douce inconscience criminelle, laissent à leurs héritiers le soin de gérer des siècles durant leurs déchets nucléaires, le "continent de plastique" de l'océan Pacifique, la "glu grise", résidu incontrôlable des nanoparticules, qui est en train de contaminer en silence la planète et, en cas de folle réalisation, les élucubrations mijotées par la géoingénierie comme l'enfouissement du carbone, l'apport de fer dans l'océan Antarctique et la dispersion de sulfate dans la stratosphère.

Tirer des mauvais plans sur la comète

Avant d'aller plus loin dans la recherche des moyens dont nous disposons pour lui porter secours, oserions-nous poser la question iconoclaste : "La Terre ou du moins l'Humanité n'est-elle pas arrivée naturellement en bout de course ?" sans être taxé immédiatement de fumiste ou de fataliste démobilisateur ? L'homme ne fait-il pas partie intégrante de la nature, au même titre que le vent, l'eau ou le soleil ? La soi-disant artificialité de



ses avancées scientifiques et techniques est en fait toute naturelle puisque le produit d'une intelligence originelle. La tromperie de l'artificiel tient non à son essence, mais à sa complexité due aux manipulations, transformations, concentrations et autres recompositions.

Pourquoi l'intelligence a-t-elle pris le dessus sur l'instinct et dérégulé notre boussole intérieure ? A moins qu'elle en soit le prolongement ? Auquel cas s'équivaudraient le suicide collectif instinctif et non élucidé d'animaux se jetant du haut d'une falaise ou s'échouant sur la plage et celui "intelligent" de l'homme. N'a-t-il pas été programmé pour devenir son propre prédateur et, arrivé à un degré de saturation, s'autodétruire ? Ou, comme le suggèrent les tenants de la théorie Gaïa, pour permettre une autorégulation de la Terre, organisme vivant, qui cherche à recouvrer la santé par l'excrétion de son cancer : l'homme ? Tout dans la nature est recherche d'équilibre par le comblement des manques et le rabotage des excès. Contradictoires dans notre conception occidentale, le bien et le mal, comme le vide et le plein, le chaud et le froid ... apparaissent complémentaires dans l'esprit oriental. L'un n'existe pas sans l'autre. Le mal, défini comme tel par notre conscience dans l'ignorance des Desseins Supérieurs et que nous nous devons de sans cesse combattre, ne donne-t-il pas un ou tout son sens à la vie ? D'ailleurs la récurrence des guerres et des conflits, aussi naturels que des éruptions volcaniques ou des tremblements de terre, plaide en faveur de leur légitimité et crédibilise l'existence de tous les Hitler passés, présents ou futurs. L'amplification actuelle, à nos yeux chaotique, du déséquilibre n'altère en rien sa naturalité et ne révélerait en fait qu'une accélération du processus d'harmonisation.

De passagère, ponctuelle, conjoncturelle avant, cette

dérégulation se veut aujourd'hui permanente, universelle, structurelle. Dès lors sont réunies les conditions objectives d'une déflagration endogène totale, à l'opposé des peurs ancestrales d'une eschatologie aux causes imaginaires, superstitieuses, religieuses ou surnaturelles. Preuve de ce risque : le brouillon, bien réel malgré son invraisemblance, d'un scénario "fin du monde évitée de justesse" qui n'attend pour sa mise au net que du temps et des ajustements. En effet il a suffi d'un rat pour mettre en péril tout l'hémisphère Nord qui aurait dû être évacué si s'était prolongée la panne électrique consécutive au court-circuit qu'il a provoqué paralysant durant 30 heures les systèmes de refroidissement des piscines des réacteurs 1, 3 et 4 de Fukushima (AFP, 25-3-2013) et si s'étaient disséminées dans l'atmosphère 264 tonnes de combustible nucléaire, soit une radioactivité 10 fois supérieure à celle de Tchernobyl. Pas besoin de faire un dessin pour mieux illustrer l'effet papillon qui démontre à suffisance la fragilité et la vulnérabilité de ces mégastructures trop complexes. De moins en moins résilient, notre système ne tient qu'à un fil et...à une aiguille qui finit toujours par faire éclater les bulles, financières ou autres.

Jamais dans toute son histoire, l'Humanité n'a été confrontée à une menace telle qu'on la connaît aujourd'hui. En effet alors que des explosions bien délimitées : épidémies, famines, guerres... l'ont souvent entamée, mais sans jamais cependant la mettre en danger de destruction totale, se fait de plus en plus pressant le risque d'une implosion généralisée, lente ou brutale, due au comportement irresponsable des privilégiés de la planète : danger nucléaire, réchauffement climatique, désertification, perte de la biodiversité, stérilisation des sols, disparition des espèces, acidification des océans, amenuisement des ressources halieutiques, pollution chimique...

Le langage des signes

Signe (subjectif certes, mais...) de ce risque : le constat d'une amorce de cycle achevé et de retour aux origines dans différents domaines.

Géologique d'abord, dans cette menace de réchauffement climatique qui, à terme, génèrerait le recouvrement de la terre par l'eau ou l'extension des déserts, comme à sa genèse.

Biologique ensuite, dans ce retour en force, après un répit catalogué de définitif par une médecine triomphaliste qui ignore le doute, de la bactérie ou du virus (Sida, Ebola, grippe aviaire, maladies nosocomiales...) qui marquerait la victoire de l'unicellulaire originel sur l'hypercellulaire sophistiqué : l'homme, au capital immunitaire érodé par trop d'emprunts médicamenteux. (N'est-il pas symbolique le nom de simples donné aux plantes médicinales dont l'utilisation remonte à la nuit des temps ?)

Historique et géographique enfin, dans la succession chronologique et spatiale des grandes civilisations humaines. Née en Orient, la civilisation, dans ses phases marquantes, s'est déplacée d'Est en Ouest (curieusement à l'inverse de la rotation de la Terre !) pour se fixer autour de la méditerranée occidentale (Grèce, Rome) avant de progresser le long de la façade atlantique de l'Europe (Espagne, Portugal, France, Angleterre...), puis de l'Amérique (côte est) pour aboutir actuellement dans le Pacifique (côte ouest des Etats-Unis, Japon, Chine). La boucle est bouclée. C'est un peu comme si, dans une linéarité exemplaire, l'Histoire avait laissé à chaque civilisation le temps d'étaler ses richesses et de révéler ses médiocrités. Pourquoi permettrait-elle un second tour de piste dès lors que le retour à la case départ, l'Orient, avec les futurs leaders de la planète : la Chine et l'Inde, laminés par la mondialisation, ne s'accompagnerait pas d'une originalité régénératrice ?

L'ébauche réussie de la conquête spatiale ne préfigure-t-elle pas d'ailleurs l'inéluctable abandon de la Terre dans une fuite en avant inconsciente ?

Il est aussi inquiétant de constater que c'est la civilisation occidentale à dominante technoscientifique, pionnière dans la fabrication et l'utilisation de la bombe atomique, qui fédère de facto autour de son modèle matérialiste les autres civilisations à composantes plus spirituelles. Que d'occasions galvaudées par le passé pour rapprocher les civilisations entre elles et apporter plus de conscience à la science ! Une de plus aujourd'hui avec la mondialisation ; sans doute la dernière, car, comme l'extension de la culture bourgeoise s'est traduite chez nous par la disparition de la culture populaire, le mode d'expansion monopolistique de la pensée occidentale interdit toute cohabitation durable. A quand les conservatoires de culture africaine ou asiatique aux côtés des musées du folklore, des réserves indiennes ou de semences stockées dans des tunnels polaires ?

Chapitre 2 : Illusion de notre mode de vie

La croissance de la croyance et la croyance de la croissance

Toute croyance est fausse. Cet aphorisme contient autant de (mal)chances de vérité que son antonyme puisque sans preuves factuellement avérées, ces assertions s'équivalent en probabilités. Pas besoin cependant d'attendre la caution scientifique pour ancrer nos convictions dans notre champ de vérité. Ce n'est pas parce que les églises se vident qu'il faut s'inventer une nouvelle religion : la science. Il y a place, dans une cohabitation pacifique et respectueuse, pour les deux postures : la conviction spéculative et la science exacte, sans empiètements ou accaparements abusifs de l'une sur l'autre. Le Dalai Lama affirme ne plus croire en la réincarnation le jour où une solide argumentation scientifique le convaincra de l'inanité de sa croyance.

Ce jour semble arrivé pour le dogme du Progrès adossé à la croissance et au productivisme industriel qui, séduisant à bien des égards, a longtemps envoûté les esprits et continue à les vampiriser, à tort, car à la lecture objective et implacable des faits, il montre ses limites insoutenables et inacceptables et ne devrait plus leurrer encore longtemps. A la mode ces temps-ci sur le plan religieux, la foi aveugle, ici en un système économique défaillant, confine à l'intégrisme et à son cortège de désastres.

Alors qu'on croyait avoir franchi lentement presque toutes les étapes périlleuses pour accéder enfin à un statut épanouissant pour tous, délivrés de l'angoisse de la survie qui



nous a constamment habités, notamment grâce aux avancées technologiques ou autres, voilà que le balancier de l'histoire nous renvoie ce spectre en pleine figure, paradoxalement en des temps d'abondance, inconnus jusqu'il y a peu, où jamais n'ont été réunis autant de moyens de chasser cette vision apocalyptique de notre (sub)conscient. La satisfaction des besoins essentiels peut sans problème être assurée pour tous à condition de réfréner l'avidité de la minorité dominante, de redistribuer équitablement la richesse et de repenser notre civilisation matérialiste.

Même l'énergie qui pose tant de problèmes, notamment à cause de notre gaspillage effréné, pourrait trouver sa solution dans l'exploitation des énergies de l'espace dites libres, qui seraient, au dire de ses promoteurs, inépuisables, décentralisées, gratuites (en dehors des appareils nécessaires à sa transformation en électricité), accessibles en tout point du globe, quasi sans entretien et que les décisionnaires financiers auraient toujours refusé d'explorer, car peu génératrices de profit. Ils les auraient neutralisées par des manœuvres d'intimidation et d'étouffement matériels et parfois physiques. S'il est outrancier de parler de théorie du complot pour justifier les choix judicieux (!) de la grande industrie à l'opposé du bien commun, on ne se trompe assurément pas en mettant en avant la théorie de la connivence, tant les preuves irréfutables existent entre les grandes compagnies industrielles pour programmer l'obsolescence des biens de consommation (voir à ce propos l'excellent documentaire "Prêt à jeter" où l'on montre parmi de multiples exemples une lampe allumée sans discontinuer depuis plus d'un siècle dans une caserne de pompiers américaine ou le retrait d'un composant chimique qui rendait les bas inusables).

Autre paradoxe : l'augmentation constante du nombre de ces éternels démunis qui ont toujours vécu un ersatz

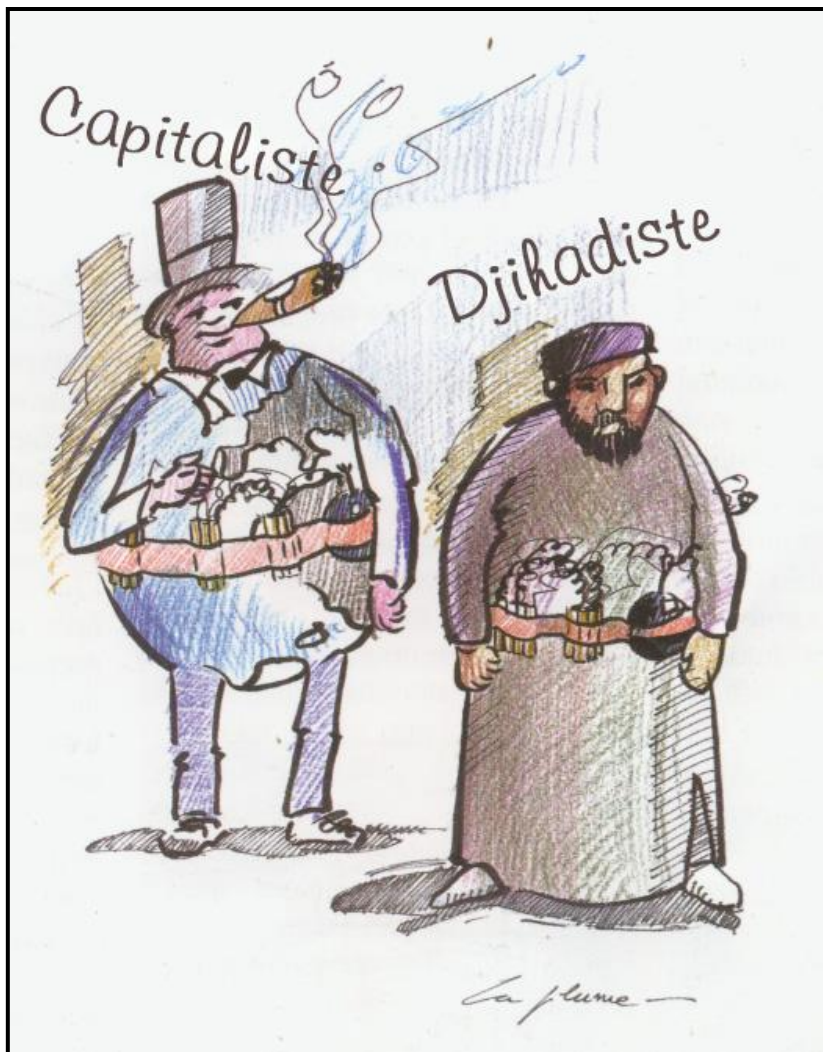
d'existence et qui continuent, malgré la manne amassée à côté d'eux, à quémander au jour le jour des miettes d'un repas auquel ils ne sont jamais conviés. Pour eux rien de neuf : la survie chevillée à leur corps décharné, ils se trouvent toujours en première ligne pour subir les assauts répétés des dérèglements des nantis.

S'est accentuée aussi chez nous depuis quelques années la catégorie sociale des précarisés, des sortes de pauvres "hybrides" qui, malgré des rentrées financières dues à un salaire régulier ou une allocation sociale, n'arrivent plus à nouer les deux bouts. Nous voilà revenus au 19^e siècle au temps de l'expansion industrielle. Régression honteuse d'une civilisation superficiellement humaniste.

Le capitalisme est-il soluble dans l'eau épurée ?

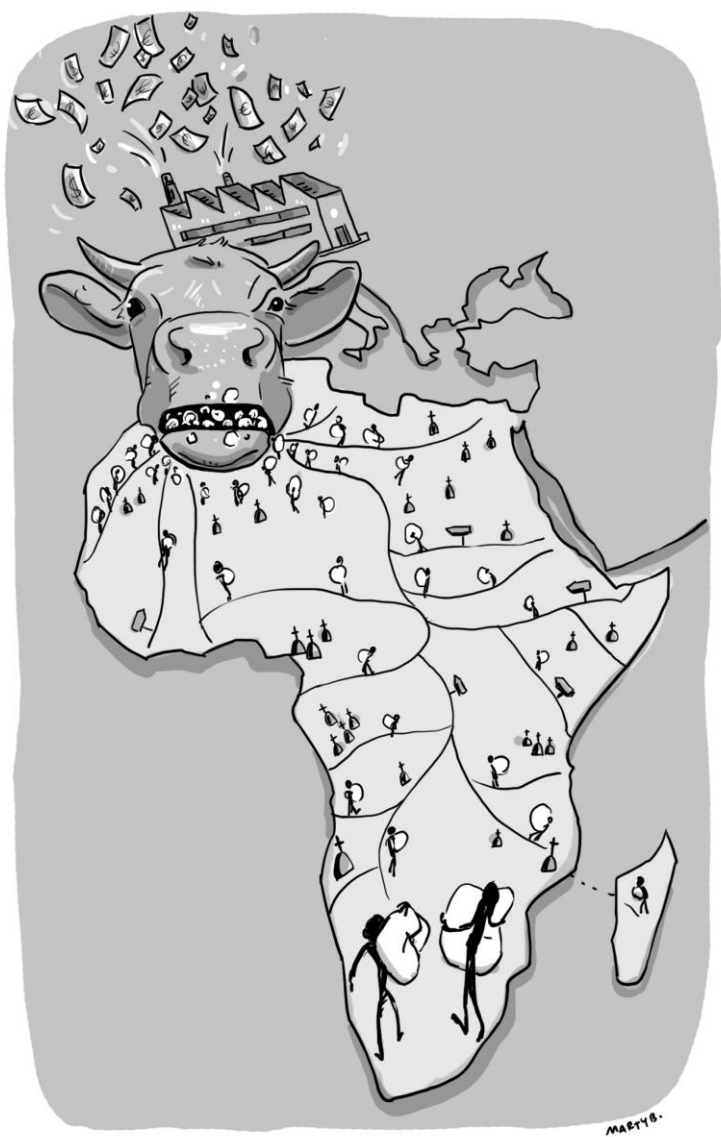
A cause de son exploitation démesurée des ressources et son incitation à la consommation effrénée, le capitalisme est mis sur le banc des accusés comme principal responsable des dérives actuelles. Limité dans le temps et dans l'espace, il a pu donner l'illusion que la vie dispendieuse d'une petite catégorie de privilégiés entraînait peu de dommages pour le reste de la population. Mais sans concurrence après l'élimination de tous ses adversaires, il en a profité pour s'étendre, accroître sa puissance et dépasser les seuils de tolérance.

Qu'attendre comme changement d'un système qui s'enrichit sur tout, même sur les dégradations qu'il a lui-même provoquées (la correction d'une pollution accroît le PIB comme les licenciements dans une entreprise valorisent sa cotation en bourse) et dont il s'arrange pour faire payer les réparations par la collectivité, en vertu de la règle cynique de la privatisation des bénéfices et de la socialisation des pertes ? Comment va-t-il,



après avoir surfé avec profit sur la vague écologique, accepter de se laisser déposséder d'une partie de sa rente ? Impensable, après sa lucrative mise en place, l'énergie solaire gratuite et décentralisée ! Parions sur l'inventivité pernicieuse des chercheurs à sa solde pour faire de l'ombre au soleil. Consommons, polluons, dépolluons, purifions, repolluons... sous son contrôle et à grands frais. Il a réussi l'exploit d'installer une bête puante dans une maison et de convaincre ses occupants de ne pas la bouter dehors, mais d'acheter, pour atténuer l'odeur, mille gadgets : sprays, parfums, déodorants, masques, ventilateurs...

Savez-vous que les banques à l'origine de la crise des subprimes en 2008 accordaient sciemment des crédits hypothécaires à des emprunteurs aux ressources insuffisantes pour rembourser leur créance, mais en même temps s'en prémunissaient en spéculant sur leur insolvabilité (elles ont été dépassées par l'ampleur du phénomène), prenant pour modèle la championne de ces entourloupes (le mot est faible) : la banque Goldman Sachs qui après avoir participé au traficotage des comptes de la Grèce, misait gros derrière son dos sur son effondrement. On assiste actuellement au même scénario à propos des bio-banques qui sous le couvert de la protection d'espèces végétales et animales menacées dupent même des écologistes avertis, par des mesures préservatives ponctuelles, paravents de manœuvres dilatoires visant à créer la rareté des ressources naturelles et par là des bénéfiques à court terme plantureux. (cf. le documentaire : "Nature , le nouvel eldorado de la finance" de Sandrine Feydel). Non décidément économie de marché et économie soutenable, profits personnels et intérêt général, croissance et écologie sont difficilement conciliables.



L'Afrique, la vache à lait de l'Europe.

La bourse ou la vie

Il est curieux de constater que l'expression "la bourse ou la vie" analysée sous la loupe linguistique et revisitée à l'aune du temps a complètement inversé sa signification. Autant la bourse, exigée aux riches par les bandits de grand chemin, représentait une réalité matérielle et établissait une équivalence entre les termes (la bourse = la vie), autant aujourd'hui elle figure avant tout une virtualité (80% des transactions boursières ne correspondent qu'à des flux financiers complètement déconnectés de l'économie réelle), concerne toutes les couches sociales et met en exergue une opposition (la bourse contre la vie).

Emblème flamboyant du capitalisme, elle avilit, mutile, symbolise la mort par sa recherche permanente du profit maximum et les dividendes à deux chiffres. La main invisible des marchés tue impitoyablement, sans état d'âme, des millions de personnes, notamment par ses fonds de pension qui au moindre signe d'essoufflement délocalisent des entreprises même rentables, anéantissent des pans entiers de l'économie et affament un peu plus chaque jour des populations, déjà sous-alimentées, par ses spéculations sur les céréales et les produits de première nécessité. Jean Ziegler, ex-rapporteur de l'ONU sur l'alimentation, ne craint pas de traiter d'assassins tous ces oligarques rapaces aux mines réjouies d'affairistes et satisfaits des bons coups joués. Les 3000 morts du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis sont à multiplier par 10 tous les jours en Afrique, certainement le continent le plus riche en matières premières et donc le plus convoité.

Pour satisfaire son besoin permanent d'accaparement, le capitalisme abime à courte ou longue échéance tout ce qu'il touche. Aussi en arrive-t-il à dilapider sans discernement son

capital (un comble pour lui) jusqu'à provoquer la stérilisation de son environnement. Pour survivre, il se nourrit de la mort rapide des produits (obsolescence programmée) et de l'exploitation des hommes. La multinationale Monsanto a réussi l'exploit de mettre au point une semence : la bien nommée "Terminator", qui, une fois cultivée, s'autodétruit (pour l'instant retirée du marché devant le tollé provoqué par sa commercialisation; jusqu'à quand ?). Il est d'ailleurs symptomatique de constater les atteintes de plus en plus prononcées à la capacité des humains, surtout chez les nantis, de se reproduire; peut-être un moyen supplémentaire pour la nature de se prémunir de l'espèce humaine par trop envahissante, comme le suggère Yves Paccalet dans son ouvrage au titre volontairement provocateur: "L'Humanité disparaîtra, bon débarras !". Le nucléaire, l'enfant chéri du capitalisme sournois, montre l'exemple avec ses territoires devenus, après catastrophe, inhabitables pour des siècles, ses déchets prometteurs d'infiltrations incontrôlables dues à la porosité des contenants, ses cancers généreux de propagation et de longévité, ses armements cataclysmiques... (on dirait un panneau touristique invitant à la visite). Et la liste est loin d'être exhaustive.

Le capitalisme superman !

Comment un système aussi mortifère a-t-il pu s'imposer dans le monde entier et continuer à prospérer sans qu'une mobilisation généralisée ne le remette en cause ? Correspond-il à la loi darwinienne de l'évolution qui impose l'élimination du faible pour que survive le fort ? Force est de constater que le capitalisme rebondit après chaque crise qui pourtant devrait le disqualifier définitivement. En fait il se nourrit des crises. Il est par essence crise. Pour preuve : sans (sur)endettement permanent et son corollaire, le crédit, qui constituent bien une situation

déséquilibrante si elle perdure, pas de consommation démesurée, pas de spéculation, pas de capitalisme financier (voir annexes : l'illusion de l'argent). Pourquoi lui renouvelle-t-on sans cesse notre confiance malgré un palmarès désastreux étalé sur plusieurs siècles (continents entiers dévastés, anéantissement de civilisations autochtones, traite des noirs avec appauvrissement inéluctable de l'Afrique, famines programmées par destruction de cultures vivrières ancestrales au profit des exportations) ? Alors que l'on a éliminé, semble-t-il définitivement, le communisme, qui n'a jamais vraiment vu le jour. Les seules expériences de longue durée illustrent tout au plus des capitalismes d'Etat et celles porteuses d'espoir ont avorté à cause des efforts conjugués des Russes, des Américains et des Occidentaux dans leur sphère d'influence. Il a été banni après moins d'un siècle d'existence, sans lui laisser une chance de se réhabiliter par exemple dans une expérience prolongée de socialisme à visage humain.

Encore une expression à revisiter. Pourquoi ne l'associe-t-on pas au capitalisme qui en aurait pourtant bien besoin ? J.-Cl. Barrault y fait allusion dans son ouvrage : "Venise, le capitalisme à visage humain" où il montre la cité des doges du temps de sa splendeur, certes capitaliste, mais soucieuse du bien public avec des salaires élevés, des prêts limités à 5% maximum, la richesse partagée, l'évasion fiscale inexistante...

Pourquoi une telle différence de traitement ? Sans doute parce que les exactions commises par le capitalisme libéral sont diluées dans le temps et l'espace et donc moins facilement identifiables et chiffrables (un recensement objectif et rigoureux édifierait à plus d'un égard même ses laudateurs béats) que la concentration des morts communistes focalisée sur des périodes et des géographies bien délimitées. Peut-être aussi que le capitalisme sous ses dehors démocratiques mais ses dedans

fascisants a réussi à convaincre d'exclure de son périmètre idéologique ce qu'il considère étranger à lui comme les régimes dictatoriaux; alors qu'ils constituent en fait des excroissances en latence susceptibles d'émerger dans certaines circonstances.

En tout cas il a horreur d'un trop plein de démocratie à cause notamment de ses contrepouvoirs dérangeants. Rien de plus reposant pour lui qu'une bonne dictature. Une preuve parmi tant d'autres : les cotations sévères à l'égard de l'Egypte par les agences de notation, chiens de garde des marchés, à la veille des mouvements de contestation du printemps arabe, au motif cynique de "risque de démocratisation". Que cela est candidement dit. L'ultralibéralisme dénoncé même par les conservateurs modérés ne constitue aucunement, lui non plus, une dérive du système mais s'inscrit dans la droite ligne de son mouvement. Il continue à séduire habilement au moyen du leurre de l'accès au pactole par tous. Son plaidoyer pour la libre entreprise, source de richesse et de bonheur, au contraire de la pauvreté partagée d'un communisme contraignant, entraîne une attractivité légitime mais illusoire car matériellement intenable compte tenu des ressources limitées de la planète.

Comme il ne faut pas attendre la grâce infuse de je ne sais quelle vertu angélique pour réduire notre consommation et permettre au plus grand nombre d'accéder au bien vivre, comment éveiller la conscience de chacun et atteindre ainsi une masse critique suffisante pour changer le cours des choses et terrasser le Big Brother qui nous menace ? Tout au long de l'Histoire, on peut affirmer qu' en général le collectif a toujours primé sur l'individu. Mais après la deuxième guerre mondiale, la courbe, dans les pays riches, s'est peu à peu inversée jusqu'à l'exacerbation de l'individualisme aujourd'hui volontiers outrancier : tout, tout de suite, pour moi. Et c'est paradoxalement

au moment où le collectif est devenu indispensable à sa propre survie qu'il s'estompe petit à petit au profit de l'individu qui n'a jamais autant disposé de moyens d'information, d'éducation, de temps libre pour afficher sa personnalité responsable. Il est douloureux de voir que tous les efforts pour faire émerger cet individualisme adulte qui joue aux abonnés absents alors qu'il devrait extérioriser son indépendance d'esprit durement acquise au cours des siècles, aboutissent à l'effet inverse c'est-à-dire à une collectivisation béate de la pensée et une standardisation des activités dites libératrices comme les spectacles sportifs mondialisés, les destinations et formatages touristiques récurrents, les réseaux sociaux en grande majorité infantilisans, les technologies trop souvent inhibitrices de créativité personnelle... Le constat est sévère et la conclusion amère; en dehors de quelques initiatives citoyennes riches d'espérances, l'uniformisation des cultures ne laisse entrevoir que peu d'espoir de ne pas se laisser embaumer vivants !

Chapitre 3 : Illusion de solutions

L'art du difficilement simple

Si c'est la complexité du système qui est mise en cause, il y a peu de risques d'erreur dans le choix de la simplicité comme nouveau Nord de notre boussole.

Mais, pour caricaturer, si le compliqué est facile, le simple est difficile (le dictionnaire nouveau est arrivé). Les différences se situent d'une part dans les dépenses d'énergie, de ressources et de matières premières, la quantité et la sophistication des opérations nécessaires à l'élaboration, la fabrication et la commercialisation d'un produit et d'autre part dans le degré d'accessibilité par le consommateur pour s'approprier ledit produit.

Il est plus facile (et, aberration suprême, parfois moins cher) d'acheter un yaourt industriel qui a subi de multiples transformations, a été emballé, suremballé et a parcouru des centaines si pas des milliers de kilomètres avant d'échouer dans notre frigo, que de se procurer un yaourt artisanal dans un circuit local ou mieux de le fabriquer soi-même. Multiplier les exemples est superflu dès lors qu'on comprend la logique du : "à faire, à garder longtemps, local, collectif " à l'opposé de celle du : "tout fait, à jeter, lointain, individuel".

Bien balisé et fréquenté (suivez la flèche et la file), le complexe se paie en argent et en dégâts environnementaux élevés ; hors piste et assez déserté, le simple se monnaie en temps, en faibles dommages écologiques, mais surtout en efforts, car il induit prise de conscience (se rendre compte qu'acheter n'est pas un acte innocent), information (un guide de l'empreinte écologique, à la place du PIB comme indicateur de richesse d'un pays, serait d'une aide précieuse), réflexion (est-il sain, par

exemple, que le loisir ait détrôné l'alimentation dans la hiérarchie des dépenses ?) organisation (le sac réutilisable, plutôt que des sacs jetables fournis sur place, démontre encore une carence éducative comblée par une imposition extérieure) et enfin action (passer du consommériste qui se consume à consommateur qui se construit constitue l'acte fondateur le plus exigeant de notre révolution personnelle).

Car c'est bien de cela qu'il s'agit finalement. Loin des bouleversements collectifs qui ont fait long feu et des réformes appliquées ou annoncées qui ne changent pas suffisamment la donne, c'est dans la décision individuelle de s'investir dans un mode de vie plus simple que réside une chance de salut. Cela n'implique pas de retourner à une économie de subsistance (même s'ils restent encore trop nombreux à la vivre même dans nos pays riches) où la simplicité de vie - ou pire : la simplification d'existence - s'est toujours imposée éminemment écologique, mais au prix d'un impitoyable assujettissement et d'une froide rudesse.

Dans notre économie d'abondance, les restrictions imposées n'altèreraient pas fondamentalement le bien-être estimé à juste titre légitime, d'autant qu'elles n'excluraient pas le confort fourni par des techniques éprouvées par le temps et leur utilisation critique (tout progrès est une évolution mais pas forcément l'inverse). Internet contribue déjà à réduire les déplacements par l'usage du travail à domicile, des cours à distance, des vidéo-conférences. Pourquoi ne pas imaginer la réservation à la carte de taxis collectifs dans les zones mal ou peu desservies par les transports en commun ou l'invitation, encouragée par des incitants financiers, aux commandes anticipées de produits courants dans le but de réduire le gaspillage inhérent à la sacro-sainte loi du marché où l'offre

précède la demande ? Si nous ne sommes pas capables de rompre le cercle infernal de notre permissivité débridée et d'imprévisibilité capricieuse par un minimum de programmation raisonnée, comment supposer possibles des démarches plus engageantes ?

Une bonne guerre !

Est-ce parce que quand nous tirons la chasse d'eau, nos déjections ne sont plus comme avant évacuées au loin, mais nous reviennent en pleine figure, que la guerre contre la dégradation de notre milieu de vie a plus de chances d'être gagnée ?

Faut-il attendre (espérer ?) des dommages importants, visibles, palpables sur notre environnement proche ou notre personne pour réagir ? Sauf en cas d'anéantissement irréversible, la catastrophe, la maladie, la souffrance peuvent jouer un rôle initiatique d'éducation, à condition d'accepter leur réalité, de chercher à décoder leur message, d'en tirer une leçon de vie et de s'y tenir, une fois le danger estompé.

Pendant la seconde guerre mondiale, le niveau sanitaire des populations disposant du minimum requis s'est élevé et de graves maladies comme le cancer ont régressé de façon spectaculaire. La leçon de sobriété qui rime avec santé n'a pas été retenue, sauf peut-être par ceux qui, dans leur souhait semi-inconscient d'une bonne guerre pour résoudre nos problèmes supposés insolubles, considèrent que les bénéfices tirés de ce drame en supplanteraient les affres. Pourquoi un effort de volonté précédé d'une prospective empreinte de bon sens et de discernement ne permettrait pas de faire l'économie d'expériences désastreuses ? Parce que la privation n'apparaît pas primordiale ; parce que nous aveugle notre confiance en la science salvatrice, la nouvelle religion mondialiste ; parce que nous taraude, exhumée de notre mémoire collective ancestrale, la

peur de manquer qui nous pousse à profiter de la vie au maximum ; parce que l'on attend que l'exemple vienne des autres et avant tout d'en haut ; et surtout parce que nous manque cet embryon de sagesse qui nous inciterait à recentrer notre vie autour de l'essentiel (à définir par chacun), à la densifier, à considérer que le bonheur n'est pas antinomique d'un certain détachement matérialiste volontaire.

Il n'est pas question d'ascèse comme nous y invitent Saint Augustin : "Désire ce que tu as" et le philosophe américain Thoreau, père de la désobéissance civile : "Sois riche des biens que tu ne possèdes pas", mais bien d'efforts à fournir pour anticiper une difficulté grossissante. Repousser l'échéance d'une intervention douloureuse mais nécessaire ne l'annule pas.

Chaque petite correction compte, à commencer par des expressions revisitées à la lumière de nos tendances ; ne plus dire d'office : "Où pars-tu en vacances ?" mais "Que fais-tu de tes vacances ?" ; non pas "gagner son steack", mais "gagner sa croûte", eu égard au gaspillage engendré par notre surconsommation de viande, d'ailleurs mise sur le grill de la critique aux plans sanitaire, écologique, économique (voir en annexes : "Illusion du végétarisme"). Pourquoi ne pas étendre à une révision de notre mode de vie les efforts gratuits dont nous sommes capables dans des tas de domaines : pratique d'un sport amateur, apprentissage de la musique, éducation des enfants, bénévolat humanitaire ou social ... ?

Le Progrès, comme la nouveauté, c'est vieux comme le monde !

Dans un pastiche de la phrase célèbre : "La Révolution russe de 17, c'est les Soviets plus l'électricité", on pourrait affirmer : "Le progrès aujourd'hui c'est la suffisance plus

l'électricité". Autrement dit, c'est la conscience plus l'évolution. Si l'on se rend compte que nos avancées nous conduisent à notre perte, à la manière d'un des héros du film : "Un taxi pour Tobrouck", perdu dans un champ de mines qui revient sur ses pas pour ne pas exploser et retrouver ses marques, il n'est pas rétrograde, bien au contraire, d'exercer sa lucidité et sa clairvoyance pour revenir en arrière et repartir sur de meilleures bases en tenant compte des acquis à sauvegarder. Il ne s'agit pas là d'une régression, n'en déplaise à tous les manipulateurs d'opinions qui brandissent le retour à la bougie comme menace simpliste et définitive pour clore le débat avant de l'ouvrir et convaincre ainsi le public du bien fondé de leurs arguments. Il faut de la conscience pour admettre ses erreurs, ses égarements, ses démesures, ses dépassements de limite (le propre de la folie est de ne pas les reconnaître) et de l'humilité pour faire le pas arrière. L'erreur qui n'est peut-être qu'une vérité mal éclairée et non pas son contraire, se muerait en faute si on omettait de rechercher la vérité contraire, quitte à s'obliger à évaluer notre degré d'irresponsabilité et à courir le risque de perdre ce qui nous apparaît à tort comme des droits inamovibles et indéfectibles. On ne postule en aucun cas un retour à l'ère de la rareté que pourtant une grande partie de l'humanité connaît encore.

Richement pauvre, pauvrement riche!

Le progrès pour le précarisé (pas le miséreux), c'est vivre richement pauvre et pour le nanti, c'est vivre pauvrement riche. Pour l'un, c'est savoir définir l'essentiel, sans envie, sans jalousie, dans une jouissance de ses richesses intérieures porteuses d'une autonomie libératrice. Pour l'autre, c'est passer d'une abondance dispendieuse à une suffisance satisfaisante et à une sobriété heureuse ; c'est gérer ses biens comme si cette abondance



Allusion à la célèbre photographie du drapeau américain planté par des soldats après la prise de l'île de Iwo jima dans le Pacifique pendant la 2^e guerre mondiale. D'où le mot valise, trouée j'en conviens, télescopant Iwo jima et imagination.

n'existait pas ; c'est s'imposer des règles de prudence élémentaire pour préserver le capital mis à sa disposition. Pour les deux, c'est oser un recentrage sur eux-mêmes pour redéfinir les vrais besoins et gommer les faux désirs par la reconnaissance d'une nécessité construite sur la raisonnable (pas la rationalité), cette part de l'intelligence sous-tendue par la conscience ("l'intelligence du coeur" de Goethe), par l'adoption d'une philosophie à inventer : l'essentialisme (jouons aux savants) qui chapeauterait Rousseau et Sartre, l'essentialisme et l'existentialisme, la nature et la culture, le déterminisme et le libre arbitre, l'instinct et l'intelligence, le collectif et l'individuel.

Le progrès pour l'humanité, c'est surtout, à côté d'une soustraction de grandes erreurs, une addition de petits ajustements avalisés par le temps. C'est accoler aux Droits de l'Homme de nos pays, où l'individualisme, longtemps nié et après s'être libéré d'un asservissement généralisé, s'est outrancièrement gonflé dans une permissivité capricieuse, les Droits de l'Humanité, pris tant dans le sens planétaire que humain, où la conscience collective y trouverait enfin une place d'honneur.

Comment activer - osons les oxymores - un individualisme collectif ou une intériorité citoyenne ? Sur quel ressort faut-il agir pour faire passer ce message de prudence, de nécessité et d'urgence, tout en insistant sur le bonheur à tirer d'une conversion à la modération ? Rien de moins évident à déterminer, tant se révèlent complexes, si pas compliqués, les mécanismes de la pensée auxquels on se réfère en premier dès lorsqu'il s'agit de percoler une conviction pétrie de bon sens. Rien de moins partagé que cet état d'esprit en ces temps d'occultation d'évidences tellement lumineuses qu'elles en deviennent aveuglantes et de propension, encouragée et bien orchestrée par la sphère marchande, à "profiter de la vie" (selon l'expression



de / G. M. 2011

consacrée). Comme si cela passait avant tout par une consommation débridée d'achats matériels, de sorties, de voyages : bref de loisirs payants (secteur en passe de détrôner l'alimentaire et le logement dans la hiérarchie des dépenses, le shopping est devenu la première occupation des temps libres).

C'est comme si notre mémoire avait occulté le souvenir d'une autonomie active et créatrice où se mêlent fierté et épanouissement et ne nous imprégnait de l'idée que seuls des plaisirs passifs, dépendants et coûteux, prolongements d'un travail trop souvent démuné d'intérêt, pouvaient nous combler. Comment la pensée adhérerait-elle à ce qui pourrait apparaître au premier abord comme une privation de droits chèrement acquis et même une négation d'une vie idéalisée ou rêvée ? Pensée qui, confrontée à un problème d'une telle dimension et tirillée entre les exigences parfois contradictoires de l'instinctif et du réfléchi, de l'oublié et du dévoilé, du conscient et de l'inconscient, de l'individuel et du transgénérationnel, du possible et du probable, du hasard et de la nécessité, de la peur et de l'audace, n'a pas les moyens de démêler seule l'écheveau, même dopée par une technoscience capable aujourd'hui de produire en série des intelligences supérieures à l'image des super-corps de plus en plus artificialisés par ses soins. Livré à lui-même l'intellect, confiné dans sa gogue cérébrale et malgré toutes ses performances plébiscitées et oscarisées, opère dans le minuscule, dès lors qu'il ne parvient pas à dépasser ses limites et à fondre toutes ses avancées dans une synthèse majuscule que la conscience peut l'aider à construire.

Chapitre 4 : Illusion d'activateurs internes

La conscience en est moi

Voilà le grand mot qui ouvre les portes de l'incontournable. Pas la conscience de soi, ni la prise de conscience, de l'ordre du mental, qui en sont les points de départ obligés. Non ! A un niveau plus élevé, la conscience, "la vraie, l'unique, l'authentique" comme le clament les camelots sur les marchés pour vendre leurs produits, celle qui se situe aux confins du coeur, du cerveau et de l'âme, qui donne à l'intelligence ses lettres de noblesse, qui mêle le culturel, l'affect et le spirituel, qui se complaît dans la poésie et la philosophie (conjugaison parfaitement accomplie dans "Le Prophète" de Khalil Gibran), marquée du sceau de l'immortalité par les plus grands penseurs comme par exemple Rabelais : "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme" (et de l'Humanité, pourrait-il lui adjoindre aujourd'hui). Jamais aphorisme n'a aussi bien résumé l'antidéfinition du progrès et par là même les contours de sa configuration idéale. Comme de nombreuses vérités révélées par tant de sages et d'éveillés de tous horizons, sous toutes les formes et à toutes les époques. Revisitons les classiques : ils ont déjà tout dit... dans le désert, au vu des résultats engrangés au cours des siècles au niveau de cette conscience à acquérir et à développer.

Aucun dopage n'existe(ra) pour l'hypertrophier. Seuls son application et son entretien quotidiens la nourrissent et la confortent, à l'instar d'un régime amaigrissant durablement réussi, loin des potions et recettes magiques, conquis à la seule force de la volonté et détermination personnelles (notions relatives qui

seront explicitées dans le chapitre : "Illusion de la liberté"). Pourquoi encore en parler aujourd'hui, alors que la distance à parcourir pour l'atteindre n'a jamais semblé aussi grande et son inefficacité aussi décourageante ? Parce qu'elle reste notre dernière étoile du berger avant extinction, notre ultime porte de secours avant fermeture définitive, notre bouée de sauvetage avant naufrage (biffer la mention inutile selon l'option choisie par chacun en fonction de la nature du désastre envisagé). Parce qu'il faut une thérapie à la mesure de la gravité de la pathologie et que la conscience, avec sa puissance, apparaît de loin comme l'antidote le plus approprié.

Qui va s'investir, dans ce jeu de rôle incontournable, dans le personnage du médecin de l'âme et tenter d'appliquer la médication ? Faisons comme si l'éducation était la privilégiée pour remplir cette fonction auprès de ceux qui n'auraient pas eu la chance - et ils semblent nombreux - de naître avec cette grâce "divine" ou de se l'approprier avec le temps. L'interrogation sur cette inégalité initiale remet en lumière le mythe du bon sauvage et l'éternelle question du fondement bon ou mauvais de l'homme, de sa corruption ou de sa rédemption par la société. A coup sûr le primitif affiche une belle conscience, notamment dans son animisme respectueux de son environnement, déjà signalé plus haut. Sa survie est sans aucun doute à ce prix, comme quand il massacre allégrement ses congénères. Mais ne tombons pas dans l'angélisme ; deux exemples : l'île de Pâques où l'inconscience de ses habitants aurait provoqué le pillage du couvert végétal et engendré leur perte ou le potlatch qui consiste en une surenchère sans fin de dons entre tribus qui, peut-être à cause d'un orgueil démesuré, saignait à blanc des populations déjà fragilisées.

D'où vient cependant, malgré ces dérives, ce supplément d'âme dans un environnement aussi rude ? C'est cette conscience

que le civilisé n'a pas su sauvegarder dès lors que le danger à ses yeux s'éloignait. Prospérité et perte de conscience forment le nouveau couple diabolique sur le long terme. Nouvelle illustration de l'épisode du veau d'or. L'homme serait-il amputé de cette faculté de se dépasser en temps de profusion matérielle ou le fait-il à tellement petites doses sur des durées si longues que les progrès apparaissent insignifiants mais existent peut-être ? La réalité assez accablante ne conforte pas cette dernière hypothèse et plaide même plutôt pour un constat de régression. Comment nommer autrement que barbaries sans conscience ces guerres à répétition, ces tueries récurrentes des temps modernes et contemporains perpétrées par des civilisés de plus en plus éduqués (depuis les massacres des Amérindiens, des Africains jusqu'à ceux des Juifs, des Arméniens, des Cambodgiens...), ces crimes contre l'Humanité, jamais instruits par la Cour Pénale Internationale, commis quotidiennement par les multinationales et autres grands groupes financiers qui spéculent sur les produits alimentaires de première nécessité et affament ainsi des populations entières, qui, sans vergogne, détournent à leur profit des régions de cultures ou des zones de pêche privant ainsi les autochtones de leur moyen de subsistance.

La masse condamnée par contumace

Tous ces dirigeants de sociétés transnationales désignés nommément de criminels de guerre économique devant le tribunal de l'Histoire ne nous dédouanent-ils pas un peu trop facilement de nous introspecter sur notre rôle passif et actif de complices (in)conscients ? Passif, quand nous confions à la banque notre épargne et que nous ne nous interrogeons pas sur la destination de ce capital placé. N'est-ce pas un peu léger de jouer les Ponce-Pilate alors que la circulation de l'information

critique et éclairante s'est généralisée depuis un certain temps et est rendue accessible à tout qui prend la peine d'investiguer dans ce sens ? Rôle actif, quand nous recherchons la rentabilité optimale, sachant pertinemment qu'une rétribution démesurée ne peut trouver sa source que dans une (sur)exploitation des ressources humaines et environnementales, en l'absence de toute considération sociale et écologique.

Comment en est-on arrivé à accepter d'endosser le costume de détrousseur masqué moderne ? Cet état d'esprit a toujours existé mais la mondialisation, préparée par la colonisation, en multipliant les échanges lointains, a créé un écran de fumée entre nous et la plupart des producteurs spoliés dans leur travail et ainsi distendre le lien de proximité susceptible d'éveiller en nous un sursaut d'humanité. Ne vit-on pas la version moderne du "coup du mandarin" qui consistait - hypothèse fictive circulant à une lointaine époque - à occire à distance un haut dignitaire d'Asie en échange d'un profit substantiel dans un complet anonymat et une garantie totale d'impunité ? Certes les canaux d'information étalent aujourd'hui à longueur d'actualité la misère du monde mais sont incapables de nous la rendre sensuellement palpable ; d'autant que l'Histoire est là pour nous rappeler le cortège d'exactions commises sans vergogne sur des populations proches de leurs bourreaux ou tortionnaires.

On aurait pu croire la civilisation suffisamment avancée pour l'emporter sur des siècles de barbarie. Mais celle-ci a pris d'autres formes moins éclatantes, plus insidieuses mais au final aussi cruelles et dévastatrices ; barbarie commodément tempérée à nos yeux par des actions humanitaires, véritables cache-misère (c'est le cas de le dire) de la souffrance institutionnalisée. Substitut de la justice, la charité, acceptable à courte échéance, en devient sur le long terme son contraire. N'y aurait-il pas en sous-

jacence à cet état de fait, à côté de l'intelligence rationnelle débridée, une impérativité instinctive de puissance et de pouvoir qui nuirait à l'émergence correctrice de conscience ? A l'instar du chat pourtant bien nourri qui continue à traquer et à désincarner gratuitement la souris captive, prouvant à lui-même sa capacité toujours présente à dominer et à prendre possession de l'autre. (On a remarqué aussi que par exemple près de points d'eau où se rassemblent les animaux, les carnivores repus se désintéressent de la proximité d'herbivores et ne les inquiètent d'aucune façon... seulement le temps de leur digestion). En tout cas, nous, Occidentaux riches, nous ne digérons jamais, insatiables, à l'image du système capitalisme qui nous sert de guide.

Et si l'on pariait sur l'innocence?

L'homme est à la croisée des chemins, taraudé par son intelligence, coincée entre son instinct et sa conscience (significativement son cerveau est situé entre la terre et le ciel, entre son animalité et sa divinité) qui semblent assurer l'équilibre tant recherché, l'un par son innocence, l'autre par sa sagesse. Pourquoi le mental est-il venu s'immiscer entre ces deux harmonies avec le risque, avéré, de tout perturber ? Pourquoi Adam s'est-il senti obligé de cueillir le fruit défendu de l'arbre de la connaissance ? Les malheurs de l'Humanité seraient survenus dès lors que l'intelligence s'est mise en branle.

Dans son film "Le Roi de Coeur", Philippe de Broca met en scène, en période de guerre, des aliénés échappés d'un hôpital psychiatrique occupant de façon festive un village déserté provisoirement par ses habitants, puis retournant s'enfermer dans leur asile (dans les deux sens du terme) pour, dans une inversion cocasse des rôles, se protéger de la folie destructrice du monde "normal". Chez les primitifs, les malades mentaux, les "ravis",

foisonnent les exemples de reliquats d'innocence, garante, par absence de contrôle mental, d'une approche plus grande de la vérité. L'éthnopsychiatrie qui exploite cette orientation souligne l'importance accordée dans les sociétés traditionnelles à l'écoute, l'interprétation et la prise en compte des messages transmis par les "fous", les rêves, les signes inconscients... Chez nous, les agoraphobes, les schizophrènes et autres autistes (certains en étonnante connivence viscérale avec les animaux, les chevaux notamment) ne constitueraient-ils pas, par leur inaptitude sociale, des lanceurs d'alerte involontaires et victimaires pour une population aveugle sur les conséquences désastreuses à long terme de comportements anormalement généralisés ? A l'image des éclaireurs zoulous détachés du gros de la troupe et sacrifiés pour permettre aux autres guerriers de jauger la portée des fusils ennemis. D'ailleurs ne peut-on pas aussi qualifier de sacrifiés tous ces morts qui sortent du champ de notre compréhension ? Pour quel profit ?

Non au célibat de l'intelligence!

Si l'intelligence suggère d'office une connotation positive au point d'être toujours considérée comme une qualité, elle devient un défaut si elle ne s'intègre pas dans une intelligence de vie. Sosie de l'irrationnel des désirs et des passions, le rationnel de l'intelligence non-tempéré par les catalyseurs bénéfiques que constituent les sens, les sensations, les émotions, les instincts, les intuitions, les sentiments, la conscience, susceptibles de la canaliser, risque de déboucher à plus ou moins long terme, comme un cancer silencieux et lent, sur des dommages et dégâts plus ou moins graves selon l'intensité de pénétration de la démarche entreprise. Alors que sa logique, en prélude à l'élaboration du projet, rassemblait les suffrages et l'adhésion des

esprits, son évolution mettait à nu ses contradictions, ses carences, ses excès, pourtant contenus en germe mais souvent imperceptibles à l'esprit humain incapable d'en couvrir la totalité parce que sous-dimensionné pour apprécier les subtils équilibres existants qu'il perturbe avec une candeur désarmante et qu'il devrait appréhender avec une modestie et une humilité proportionnelles à son aveu légitime de méconnaissance des mécanismes sous-jacents non encore élucidés.

Déléguant au Temps le rôle incontesté de juge arbitre pour valider ou non sa pertinence entrepreneuriale, l'intelligence se doit de ne pas fonctionner en circuit fermé, de solliciter en permanence l'appoint des adjuvants cités plus haut dans les décisions à prendre et de sans cesse se convaincre qu'elle fait partie d'un tout qu'elle ne peut ignorer. Tournée sur elle-même, elle ne peut que bâtir des systèmes fragiles, étayés pourtant d'une argumentation irréprochable, qui ne résistent cependant pas à l'épreuve du temps, car trop souvent fondés sur des axiomes de croyance. Ainsi en est-il par exemple du productivisme industriel et de la croissance économique, promus encore aujourd'hui au statut de progrès, qui étalent au grand jour leurs limites et menacent gravement les équilibres existants.

Primauté à la recherche de la Vérité. Mais laquelle ? Peut-on se contenter de celle des affaires, des prétoires, des médias, des culturels ou même du quotidien routinier sans la compléter et même la faire précéder, en préalable impératif et injonctif, de la quête de sens de nos démarches, de nos orientations ? Mais rien de plus volatile, d'impalpable, d'imperceptible que cette introspection dans les arcanes de cette vérité métaphysique, ontologique, existentielle qui brouille les pistes, dissimule des indices et oblige à tâtonner à la manière d'un aveugle pointillant le sol avec sa canne. Pas de discours étoffé,

que des bribes ou lambeaux de phrases ! Pas de feu flamboyant, que de timides étincelles ! Pas de souffle puissant, que d'étroites expirations ! La vérité est inaccessible à l'esprit humain, disait Montaigne.

Elle ne se pense pas, ne se réfléchit pas, ne se démontre pas, ne s'argumente pas. Elle se vit, se sent, se respire. Dans la presque ignorance, le contraire de l'intelligence. Dans l'innocence et la virginité mentale. Dans la foi en la nature ou même en l'homme. Pas dans le démonstratif, ni l'apparent mais dans le subliminal, celui de la 25ème image qui, capturée fugacement par notre inconscient, se loge au fond de l'œil et affleure à peine la cornée. Absente et présente à la fois, en écho aux contradictions mystérieuses et déroutantes des dualités permanentes de la vie.

Pas ou peu de recours à l'intelligence dans cette quête de la vérité. Comme dans la recherche amoureuse où elle participe cependant au dévoilement de l'autre sur le plan de la connaissance, de la compréhension, de la connivence, de la complicité, de la convergence des caractères, des goûts. Mais loin de se réduire à un bilan à deux colonnes : actif et passif, la vérité amoureuse (suis-je vrai dans ma relation ?) s'épanouit dans l'unité, l'unicité et l'indivisible. J'aime l'autre non parce qu'il est ceci ou cela, mais c'est parce que c'est lui dans son entièreté. C'est le désir qui fonde la qualité. Je ne l'aime pas parce qu'il (ou elle) est beau (ou belle), il (ou elle) est beau (ou belle) parce que je le (ou la) désire. On l'a compris : l'intelligence n'intervient dans tout ce processus que pour une portion congrue. Il en est de même dans la préhension des vérités supérieures. Si l'intelligence donne toute sa mesure et excelle dans le façonnage du monde matériel (avec cependant tous les risques liés à l'absence de bridage), elle est sous-outillée pour se connecter au spirituel, à l'universel et à l'intemporel. Une preuve de ses limites : on parle d'intelligence

artificielle, de robot intelligent mais pas d'instinct ni de conscience synthétiques. La perspective d'une artificialisation présuppose une approche de connaissance et de compréhension suffisantes pour aboutir à une copie plus ou moins réussie de l'original. L'intelligence, dans sa dimension froide, calculatrice, rationnelle, binaire, semble permettre cette approche reproductrice, certes forcément réductrice, mais suffisamment élaborée pour lui accoler des attributs dignes d'une appellation prestigieuse. Aucune tentative, ni même d'ébauche, en ce qui concerne l'instinct, la conscience ou d'autres fondements humains "chauds", beaucoup trop complexes et puissants pour instiller des projets d'imitation. On pourrait rétorquer que l'option prise de ne pas orienter les recherches dans ce sens ne préjuge en rien de la supériorité des éléments non explorés. C'est vrai, mais elle révèle en tout cas une promptitude à s'engouffrer et à s'enfermer dans l'exploitation étroite et uniforme d'une faculté surestimée dans sa capacité à valoriser et sublimer notre existence.

Pourquoi le déterminisme omnipotent qui chapeaute tous nos actes et jugements nous conduit à l'ériger au rang de star, alors qu'elle noie ses réussites ponctuelles dans un océan de désastres et de déséquilibres généralisés ! Un regard rétrospectif sur son lourd passé et le constat d'un présent des plus inquiétant imposeraient logiquement une application stricte du principe de précaution et une extrême prudence d'emploi, comme d'un fort alcool à consommer avec modération. Et c'est le contraire qui se passe. Nous nous livrons presque complètement à elle, à sa logorrhée anesthésiante, à ses promesses sans celle renouvelées et si peu tenues, à ses projets les plus fous, à ses réalisations éphémères sans véritable remise en cause des trajectoires qu'elle définit, forte du blanc seing donné par une confiance aveugle.

La vertu ne paie pas

Et c'est cette intelligence qu'on privilégie dans la panoplie des instruments éducatifs pour éveiller les consciences; c'est elle par exemple qui glorifie les conquérants, les génies de la guerre, les chefs d'Etat bellicistes en égrenant leurs hauts faits d'armes comme autant de dates historiques glorieuses pour l'Humanité alors qu'elle n'accorde qu'un regard compatissant, pour ne pas dire condescendant, à tous ces héros de l'ombre, parce que l'histoire les y a cantonnés, mais en réalité lumineux de générosité, d'amour, d'abnégation, d'altruisme, bref de valeurs humanistes. Ce qui tendrait à confirmer l'adage démobilisateur : "la vertu ne paie pas". Vrai et faux à la fois comme tous les raccourcis simplificateurs et réducteurs dans leur concision, conçus pour marquer les mémoires (dictons, proverbes, slogans...). Vrai au niveau de la résonance collective de son action bienfaitrice ; faux si l'on se réfère à son impact sur la dignité personnelle qui se monnaie pas. Comment s'étonner dès lors du mésusage des paroles, textes et exemples vertueux invitant à plus de sagesse chez les victimes de la carence quantitative ou qualitative d'enrobage de leur principe actif mental par les adjuvants indispensables à leur assimilation bénéfique - à la manière des champignons et autres nématodes microscopiques nécessaires à la croissance de l'arbre ou les sels minéraux présents simplement à l'état de traces non-mesurables indispensables au métabolisme humain !

Autrement dit, il faut cantonner l'intelligence dans son rôle premier d'initiateur de projets, fournisseur de données, d'emmagasineur de connaissances, d'ordonnateur d'arguments, de découvreur de systèmes, de collecteur d'idées, de collectionneur d'expériences, de trappeur de savoirs, de prospecteur de concepts. Non-exhaustive, cette énumération des missions dévolues à

l'intellect secondé par la mémoire et l'imagination, met en lumière son rôle d'ouvreur de piste, de décodeur, d'éclaireur, mais pas de décideur ni de finalisateur. Ses synthèses cognitives se modulent en préambule aux décisions et choix de vie qui ne peuvent, sauf pour les domaines mineurs non prioritaires, être laissés à sa seule discrétion.

L'intelligence pure est toxique comme l'oxygène pur tue, la race pure dégénère, l'aseptisation à outrance fragilise. Même la sainteté et la pureté comportementale tutoient l'inhumain par leur surhumanité. Aspirons au mélange, au métissage. L'intelligence ne déroge pas à la règle. Combien d'échecs comptabilisés à son actif, faute de mise en place de contrepouvoir pour tempérer sa dictature et amoindrir son totalitarisme ! Il faut décoloniser les esprits par une approche "pluridisciplinaire" des problèmes posés, des décisions à prendre, des perspectives à ouvrir et rappeler le ban et l'arrière-ban des tendances, impulsions lourdes et fortes des éléments intimes de notre personne (ce qui constitue notre moi total et inaliénable) maintes fois énumérées précédemment, tant est primordiale leur importance, malheureusement trop souvent occultée et étouffée par l'intellect souverain.

Par essence et sans chapeutage correctif, l'intelligence favorise l'individualisme. Aujourd'hui où l'individu prime sur le collectif, elle est mise sur le pinacle des facultés à valoriser avant tout. Avec son dogme du profit personnel comme moteur de l'activité humaine, le capitalisme en est le marqueur principal. Son expansion froide, calculatrice, nombriliste, va de pair avec le développement mental.

L'homme, la bête et l'ange

Se poser la question du pourquoi de l'importance accordée au mental dans le cadre de l'évolution est accessoire, car

frappée de la certitude absolue d'absence de réponse convaincante. Contentons-nous d'hypothèses plus aléatoires les unes que les autres comme celle de la disparition du corps, consistance physique devenue obsolète et inutile, au profit d'un esprit et d'une conscience désincarnée (l'Oméga de Teilhard de Chardin) ; ou celle du talon d'Achille d'une espèce qui, après l'élimination de tous ses prédateurs, s'est forgé elle-même l'instrument de sa propre destruction dans le respect inconscient des équilibres naturels ; ou encore celle de l'illusion de sa puissance prométhéenne qui ne peut déboucher que sur un échec cuisant inéluctable et l'amener peut-être à s'amender, se tempérer et s'assagir... avec le sursis du temps.

Beaucoup plus intéressante est la question de la typologie de l'intelligence pour en cerner le cœur et les contours et ainsi en tirer le meilleur parti. On peut la catégoriser en trois secteurs (3 : le chiffre de la complétude ?). Orientée vers le corps et son côté animal, elle sera qualifiée d'instinctive, d'intuitive, de sensitive, d'émotionnelle ; avec la conscience en point de mire et son versant divin, elle sera spirituelle, sensible, raisonnable, poétique ; tournée sur elle-même et sur l'homme, elle sera mécanique, logique, rationnelle, réfléchie. C'est cette dernière qu'on met toujours en avant pour s'enorgueillir des progrès humains, réels certes, mais au prix de dysfonctionnements qui aggravent le sort des laissés-pour-compte et rabetent de plus en plus les droits et avantages acquis. Seul son adossement à l'innocence de l'instinct et à la sagesse de la conscience (situés aux deux extrémités d'une droite virtuelle se rejoignant dans leur efficacité à garder le sens de la mesure et à ne pas se tromper, comme la folie et le génie le font dans la démesure, prise dans le sens d'intensité et non de jugement de valeur) lui permet de fondre toutes ses avancées dans une synthèse majuscule.

"On n'est pas des bêtes quand même" proteste-t-on comme pour échapper à l'infamie. Et pourtant admettons humblement notre animalité originelle ; mieux, recherchons avec envie le plus d'instincts possibles perdus au cours de notre route évolutive et délogeons tous ceux coincés dans notre cerveau archaïque par la faute d'un cortex étouffant. Dans l'éventail de nos instincts, à côté des pulsions élémentaires potentiellement négatives, épinglons des attirances spontanées et nobles pour l'immatériel et le spirituel (ce qui contredit l'adage : "Qui veut faire l'ange fait la bête" dénigrant la fusion de l'angélique et de l'animalité), pour la santé et la beauté, le bien-être psychique et émotionnel, le souci d'autrui et de la vie en société... Citons comme exemples l'instinct d'allaiter et de porter le petit, de manger sain, de jeûner, de se soigner naturellement, de survivre par la maladie, de se dépenser physiquement, de se reconnecter à ses rythmes, d'exprimer ses émotions, de danser, de créer, de méditer, de dialoguer avec l'invisible, d'aider les autres... Toutes activités stimulantes pour notre intelligence (pour être malin, mieux vaut être bête - par ailleurs si l'animal ne pense pas qu'il est un animal, l'homme est un animal qui pense qu'il n'en est pas un-). A côté de ces instincts innés, certains qualifient d'instincts culturels naturels (encore un oxymore) des besoins propres à l'espèce humaine, dont la non-satisfaction engendre la souffrance, comme la quête de vérité, de justice, d'amour, d'affection, d'identité, d'unicité personnelle.

Si l'instinct fonctionne avant tout dans le rigide, l'attendu, l'uniforme, le simple, le répétitif pour donner aux sollicitations des solutions figées, stéréotypées, comme coulées toujours dans le même moule, cantonnées dans le convenu ou le connu, l'intelligence, elle, travaille plus le souple, le divers, l'inattendu, le complexe, le multiple et se distingue par l'originalité de ses

interventions et son inventivité foisonnante dans l'exploration de l'inconnu et de ses perspectives immenses.

Mais ce qu'il faut surtout épinglez, c'est la cohérence, certes ingénue et parfois presque hiératique, mais ô combien rassurante et équilibrante, de l'instinct qui ne s'égare pas et se distingue par la justesse de ses orientations et réactions. Ce qui ne figure pas toujours au tableau de chasse de l'intelligence, loin s'en faut. Et peut-être de moins en moins en ces temps de haute technicité, vecteur de dysharmonie aggravée, d'égarement erratique et de désordre pérenne.

L'argument de la légitimité du prix élevé à payer pour une émancipation enfin conquise après des millénaires de servitudes ne tient pas la route. D'abord parce que cette liberté arrachée au temps échappe et échappera encore longtemps à la grande majorité de l'Humanité asservie. Ensuite parce que autonomie et technologie (surtout sophistiquée) forment un couple à la rime pauvre comme son union condamnée à un divorce plus ou moins rapproché, tant semblent inéluctables les dépendances financières : achat, entretien, réparation, obsolescence... ; matérielles : ressources, énergie... ; physiques : externalisation de la mémoire, accoutumance à l'absence d'effort... ; psychologiques : addiction, nouveaux besoins... Enfin parce que nous sommes passés d'une uniformisation instinctive naturelle à une culturelle avec la mondialisation comme emblème de la prégnance généralisée de stéréotypes imposés non plus de l'intérieur, mais ici de l'extérieur aux conséquences identiques, à savoir une marge de manœuvre réduite à la portion congrue.

L'inefficace pédagogie du catastrophisme

"De l'inconvénient d'être né" (Cioran), "En tout nageur je vois un noyé" (Mac Orlan), "La vie n'a pas de sens mais il faut

faire comme si elle en avait un" (Levi-Strauss) : des réflexions d'auteurs qui à travers une désespérance apparemment démobilisatrice ne les ont pas empêchés de construire chacun dans sa spécialité une oeuvre forte tant humaine que littéraire et qui accréditent l'idée qu'une pensée noire n'annihile pas pour autant des velléités d'action constructive. Le pessimisme de la réflexion n'interdit pas l'optimisme de la volonté. Le "faire comme si " de Lévi-Strauss projette l'éclairage le plus cru sur cette réalité janusienne qui habite et taraude souvent la psyché de ces esprits critiques et tourmentés. Il génère une nécessaire illusion et, à la limite, une mythomanie pour atténuer la monstruosité de l'assertion nihiliste et se préserver une porte de secours ouverte au doute, prémisse d'attente, d'espoir et, pourquoi pas ?, dans une hypothétique révélation rédemptrice, d'espérance, vertu théologale marquée du sceau de la certitude (curieux point de chute après le paradigme de départ). Au même titre d'ailleurs que la foi, suprême irrationalité - ceci dit sans connotation péjorative - qui permet de faire l'économie de cette recherche, puisque sa satiété d'absolu dispense d'une quête d'un relatif invalidé par son insatisfaction mentalement anticipée.

Cette foi, en l'occurrence ici en la technoscience, devient dangereuse dès que se profilent des sermons faussement apaisants et des anathèmes lancés par des prosélytes fondamentalistes et des apôtres de la déresponsabilisation, discréditant les nouveaux Cassandre, prophétesse dont les prédictions trop sombres, pourtant confirmées par les événements futurs, effrayaient les esprits. Quel degré d'intensité dans la success story des catastrophes faut-il atteindre pour que s'amorcent une prise de conscience véritable et un changement radical de mentalité et de comportement ? Quelles leçons avon-nous tirées de l'Histoire qui, grâce à ses bégaiements récurrents,

nous laisse pourtant bien le temps de les assimiler ? Aucune en ce qui concerne par exemple le nucléaire car quels signaux plus révélateurs de sa dangerosité incommensurable faut-il encore lancer autres que ceux donnés par les catastrophes de Three Mile Island, Tchernobyl et Fukushima (les Japonais ont depuis voté pour les mêmes dirigeants pronucléaires !) pour rayer définitivement de notre horizon cette énergie du diable ? Faut-il croire aux vertus du catastrophisme qui, comme le despotisme, aussi éclairé soit-il, n'en est pas moins tyrannique et ne nous évitera sans doute pas des chaos de grande ampleur ? Ne vaut-il pas mieux préférer à cette pédagogie aléatoire et risquée celle moins hasardeuse de l'éducation, la plus mauvaise solution à l'exception de toutes les autres, inscrite sur le long terme avec comme préalable la permission d'un avenir patient ? Pourquoi cette suspicion à l'égard de cette notion apparemment irréprochable ? "Parce que ce qu'elle apprend à voir d'un côté rend aveugle de l'autre" (Aldo Léopold).

Et même si, par exemple, des énergies libres, citées plus haut, aux qualités aussi étonnantes trouvaient leur concrétisation dans la vie courante, la méfiance resterait de mise : trop de dégâts causés par la technoscience se sont accumulés pour ne pas inciter à la prudence. Aussi bienvenue aux esprits critiques, aux sceptiques et autres agnostiques de tout poil qui ne dessinent des destins apocalyptiques, ébauchés à partir de faits établis par des observateurs avertis et non de prédictions farfelues, que pour avoir tort.

Chapitre 5 : Illusion d'activateurs externes

Les politiciens : des spots éclairés ?

Comment convaincre un boulimique à faire régime, en l'occurrence ici comment persuader les pays riches de se convertir à l'accroissance ou mieux à la décroissance, viatique incontournable du salut de la Terre ? Comment orienter les comportements pour que cet objectif, d'utopique aujourd'hui vu le peu d'éléments en action ou même en gestation allant dans ce sens, se traduise en ébauche de concrétisation exemplaire et par là contagieuse ? Par la persuasion ? Par la contrainte ? La loi doit-elle précéder l'éducation ? Le politique doit-il suivre le culturel ?

L'option éducative avancée par H.G. Wells qui prophétisait il y a déjà plus de 150 ans : "L'avenir du monde : une course entre l'éducation et la mort" aurait la préférence de nos tempéraments individualistes assez enclins à l'adhésion volontariste, si l'on occultait le facteur vitesse bien prégnant dans l'équation. L'urgence de la situation perturbe nos schémas habituels de pensée et privilégie donc fort logiquement l'option contraignante (interdictions et obligations) avec des arrêtés d'exécution les plus immédiats possibles.

Mais peut-on croire en la puissance du politique à triompher de l'adversité présente alors que l'examen du passé récent met en lumière son incapacité à juguler la faim, la pauvreté, le chômage...? Même dans les pays riches, les écarts se creusent entre nantis et démunis à une échelle inadmissible.

Que d'obstacles à franchir pour faire passer des lois citoyennes de première nécessité qui, pour être efficaces, se

doivent d'être universelles ! Les particularismes nationaux, pour ne pas parler des nationalismes exacerbés, risquent de prendre le pas sur le bien commun. Significatif l'exemple de l'Allemagne qui, bien qu'engagée résolument dans le développement des énergies renouvelables, traîne le pas dans la réduction des émissions de CO₂, dans le souci de défendre son industrie automobile florissante. Les liens que les politiques entretiennent avec le monde de l'économie et de la finance ne plaident pas en faveur de leur totale indépendance. Auront-ils aussi la clairvoyance et l'audace nécessaires pour adopter les bonnes mesures qui passent à coup sûr par une restriction des libertés individuelles et prendre alors le risque d'une impopularité préjudiciable à leur carrière ?

De toute façon, aussi élaborée soit-elle, la loi, si elle n'est pas comprise, acceptée ou intégrée, risque d'effleurer la conscience du citoyen et de n'engendrer qu'une adhésion forcée ou superficielle et par là un réflexe de contournement.

L'éducation, à quoi bon ?

Avec la mise en veilleuse progressive de l'instinct et de l'intuition au profit de la raison, l'éducation, par son travail en profondeur et de longue haleine, reste-t-elle le seul moyen, déjà abordé plus haut, susceptible d'intérioriser des valeurs humanistes durables ?

Si l'Occident affiche un bilan général positif au niveau de la défense de la démocratie (avec toutes les réserves déjà pointées ; voir en annexes : "Illusion de la démocratie"), ne le doit-il plus à l'héritage économique qu'éducatif et culturel, constitué par des siècles de spoliations coloniales et sociales, encore présentes aujourd'hui sous des formes modernes ? A l'image de l'impérialisme américain actuel, Athènes, antique figure de proue occidentale, finançait déjà sa démocratie par

l'exploitation de son empire maritime .

Si en Belgique, les Flamands et les Wallons n'en sont pas venus aux mains pour régler leur différend communautaire, n'est-ce pas dû en grande partie au pouvoir d'achat suffisamment dissuasif pour les deux protagonistes, au contraire par exemple des Yougoslaves moins favorisés économiquement et qui se sont dès lors entretués ?

Pour la défense de la carence éducative, on pourrait avancer à juste titre le manque de moyens, des erreurs d'objectif et de stratégie, la lenteur nécessaire à sa maturation... Sans doute, mais la cause première de son relatif échec ne tient-elle pas à la prééminence de l'idéologie capitaliste qui, à travers son credo dévastateur : "avoir le plus de besoins possibles et trouver les moyens de tous les satisfaire" flatte nos penchants les moins avouables : l'égoïsme, la cupidité, l'avidité, la violence... Cette invitation aux excès et à la démesure n'exige aucune initiation, aucune formation. Penser sans limite à la première personne du singulier s'acquiert facilement, au contraire d'idéologies aux connotations altruistes qui demandent un lent et long apprentissage.

"Ni Marx, ni Jésus", titrait en son temps Jean-François Revel comme pour nous décourager d'attendre de la révolution ou de la religion un espoir de bouleversement salutaire. Véhiculant pourtant toutes les deux un message "évangélique" propre à rendre l'Humanité digne (pour preuve : l'attraction permanente manifestée pour deux de ses figures emblématiques : Che Guevara et l'abbé Pierre), ces doctrines, produits de l'éducation (ou parfois aussi de l'endoctrinement), ne constituent plus un contrepouvoir possible, parce que le capital de confiance et de crédit en leur faveur a été fortement entamé, notamment par une mise en pratique trop souvent éloignée des principes

originels généreux et par leur institutionnalisation dévitalisante ou dogmatique, débouchant même parfois sur des déviations odieuses.

Désorganiser le faux ordre

Alors, encore un échec de l'éducation qu'il faut se résoudre à ranger dans le catalogue des objets inutiles ? Certes non, mais son efficacité dépendra dans le cas présent de sa capacité à nous démarquer des comportements grégaires apparemment ordonnés, mais qui participent en fait à un profond désordre.

Désorganiser l'ordre apparent devrait être l'injonction éducative qui visera à aider la personne à se singulariser, à aller à contre-courant, à entrer parfois en résistance, bref à devenir un enfant de Don Quichotte ou une sorte d'anarchiste positif (comme on parle de discrimination et de crédit positifs).

Dompage que la langue et l'Histoire n'aient retenu du mot "anarchie" que ses aspects péjoratifs comme si, du christianisme, on ignorait la Bible pour ne se souvenir que de l'Inquisition ou des guerres de religion, alors que son sens étymologique, "sans chef", contient aussi les germes d'une attitude autonome, d'une prise en charge personnelle, du refus d'imposition extérieure et même, paradoxalement, de la forme de gouvernement la plus aboutie.

S'il n'est pas orchestré sciemment à des fins manipulatrices ou opportunistes, le désordre n'entraîne pas d'office le chaos. Il peut s'inscrire au contraire comme nécessaire prélude au changement, à la création, à l'harmonie. Une terre mise à nu voit pousser, dans une exubérante cacophonie, une multitude de mauvaises herbes (en fait les bonnes herbes des terrains non domestiqués) avec mission de rééquilibrer le sol.

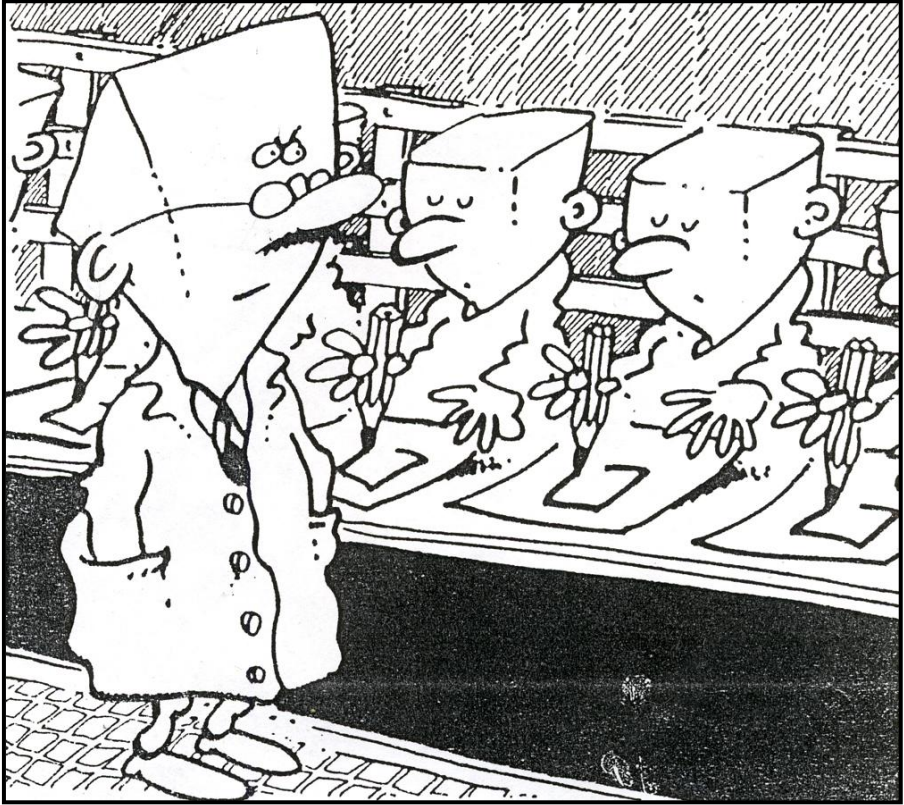
Aussi l'idée d'une anarchie positive contagieuse, porteuse en puissance d'une société plus critique et plus responsable, devrait séduire comme antidote à toutes les formes insidieuses de commandonnements : diktats des modes, matraquage de la publicité, impératifs du marketing, séduction de la surconsommation, puissance du crédit, pression de Monsieur Tout le Monde...

Ce tamisage d'injonctions implique dès lors la recherche et l'établissement de repères personnels fiables et durables.

La Famille famélique

Trop éclatée, trop contaminée et surtout trop absente, la famille a perdu peu à peu le monopole de la guidance éducative qu'elle a toujours assumée avec plus ou moins de bonheur. Evitons l'idéalisation nostalgique de sa mission première. Cependant ses défauts, nombreux, n'ombragent pas trop un bilan jugé globalement positif rien que par la présence permanente au foyer d'au moins un parent.

Le statut de la femme, inscrit désormais dans le circuit économique, a bouleversé tous les schémas antérieurs. Petite parenthèse pour épinglez au passage que cette immixtion de la femme dans le monde du travail, relevée comme un phénomène récent dans l'Histoire, ne désigne en fait que la classe bourgeoise. Dans les mondes paysan et ouvrier, la femme y œuvrait depuis longtemps. En tout cas la désaffection du foyer familial affaiblit considérablement son influence, d'autant que le passage de témoin à tous ces réseaux sociaux et autres liens tissés sur la toile, substituts médiocres des foyers familiaux abandonnés, ne laisse pas augurer des lendemains rassurants quant à la qualité des repères fournis et des points d'ancrage indispensables à la formation du jeune. L'instauration d'une allocation universelle



pourrait être une piste à explorer pour encourager le retour à la maison si nécessaire d'une présence constante.

Touche à mon école

L'école, après la famille, devrait servir de catalyseur dans la recherche et le développement de ce supplément d'âme qui fait cruellement défaut. Ces deux institutions, détachées de contingences économiques paralysantes, ont tout pouvoir pour empêcher que demain ne ressemble à aujourd'hui et suggérer que le bonheur de vivre dépend avant tout de l'accomplissement modeste de petites choses. L'école n'est pas au service de la société et encore moins de celle qui l'inciterait à formater le jeune en fonction de profils types, mais au contraire elle a pour mission de l'émanciper de la communauté qui a posteriori s'enrichira des apports bénéfiques de l'amplification des talents de chacun enregistrée durant sa scolarité. La carence en ce domaine justifie le refus de la mise à quai forcée de tous ces aventuriers à la personnalité bien trempée qui rompent les amarres et s'en vont naviguer au grand large, dont on ne pleure pas le naufrage, mais dont on s'empresse d'applaudir la réussite dans l'amnésie de la réprobation initiale quasi unanime.

Exiger une révolution individuelle en s'exonérant d'une refonte du système éducatif serait hypocrite, démobilisant et antiproduit. Ce n'est pas de PISA (test d'évaluation des connaissances) dont l'école a besoin, mais de vista. Ce ne sont pas des points d'application qu'il faut donner mais des points de repères pour aider le jeune à s'orienter dans l'opacité ambiante. Plutôt que des instruments de contrôle (aussi discutables que les tests impériaux de Q.I. largement déconsidérés), ce sont des outils d'éducation non quantifiables qu'il faut mettre en place. Jusqu'à 14-15 ans, la réussite(!) scolaire devrait s'évaluer

principalement à l'aune de la capacité du jeune à exploiter ses potentialités, à affirmer sa personnalité, à se monter curieux, imaginaire, créatif, autonome, responsable et critique (voir en annexes : "Illusion d'un projet d'école d'immersion de conscience").

L'école n'est-elle pas trop le lieu des réponses toutes faites aux questions que l'élève ne se pose pas et où on ne répond pas assez à celles qu'il pose ou voudrait poser ? Comme la mère d'Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix, qui lui demandait à son retour de l'école : "As-tu posé les bonnes questions ?", elle devrait favoriser le questionnement permanent, même et surtout dérangent, notamment à travers le cours de philosophie, pierre angulaire des autres matières. Non pour rechercher doctement le sens de la vie à travers des doctrines et des systèmes, ni pour imposer des opinions définitives et des préceptes tranchants dignes de brèves de comptoir, mais bien pour apprendre à penser par soi-même, à l'invite du philosophe-pédagogue américain, Matthew Lipman, fondateur d'une "Philosophie pour enfants" à l'usage des écoles maternelles, primaires et secondaires qui, par une méthode conviviale systématisée dans des interrogations et des récits interpellants, oblige le jeune à réfléchir sur les habitudes mentales, les préjugés, les lieux communs, les mises en condition, les dogmatismes...

A ce niveau, l'école, à cause du temps limité consacré à des démarches en profondeur, de l'artificialité de son milieu et de l'absence de lien affectif, ne sera jamais qu'un pâle substitut de la famille d'où tout part et où tout revient, rompue à la construction tâtonnante des équilibres par l'écoute, le dialogue, la confrontation critique et égalitaire des comportements et des contradictions de chacun. Substitut certes, mais malheureusement de plus en plus nécessaire devant certaines carences éducatives

patentées de la famille qu'il ne nous appartient pas de dénoncer ici (problème de l'œuf et de la poule : qui est capable de commencer quoi ?).

Et si la conjugaison des trois révolutions de velours : individuelle, familiale et scolaire (rien que cela !) permettait d'élever l'espérance à hauteur de l'annonce de l'apocalypse (jamais l'homme n'a disposé d'autant de moyens de destruction et de satisfaction massives) et laissait enfin le temps à l'avenir de ne pas être ce qu'il était et au futur simple d'asseoir son hégémonie, vouant aux gémonies le futur antérieur décidément trop compliqué ?

Les cols à franchir pour une école affranchie

L'école, ce deuxième pilier institutionnel éducatif, est-elle en mesure d'apporter des règles et principes stabilisateurs ? Force est de constater qu'elle ne semble pas prendre la mesure du défi qui est lancé et que par conséquent, en dehors de quelques ajustements ponctuels imposés par l'air du temps, elle ne s'interroge pas ou si peu sur sa contribution à la résolution du problème posé.

Elle continue à fonctionner presque comme si de rien n'était, avec les mêmes recettes, les mêmes paradigmes, les mêmes schémas de pensée qu'auparavant, mais aussi avec les mêmes plaintes et les mêmes récriminations récurrentes qui font office de soupape de décompression, sans chercher les causes du mal endémique qui la ronge et les correctifs à apporter. Elle fait comme si le continuum érigé en système qu'elle promeut depuis des lustres comme gage de stabilité suffisait par la pérennité de sa seule structure, à garantir, dans une pseudo-résilience, la réussite dans l'accomplissement de sa mission. L'école soutient toujours mordicus qu'elle a pour tâche primordiale d'instruire, d'enseigner



et d'apprendre. Certes ces fondements intangibles que sont les apprentissages de base restent son apanage, encore que...

Elle se dédouane de son obligation morale de se remettre profondément en cause. Douleuruse mais indispensable, cette introspection pour ajuster sa stratégie aux légitimes demandes explicites ou implicites d'une population scolaire en perpétuelle mutation !

Chaque apprentissage peut s'appréhender sous trois approches différentes et complémentaires : mécanique, logique et spirituelle.

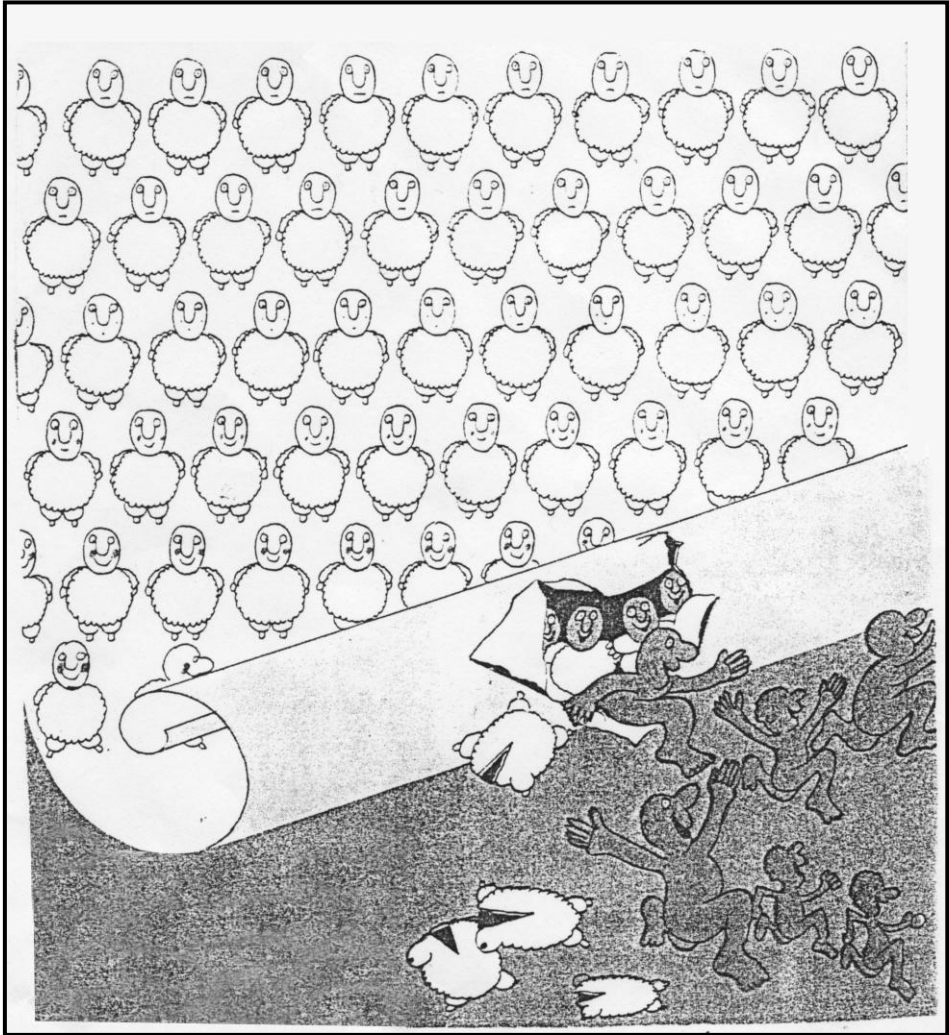
La première, de l'ordre du réflexe, de l'habitude, de la mémoire, du fonctionnel, de l'automatique, du pratique, du concret, de la réponse formatée, de l'immédiateté, du conditionnement se satisfait d'une connaissance superficielle, mais commode dans l'exécution de tâches standardisées et fabrique des exécutants, dans l'ignorance partielle ou totale des connexions entre les différents éléments qui composent la matière à appréhender.

La deuxième, de l'ordre de la réflexion, de la compréhension, de l'abstraction, de l'analyse, de la synthèse, de l'intelligence, de la recherche, du sectoriel, de la médiateté, de l'imagination, du sens critique, établit le plus de liens possibles à l'intérieur de la matière à explorer, produit des intellectuels, des compétents, des spécialistes, des experts, des chercheurs, des érudits dans leur branche.

La troisième, de l'ordre de l'esprit, de l'âme, du cœur, de l'affect, de l'intuition, de la conscience, recherche les liens entre toutes les matières à étudier, tente de les unifier dans une synthèse holistique d'universalité et d'intemporalité et produit des penseurs, des poètes, des philosophes, des sages, des éveillés, des mystiques, des éclairés, des méditatifs.

Pas d'étanchéité, pas de cloisonnement, pas d'exclusivité entre les trois approches, mais des prolongements, des échanges, des transversalités, mais aussi de l'indépendance quand la nécessité s'impose. Les deux premières ont toujours reçu l'agrément de l'école, prompte à entrer dans le quantifiable, le cernable, le palpable, le tangible. La troisième, trop floue, trop personnelle, trop immatérielle, trop spirituelle, ne cadre pas avec ses limites rationnelles rassurantes et confortables. Paradoxalement c'est au moment où les guidances personnalisées s'avèrent impérieuses pour accompagner le jeune à déchiffrer l'opacité environnante et l'aider à bien s'orienter dans un monde de plus en plus déboussolant que l'école s'invente et multiplie les contrôles externes et uniformisés, monopolisateurs stériles d'une attention et d'un temps trop précieux pour les consacrer à la préparation de marqueurs trompeurs sur la norme essentielle à maîtriser.

Si l'on pariait avec audace mais pas forcément inconséquence sur la capacité de l'homme, si imprévisible dans le positif comme dans le négatif, de se libérer de ses peurs invalidantes et en même temps, après aveu de faillite de la poursuite vaine du bonheur dans la traversée en tous sens de l'ancien monde, de conquérir, en Christophe Colomb moderne, le nouveau et dernier monde qui aurait dû être le premier, à savoir son monde intérieur, celui dont l'exploration préalable conditionne toutes les autres découvertes et leur donne leur véritable assise. Le seul susceptible de décoloniser son imaginaire des ses dépendances consenties et en même temps asservissantes (cfr "Le Discours de la servitude volontaire " de La Boétie) et de lui ouvrir des perspectives de fierté dans la création de toute nature, de sécurité dans l'autonomie, d'équilibre dans la suffisance, d'épanouissement dans des relations authentiques aux autres et à



son environnement.

C'est dans ce pari d'un homme nouveau, débarrassé de ses vieux démons et ravi de trouver dans la personnalisation de ses activités et dans la simplicité et le partage, une vraie joie de vivre, que réside la dernière chance de l'Humanité. Une fois de plus le "faire comme si" surgit à point nommé pour battre le rappel de nos forces morales et spirituelles assoupies, les seules à même de donner forme à une utopie devenue magiquement accessible.

Chapitre 6 : Illusion de liberté

Les jeux sont faits et l'homme aussi

Les catastrophes commises par l'homme sont communément étiquetées évitables, car, frappées du sceau de l'artifice, elles relèveraient de décisions arbitraires, délibérées, lucides, d'erreurs d'appréciation ou d'absence de perspectives à moyen ou long terme. Il "suffirait" que l'homme, devenu raisonnable, oriente son intelligence à des fins positives et inverse le cours des événements pour restaurer l'harmonie rompue. C'est donc prêter à l'homme des attributs et des pouvoirs d'autonomie, d'indépendance et de responsabilité dans la conduite de sa vie. C'est le "quand on veut, on peut", c'est donner à la volonté, indépendamment de toutes les autres facultés, le rôle de métronome pour imposer un rythme mesuré et équilibré dans le concert de la vie.

La multiplicité et la variété des choix individuels seraient garantes d'un pouvoir exempt de toute emprise extérieure. Il faudrait dès lors partager le réquisitoire des nombreux procureurs de plus en plus avertis condamnant l'homme pour risque imminent (à l'échelle de l'Histoire) de planéticide par manque de précaution avec la circonstance aggravante qu'il a l'autorité et la charge presque exclusives de la victime ? Son entrée dans l'anthropocène - ère où les activités humaines constituent une puissante et dangereuse force géologique et climatique - engage certes sa responsabilité dans le sens qu'il en est l'acteur ou l'instrument mais entraîne-t-elle automatiquement sa culpabilité ?

Dès sa naissance, il est conditionné par son hérédité, ses reliquats d'instincts, sa mémoire collective, ses gènes impériaux, ses rythmes circadiens ou autres, ses cycles individuels ou

cosmiques, ses fonctions biologiques, ses peurs congénitales, ses pressions transgénérationnelles. Pour contrebalancer ce contingentement, l'homme peut-il confirmer l'assertion : "On ne naît pas libre, on le devient" par le biais de sa culture au sens large, produit d'une lente élaboration et délicate maturation qui délimiterait véritablement son champ d'expérimentation et son périmètre d'actions autonomes ? Comment penser que la culture se construit et se définit en dehors des fondamentaux innés ? Comme s'il suffisait de puiser dans un pot commun d'inclinations, de sentiments valorisants et en retirer un profit personnel et, par la bande, collectif. Complètement subjectives, ces notions n'existent pas en dehors de lui. Seule la conjugaison hasardeuse (aux yeux de l'homme) ou nécessaire (selon le Dessein Intelligent) de sa nature profonde avec des événements, rencontres, expériences trace le profil heureux ou malheureux de sa silhouette lumineuse ou ombrée. A la (mal)chance! Les jeux sont faits, mais c'est lui qui en constitue l'enjeu à son insu.

Bouteilles consignées à la mer

Etiqueté l'incarnation du mal absolu, Marc Dutroux n'a pas bénéficié, d'après le psychiatre qui l'a suivi pendant quinze ans, de la moindre conjoncture favorable susceptible de dévier un tant soit peu sa trajectoire maléfique à la linéarité implacable. Contrairement sans doute à des milliers de Dutroux potentiels marqués des mêmes empreintes matricielles, mais sauvés par une main tendue, un sourire affiché, un encouragement délivré au bon moment, des bribes d'éducation. Comment tous ces gestes, paroles ou écrits altruistes, généreux, lumineux de justice, de paix, d'espoir, si nombreux à se manifester depuis si longtemps n'ont-ils toujours pas réussi à rendre l'homme plus humain ? Ne seraient-ils pas comme des messages-guidances insérés dans des

bouteilles lancées à la mer depuis la terre ferme à l'adresse de bateaux anonymes et supposés dérivants ? Réussite des plus aléatoire, car soumise aux turbulences et immensités marines limitant les chances d'approcher l'embarcation en péril dont l'équipage, même en possession du document, s'en désintéresse dans l'ignorance de sa dérive, surtout à cause de la multitude de messages fallacieusement rassurants réceptionnés en permanence, ou si, conscient de sa perte, ne parvient pas à le décoder ou n'en saisit pas la portée exacte.

A l'image de la célèbre expérience initiée dans les années 60 par le psychologue américain Milgram qui, en taisant au départ son but réel aux volontaires chargés d'envoyer des (fausses) décharges électriques de plus en plus fortes à chaque réponse incorrecte d'un adulte jouant la comédie de la douleur éprouvée, testait en fait la capacité de chacun à se transformer inconsciemment en bourreau soumis aux injonctions du scientifique. 80% des volontaires, toutes nationalités confondues, malgré certaines réticences émises, aussitôt balayées par les arguments convaincants de l'ordonnateur de l'opération, se soumettaient aux ordres jusqu'à mettre en péril la vie du faux cobaye. Mais, bouteille à la mer, dès qu'on introduisait un collègue complice qui sciemment prêtait une oreille attentive aux récriminations formulées et leur donnait du crédit, aussitôt le nombre de bourreaux chutait de 80 à 20 %. Preuve de l'efficacité d'un adjuvant fourni aux personnes réceptives au moment idoine. Mais pour un message salvateur, combien d'ignorés, égarés, noircis, perdus, piétinés, déchirés, brûlés depuis des millénaires. En fait foi l'état actuel de délabrement spirituel de l'Humanité. La déliquescence matérielle, en bonne voie de concrétisation par la faute d'une technoscience surpuissante et désastreuse, parachèvera le travail.

Deus ex machina

Tout cela dans le respect du scénario conçu et dirigé par le Créateur et Metteur en scène Suprême (d'obédience religieuse, mécanique ou naturaliste : au choix selon ses convictions), une sorte de Deus ex Machina, pour rester dans le monde du théâtre ; car c'est bien d'une pièce dont il s'agit dans laquelle, engagés comme acteurs, nous sommes tenus de nous conformer au strict respect du texte et d'accepter la répartition des rôles : les gentils, les méchants, les forts, les faibles..., parfois interchangeables sur décision du Dramaturge, avec comme seule latitude, des nuances et variations minimales dans l'interprétation. Et peu importe la forme que cette programmation épouse : déterminisme, prédestination, prédétermination, hasard, providence, fatalité, nécessité, destin, fatum..., illusoire est notre liberté de choisir la trajectoire qui conviendrait le mieux à chacun d'entre nous. Alors que nous reconnaissons la complète dépendance des animaux à leur instinct, nous nous illusionnons sur notre libre arbitre sous le couvert trompeur d'une intelligence faussement autonome.

Dédouaner l'homme de sa responsabilité, de son imprudence, de son inconscience et l'absoudre de sa surdité aux cris poussés par des lanceurs d'alerte, à la manière d'animaux annonciateurs de catastrophes naturelles, comportent des risques. Face à la menace imminente d'une implosion généralisée, cette exonération ne ferait que juguler une mobilisation déjà ténue et annihilerait toute velléité, aussi mince soit-elle, de réaction raisonnable. Afficher ouvertement un déterminisme emprisonnant, faussement taxé d'inhibiteur car perméable à la contradiction en vertu du refus d'ériger une croyance en évidence, risquerait de tutoyer l'idéologie des intégristes prêts à anticiper sur terre un au-delà hypothétique et à l'imposer à tous.

Peu partagé, ce sentiment de main invisible, étrangement

admis dans le cadre du marché capitaliste, innocente l'homme de ses agissements délibérément(?) destructeurs, interdit tout jugement catégorique et définitif, mais le dispense-t-il pour autant d'explorer son moi profond et le rôle qui lui a été assigné sur terre en une introspection vue comme contradictoire et inutile puisque copie au net d'un brouillon préexistant, entièrement rédigé depuis son introduction jusqu'à sa conclusion sans participation à sa conception et à son écriture (même pour les suicidés qui ont, en apparence seulement, fixé l'heure de leur mort) ? Pas certain, parce que l'illusion s'inscrit dans une démarche aussi intéressante que la réalité (le mystère d'un tour de magie ne nourrit-il pas notre univers mental autant que son dévoilement ?). Pour ceux qui vivent dans l'ignorance de ce déterminisme, la question ne se pose pas puisque l'illusion de liberté non démasquée leur donne une impression de plénitude née de l'adéquation et la concordance de leur moi inné et acquis avec leur soi-disant choix de vie et en permanence les léurre agréablement. Chez les sceptiques, les dubitatifs ou autres incrédules, le "faire comme si on était libre" substitue à la carence de certitude et à son corrolaire, l'omnipotence de leur doute, une illusion mentale analogue à celle qui habite les émancipés abusés cités juste avant , certes avec les tourments en plus, mais aussi avec la lucidité qui évite ou à tout le moins amortit le choc de la déconvenue surprenante et peut-être anéantissante. Logique, non ?, quand on sait l'importance du virtuel, de l'imaginaire, du rêve, de l'idéalisé, de l'irrationnel, de l'inconscient... qui gouvernent nos vies peut-être plus que le réel, le palpable, le conscient, le rationnel... Le doute à ce propos reste cependant permis comme le texte le montrera plus loin.

Le faux systém(at)ique

Le réel ? Sujet à caution, comme nous le montrent l'allégorie philosophique de Platon des ombres projetées sur les parois de la caverne et la démonstration scientifique de l'astrophysicien handicapé Stephen Hawking ("Y a-t-il un architecte dans l'univers ?") à partir de la déformation de l'image donnée par une cuillère dans un verre d'eau ou par un poisson dans un bocal, qui soulignent la trahison de notre perception sensorielle. Que craindre des paysages verdoyants autour du Fukushima d'aujourd'hui ? Aucun de nos détecteurs ne s'active pour nous mettre en alerte, alors que la radioactivité ambiante nous contamine irrémédiablement.

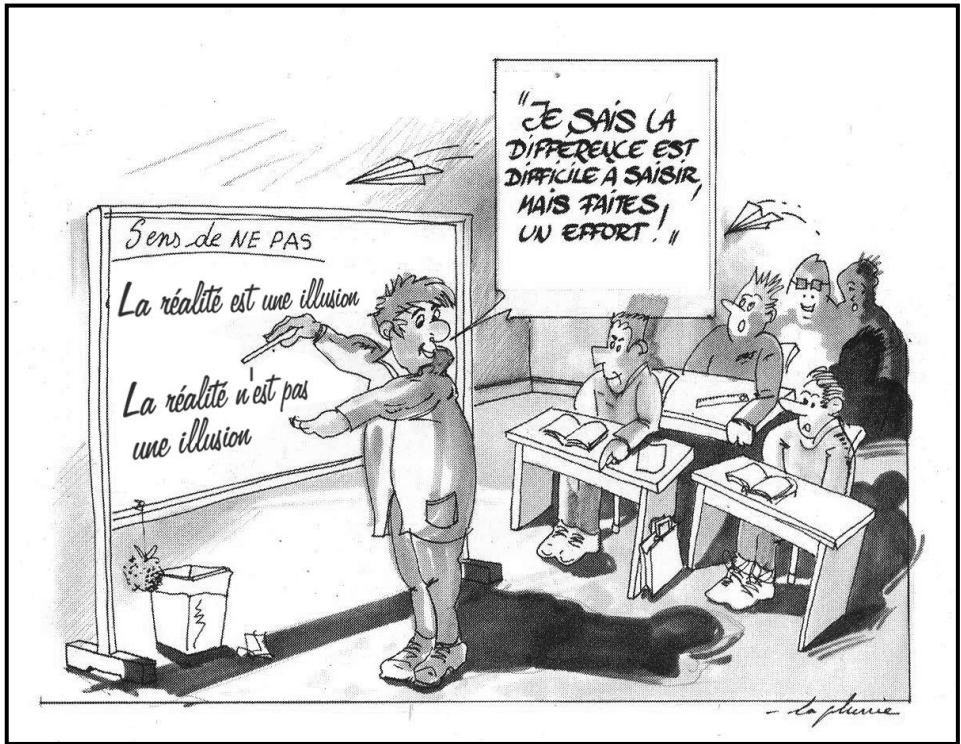
En un sens nous vivons quotidiennement dans un monde de magie et d'illusion. Notre cerveau est constitué d'une multitude de neurones qui traitent une masse d'informations afin de recréer une image du réel. Il s'illusionne car notre réalité subjective ne correspond pas ou très imparfaitement à la réalité physique. A la suite de Platon, le psychologue français Henri Wallon donne, pour appréhender la vérité, le primat aux idées pures ou à l'intelligible, qui répondent à l'essence même des choses, sur "les objets saisis par les sens qui ne sont qu'un fantôme déformé du réel, où notre sensibilité affective et sensorielle mêle autant d'elle-même qu'il peut y entrer de la chose elle-même" ("De l'acte à la pensée"). La culture de l'esprit en Inde ancienne induisait la conception du monde comme une vaste illusion qui cachait la réalité des êtres et des choses.

En parallèle à l'insondable et l'incommunicable de notre inconscient intérieur, l'invisible et l'indécelable de notre insensoriel extérieur nous livrent sans défense aux pièges d'une réalité trompeuse. Est-elle du même ordre que les subterfuges naturels, par exemple de la forme ou du parfum de la plante qui

piège l'insecte en vue de sa fécondation ou du mimétisme de l'animal qui se confond avec le paysage et ainsi échappe au prédateur ? La nature connote la vérité et se veut la référence. Inscrites dans une logique de conservation protectrice, ses "tromperies" s'acceptent comme le mensonge préservateur du médecin à un malade incurable, d'autant qu'elle nous a dotés de moyens de défenses mécaniques et immunitaires qui peuvent prendre le relais de notre vigilance défaillante.

A quelle aune les mystifications issues des activités humaines doivent-elles être jaugées et jugées ? La politique, dit-on, prolonge la guerre sous d'autres formes. La paix ne serait qu'un ersatz, un substitut policé de la guerre par l'habileté à la parer de toutes les vertus au moyen d'arguments spécieux. Mal nommer les choses contribue au malheur du monde, d'après Camus (mal dire a donné le mot malédiction). Lire à ce propos "L'Empire de la Honte" et "Destruction Massive" de Jean Ziegler qui dénonce la politique économique libérale, responsable de millions de morts en ces temps de "paix". C'est principalement l'Occident (l'oxydant ?) démocratique et pacifié qui fait la guerre à des populations entières quand il les prive de nourriture par la spéculation des matières premières, l'accaparement de leurs richesses naturelles, la spoliation de terres arables, le pillage de leurs ressources...avec la complicité d'hommes de paille placés par ses soins à la tête des pays après coups d'état et élimination des opposants.

Ce paradoxe, en apparence seulement, de guerre camouflée en politique de paix pourrait-il a contrario trouver une réplique positive dans un naturel déguisé en artificiel, communément si décrié et tout à coup devenu fréquentable par la magie de ce dévoilement ? Le concept de fausseté dont on l'affuble convoque d'office la défiance parce que contrairement à



la nature qui semble coller à un schéma immuable, régulé, codifié, le mental, dont l'artificiel est issu dans ses nombreuses applications, laisse une impression de ligne de conduite diluée, de boussole dérégulée, d'anarchie exacerbée, de dépassement de seuil de tolérance, de systématisation du factice.

Suggérant le facile et l'accessible à tous et coïncidant avec l'éviction accélérée du naturel, catalogué souvent à juste titre d'exigeant et d'abrupt, le faux avance effrontément à visage découvert, à l'image de l'impudeur cynique à l'américaine qui a de plus en plus pognon sur rue, : fausses relations par écrans interposés, fausses amitiés faceboockiennes, fausse monnaie émise par les banques avec l'aval des gouvernements (voir en annexes : "Illusion de l'argent"), fausse démocratie (voir en annexes : "Illusion de la démocratie"), fausse nourriture concoctée par l'agro-industrie, faux gènes dans les OGM (plus justement nommés chimères génétiques), fausses valeurs véhiculées par la publicité, fausse sécurité de la production énergétique, fausses performances sportives... . "Le vrai est devenu un moment du faux" (Guy Debord). Comment un tel constat validerait l'hypothèse d'une filiation du vrai, référentiel du naturel vertueux, à tant de faux, avec la vision favorable d'une équivalence sur le plan de la qualité de la vie et d'un futur prometteur ?

Ce faux devrait nous plonger dans la perplexité eu égard au lourd tribut à payer sous la forme de destructions de plus en plus invasives, non liées à l'impératif d'intérêts vitaux qui avaliseraient une contrepartie légitime des avantages perçus. Si à court terme, l'artificiel marque des points et engrange des bénéfices appréciables sur le plan du confort, d'économie d'efforts, de correction de handicaps..., à long terme, il est à craindre qu'il s'essouffle, ne tienne pas la distance et que s'

impose la nécessité urgente d'appeler de tous nos voeux un retour au naturel salvateur. Mais alors comment appréhender ce phénomène, avec notre vision minimaliste d'humains évoluant au ras des pâquerettes, autrement que comme une rupture et une dichotomie radicales et préjudiciables à notre équilibre ? D'autant que cette saturation de fausseté doit constituer une motivation supplémentaire pour s'introspecter et faire émerger notre part de vérité sur toutes ses formes : le bon, le beau, le juste... pour jouer au mieux le rôle d'éveilleur de conscience assoupie, de réinitialisateur d'instinct désactivé, d'ordonnateur d'intelligence sans se targuer d'une quelconque supériorité en cas de réussite.

Le revers de la médaille du mérite

Quel mérite en effet pouvons-nous revendiquer dans notre vie ordinaire d'avoir rempli correctement la mission à nous assignée grâce aux éléments ad hoc fournis initialement et opportunément récoltés en cours de route ? Le mérite connote l'effort, le volontariat, l'initiative. Rien de tout cela n'existe, si tout nous est fourni et imposé à notre insu ; si nous n'avons qu'à suivre les instructions, comme dans le montage d'un meuble préfabriqué, livré avec les matériaux, l'outillage, les schémas adaptés, où le décodage et la manutention ne dépendent que d'un minimum d'acquis. Même pour les plus doués qui créeront leur propre meuble, quelle gloire peuvent-ils en tirer alors qu'on (?) a mis à leur disposition les matériaux certes bruts mais en même temps tous les moyens nécessaires pour les affiner artistiquement. Quel mérite en effet reconnaître à Mozart qui, à 6 ans déjà, a composé une oeuvre musicale majeure ? La performance n'est-elle pas du même ordre que celle d'un autiste capable d'aligner sans effort plusieurs centaines de décimales de Pi ? Aucune éducation, aucune technique, aucun apprentissage acquis pour

atteindre un tel niveau. Leur anormalité positive est innée, il suffit de l'exploiter. "Le génie n'est que l'enfance nettement formulée" (Baudelaire). L'auteur conforte ici l'idée de l'innéité d'aptitudes hors normes (en latence dès la naissance), au mérite minoré par la locution "ne que", qui se manifestent à l'enfance par une extériorisation parcellaire, désordonnée, balbutiante, tâtonnante, indécise, cependant déjà décodable par les plus clairvoyants, mais lisible par les autres plus tard lors de sa pleine affirmation mature. Pourtant applicable aussi à toutes les capacités ordinaires, l'assertion les néglige au seul profit de ces figures exceptionnelles (en bien ou en mal), soulignant ainsi leur fondement constitutif et peut-être génétique (cousinage de génie et de gènes ?) et leur variabilité d'intensité : amplification, affermissement, épanouissement ou atténuation, estompage, étiolement, mais aussi, contrairement aux autres, leur impossibilité d'acquisition ou de conquête.

Et même si toute entreprise d'exploitation des potentialités exige éducation, persévérance, détermination, jusqu'aboutisme, leur mobilisation tient non pas à une liberté de choix, mais bien à l'activation de composants internes et externes (dés)avantageusement octroyés ou distribués. Faut-il pour autant nier la valeur de l'effort dans l'accomplissement de l'activité librement (?) choisie ? Certes non, mais rien de comparable entre un effort alourdi, car accompli sans appétence et sans dispositions facilitatrices, et celui allégé par l'extériorisation d'une attente, d'une latence et de potentialités conscientes ou non. Dans ce cas-ci peut-on encore parler d'effort ou alors dans le sens de mise en place des moyens nécessaires à l'aboutissement du projet sans qu'il soit question de contrainte ou de coercition ?

"Rien de pire qu'une société fondée sur le mérite"(Paul Valéry). Les dominants seraient erronément confortés dans leur

supériorité alors qu'une plongée même sommaire dans leur ombre historique mettrait en lumière des héritages, patrimoines, donations, malversations, hasards bienveillants et autres avantages étrangers à leur mérite personnel. Les dominés se sentiraient encore plus responsables de leur infériorité. La reproduction des strates sociales déjà si active dans tant de secteurs et particulièrement à l'école, en dépit de ses promesses fallacieuses de correctif égalitaire, trouverait une légitimité supplémentaire pour se renforcer et, pourquoi pas ?, accrédirait un peu plus la thèse malthusienne de la limitation des naissances avant tout à l'adresse des pauvres accusés de ne pas chercher assez à s'extraire de leur condition médiocre et donc de mériter leur sort . Semblable discours est tenu actuellement vis à vis des chômeurs traités d'assistés privilégiés alors que, à l'évidence, ils sont victimes du système économique qui offre l'opportunité aux vrais profiteurs de puiser à leur gré dans une réserve de travailleurs démunis et soumis pour les culpabiliser et les exploiter. En effet qui peut encore croire à la fable d'une absence délibérée de volonté de la majorité des demandeurs d'emplois quand pour une offre se présentent des dizaines de candidats ? Nous sommes entrés résolument dans l'ère post-laborem où le plein emploi est devenu un leurre et le chômage un alibi à une exploitation vicieuse.

Nouvelle révolution copernicienne

"Quand on veut, on peut". A la condition que tous les stimuli nécessaires à la finalisation du projet soient réunis au bon moment. Ils peuvent se faire attendre, être activés partiellement ou ne jamais émerger. Passées relativement inaperçues, de récentes découvertes en neurologie montrent que la volonté ne s'investira que si des activateurs physiques lui donnent le feu vert.

C'est donc le corps qui valide un projet et non le mental, contrairement à ce qu'on croit généralement. Si les composants chimiques et physiques, les transmetteurs neurobiologiques s'avèrent insuffisants pour faire aboutir l'initiative suggérée par le mental, celui-ci abdique. Oser dorénavant affirmer : "Quand on peut, on veut " bouleverse en profondeur nos connaissances sur les fondements de la nature humaine ! Ce n'est plus l'esprit notre soleil rayonnant, autour duquel tournerait notre corps, mais l'inverse. Notre superbe et notre fierté de nous différencier des autres règnes (minéral, végétal, animal) en prendraient un fameux coup, si cette assertion était avalisée et confortée par d'autres études. Quelle déchéance ! Nous ne serions avant tout qu'un agglomérat de cellules et de molécules certes très élaborées et sophistiquées, mais de la même nature qu'un caillou, un pissenlit ou une mouche. Selon certains matérialistes, la conscience ne serait qu'un épiphénomène par rapport aux processus nerveux. D'ailleurs ne court-elle pas l'idée que nos intestins constitueraient un deuxième cerveau ? Et pourquoi pas le premier ? Hypothèse étrangement cautionnée par Bouddha, pourtant grand mystique devant l'éternel, qui dans son affirmation : "Est sage celui dont le gros intestin fonctionne bien" confirme lui aussi que, même dans notre quête spirituelle, prime la chair, et en plus sous la forme de son organe le moins ragoûtant, puisque siège (c'est le cas de le dire) de nos déchets.

Le philosophe Comte-Sponville rapporte qu'à la question : "Entre le sexe sans amour ou l'amour sans sexe, quel serait votre choix ?", tous les hommes sondés, sans exception, privilégient la 1^{ère} option et presque toutes les femmes, la 2^{ème}. C'est donc un élément objectif qui détermine leur décision, l'identité sexuelle interdisant toute orientation personnelle même velléitaire. Nous sommes avant tout des êtres de matière qui nous imposent de

faire pipi et caca, sauf chez des yogis désincarnés, avant de se livrer à la réflexion (la panse préalable à la pensée). L'agglomérat de neurones désigné sous le vocable d'intelligence serait l'arbre soi-disant éthéré qui cache la forêt profondément enracinée dans un terreau et un humus d'où est sorti l'humain (leur racine commune entérinerait bien plus que leur filiation lexicale !). Dans un de ses poèmes, l'antique Virgile se répand sur la surpuissance d'un empereur romain qui semble sans limites et qui est terrassé par un... rhume.

Notre interrogation sur la "consistance" de l'inconscient et du subconscient demeurera entière jusqu'au jour où peut-être on mettra aussi en lumière leur matérialisation et leur dépendance physique confortant la thèse de la primauté du corps sur l'esprit qui n'en serait finalement qu'une émanation partiellement ou faussement émancipée. Par voie de conséquence, le concret ne prévaut-il pas sur l'abstrait, le réel sur le virtuel, le vécu sur le rêve, la matière sur l'immatériel, la chimie sur l'alchimie, l'effectif sur l'imaginaire, la réalité sur la fiction ? Interrogation opportune, car contradictoire à la réflexion conclusive de "Deus ex machina"(voir p.105). Encore une fois : "Où est la vérité ?".

Nos jugements tenus en et au respect

Dans la méconnaissance de l'intime et du parcours de l'autre, il convient de s'abstenir de jugements négatifs ou d'opprobres, surtout quand ils stigmatisent des comportements défailants aux yeux de l'accusateur et pourtant sans préjudice pour la collectivité. Pétri d'orgueil, l'intolérant exilé, excommunié, uniformisé, sait l'insaisissable, incarne l'absolu, certifie la certitude. Traversé par le doute, le tolérant convoque humblement la diversité, l'invite à partager la table commune et lui réserve même la place d'honneur. Quel bénéfice tant pour

l'individu que pour la collectivité que de s'interdire toute injonction ou toute obligation qui sortirait du champ du respect de l'autre, surtout dans le domaine des croyances.

Tout est dit, mais rien n'est dit. Car le respect de soi, des autres, de la vie dans toutes ses composantes s'avère des plus fluctuant. Le "Tout coule" d'Héraclite trouve son intuition confortée en permanence dans le quotidien sociétal. Ce concept ne se conçoit que dans la mouvance. Un jour légalisé, le lendemain aboli. Ici on excise et circonscrit, là on interdit la fessée ; ici on sacralise la vache et on se veut végétarien, là on accepte l'élevage concentrationnaire des animaux ; ici on condamne l'avortement et l'euthanasie sans rejet de la peine de mort et là on institutionnalise le mariage gay avec ouverture sur la procréation assistée. Le respect dans ses multiples facettes épouse et épuise trop de couleurs et de formes d'un kaléidoscope imaginaire pour initier une codification universelle et intemporelle. Il ne peut être que le résultat d'un consensus basé sur les vertus d'une conscience, d'une cohérence et d'une honnêteté sans cesse affûtées, dans l'acceptation des contradictions inhérentes à la condition humaine mais les plus minimalistes possibles. Ce qu'ont compris certains adeptes du "vivre et laisser vivre", fondement du bouddhisme jainiste, qui se déplacent, vêtus de vent et de lumière, c'est-à-dire nus (uniquement les hommes) avec des clochettes attachées aux chevilles pour chasser les insectes éventuellement cachés sous leurs pas et ainsi éviter de les écraser. Leur dépouillement extrême, garant de cette recherche de respect absolu, dépend cependant de la solidarité et donc du degré d'agressivité de ceux qui ont produit la nourriture qu'ils mendient, par exemple au moyen de pesticides, ou les biens (certes infimes) nécessaires à leur survie. Ajusté à mesure plus humaine dans la vie dite ordinaire, jusqu'où ce non-interventionisme peut-il

s'exprimer ?

"On ne s'habitue pas à ce que nos actes n'aient aucun sens, que les bons comme les mauvais engendrent au hasard les bienfaits ou la peste. Dieu est toujours, toujours muet. Nous n'avons, pour fonder le bien et le mal, que le sable mouvant des intentions. Rien ne vient nous guider". C'est ainsi que s'exprime un des personnages de Vercors dans "Les Animaux Dénaturés" qui prolonge son raisonnement dans cette logique quelques pages plus loin : "Qu'est-ce qui nous permet de juger ? Sur quoi nous appuyons-nous ? La notion fondamentale de culpabilité, comment la définir ? Sonder les coeurs et les reins, quelle prétention !".

Aussi à défaut de critères et de jugements objectifs, nous sommes en droit de combattre ce que nous qualifions de mal dans un esprit de protection et de préservation (instincts de sécurité et de conservation obligent) mais pas de punition ou de vengeance. Toute condamnation varie selon le degré de responsabilité dévolue au délinquant ou contrevenant. La justice, digne de ce nom, s'y attelle avec ses faibles moyens à cause de la méconnaissance des mécanismes internes et externes qui ont présidé aux déviations humaines, ainsi (mal)nommées eu égard à un référentiel aussi arbitraire que nécessaire. Il suffit de voir les querelles d'experts qui se contredisent de bonne foi pour se convaincre de l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de poser un diagnostic fiable quant au degré de responsabilité des accusés. Les circonstances aggravantes ou atténuantes ne sont que des reflets superficiels et peu éclairants de structures constitutives, intimes, souterraines, insondables, car ignorées de tous, y compris de l'intéressé, victime de cette "anormalité" négative, pendant de la positive à l'irresponsabilité tout aussi éclatante.

Alors tous innocents ?

Evidemment oui, en vertu de la croyance en un déterminisme implacable et souverain. Dans l'absolu, l'esprit courtoisé de charité, de bonté, de partage... n'est pas plus à louer que celui détestable d'égoïsme, d'orgueil, de violence... n'est à condamner. Tous relèvent d'un catalogue de dispositions suspectes d'injustice, inégalement réparties, naturellement imposées, valorisées ou amplifiées par des circonstances émancipatrices ou coercitives indépendantes de notre volonté. Humainement il est cependant légitime d'encenser le positif, de rejeter le négatif et de se féliciter de vivre dans des milieux "protégés".

Nos jugements moraux tranchés ne masqueront jamais, même sous le couvert de catégorisations rassurantes et confortables, notre impuissance à contrôler des trajectoires violentes qui nous échappent. Essayons de les canaliser dans le sens d'une atténuation des dégâts potentiels ou avérés par des mesures correctrices susceptibles de compenser une situation déséquilibrée pour l'individu et la société. Comment les condamnations-punitions dictées par le réalisme pragmatique, "le bon sens des salauds" (Bernanos), peuvent-elles exercer la fonction éducative qu'on leur prête, dès lors qu'elles s'appliquent à des individus "irresponsables", victimes de leurs impulsions incapables de s'amender seuls, sans aide extérieure susceptible de correspondre à leurs inclinations positives, enfin exhumées après sans doute de nombreuses occasions avortées par la malchance d'un destin plombé ? Pourrait-on parier sur la capacité de la justice humaine d'amender cette inégalité intrinsèque en l'invitant à orienter son champ d'action dans le sens de condamnations-rédemptions (deuxième chance ou plus si nécessaire) et, au lieu de s'acharner à définir le degré de responsabilité du coupable, à

concentrer ses efforts et ses moyens à le mettre dans les conditions les plus propices à sa réhabilitation et son insertion ?

A vos marques, prêts, parés, partez !

Le "faire comme si" nous autorise à nier notre très faible, pour ne pas dire inexistante, marge de manœuvre et à oser nous aventurer dans les méandres éducatifs pour tenter de stabiliser une situation des plus scabreuse.

C'est en ces temps de permissivité débridée et capricieuse (tout, tout de suite) du règne de l'argent roi, fausse valeur par excellence, de fortunes affolantes bâties sur du vent, du zapping technologique, du culte de la mobilité propice au déracinement, de l'adaptabilité permanente imposée à marche forcée pour rester dans la course (on vit en une génération plus de changements radicaux que nos ascendants sur plusieurs siècles), que les points de références indispensables, susceptibles d'endiguer cette déferlante sociétale, s'estompent, s'effilochent et même disparaissent pour certains.

Dans les années 80, à l'arrivée à vélo des premiers élus écolos au Parlement belge, des députés bien en place se sont esclaffés : "A quand les déplacements à dos d'âne ?". A eux le bonnet d'âne qui n'ont pas su mesurer à cette époque la portée symbolique et réelle de ce geste ainsi que sa projection dans l'avenir. Avenir très proche d'ailleurs puisque 20 ans ont suffi pour voir la volonté politique valoriser ce moyen de déplacement dans des programmes subsidiés et des incitants fiscaux. Le bonnet d'âne à tous les cancre de la prévisibilité à long terme (gouverner, c'est prévoir), ajoutant à leurs œillères l'arrogance dénigrante des bouffis de certitude. Le tribunal de l'Histoire, dans



son verdict prononcé dans le temps, les condamne à la tolérance, à la lucidité et à l'humilité, jugement dont la jurisprudence leur échappe. Pour preuve : le nombre de récidivistes de la dictature de la Pensée et Vérité Uniques et de leurs disciples à la conversion facile. L'invitation est lancée, oserions-nous dire : le mot d'ordre, à tous les conscientisés ou en voie de l'être, de s'inscrire dans une démarche croissante (ici la croissance est à l'honneur) de participation honnête et sincère, exempte d'arrière pensées récupératrices, à un changement sociétal en profondeur.

Une conviction sans action confine au rêve éveillé et dès lors tutoie la stérilité. Ce qui n'implique pas une adhésion automatique à une vision d'avenir simplement parce qu'elle se positionne à contre courant de la tendance officielle en vigueur. Se méfier du conformisme autant que de l'anticonformisme. Mais si de plus en plus de preuves s'accumulent pour asseoir la crédibilité du projet, le snober s'apparenterait à de l'inconscience. Aujourd'hui aucun politique responsable, sous peine de passer pour rétrograde, n'oserait ignorer dans ses propositions la part importante dévolue à l'écologie. Ce qui traduit peut-être, ne nous y trompons pas, avant tout un alignement superficiel et opportuniste à des idées ambiantes porteuses et pas forcément une conversion à un modèle réformateur. Le refrain du développement durable repris en cœur et modulé tous les jours sur tous les tons par les chantres du green washing ne perturbe en rien l'ordre établi mais œuvre au contraire à ouvrir de nouveaux créneaux à exploiter: "Ne touche pas à mon caddy ripoliné en vert".

Osons nous engager dans la voie, certes étroite au départ mais prometteuse d'avenir, de cette croyance d'un possible changement en douceur et ainsi disqualifier le "faire comme si" utile un moment pour ne pas sombrer dans la désespérance et

titulariser un "faire comme ça" ferme, intransigeant, sans concession dans nos aspirations et concrétisations humanistes. Au final, une envolée lyrique "qui ne mange pas de pain", surtout s'il est bio et produit par un boulanger-artisan local.

CONCLUSION : Illusion du nouveau paradis terrestre

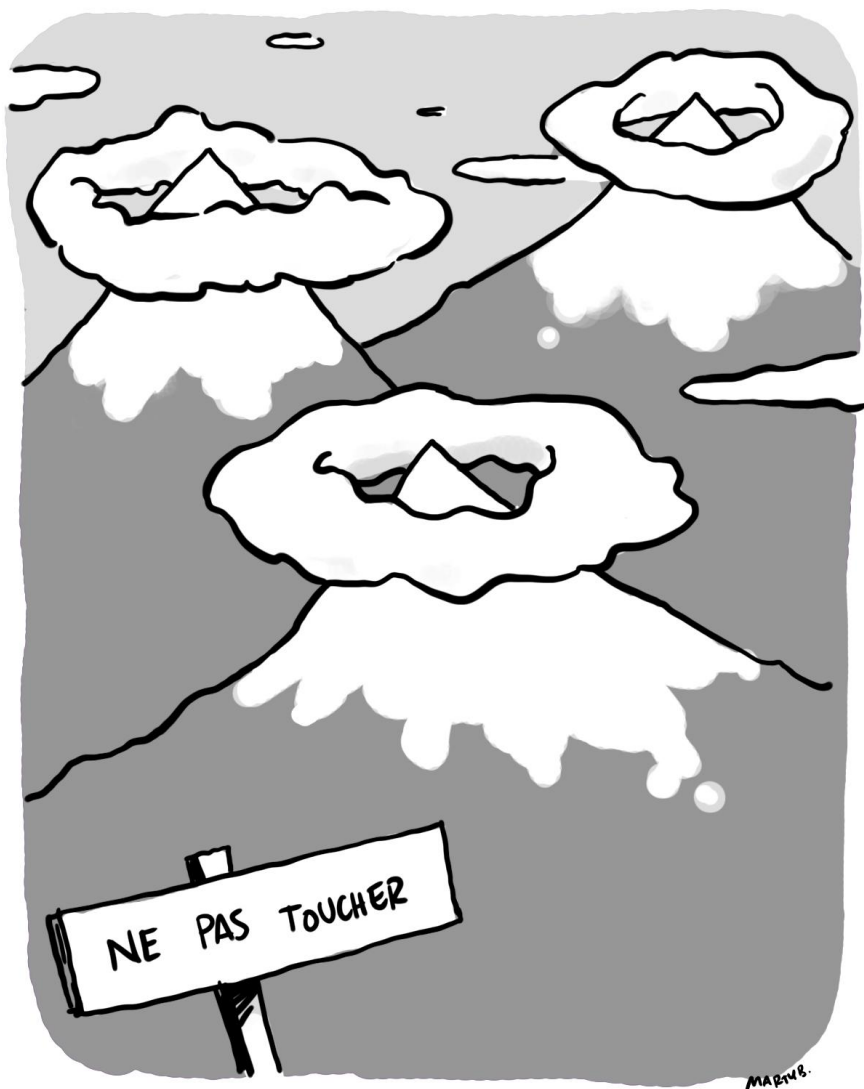
Selon une source digne de foi, le projet d'un nouveau paradis terrestre, mijoté depuis la nuit des temps, pourrait voir le jour sous peu... relativement à l'horloge de l'Histoire. Désireux d'offrir à l'homme une deuxième chance après la flétrissure originelle et la fermeture virtuelle du site à l'existence uniquement temporelle (voir introduction), Dieu guettait le moindre frémissement spirituel assez influent pour espérer une percolation contagieuse et ainsi progresser dans une démarche harmonieuse revitalisée. Encore bien présente dans les communautés primitives épargnées par le "progrès", cette conscience minoritaire, trop isolée dans des milieux sauvages et de surcroît tournée en dérision par les civilisés, ne pouvait jouer le rôle de catalyseur. Pour réussir à concrétiser les espérances divines, c'est le monde développé contaminé qui devait être ciblé en son sein. Certes la multiplication et la variété d'initiatives de citoyens à la conscience éclairée étaient encourageantes, mais se circonscrivaient à des cercles trop restreints pour faire contrepoids à la charge matérialiste pesante et généralisée.

Devant ce constat d'échec, Dieu s'était résigné à envoyer chez ces mécréants son propre fils avec mission de transmettre son message sous la forme d'une nouvelle religion à portée universelle. Pour apporter du crédit à sa démarche, il lui enjoignit d'ajouter à son apparence humaine accessible à tous l'affirmation sacralisante de sa lignée divine. On sait ce qu'il en est advenu : la surdité et la cécité des humains, la mort du fils et son rapatriement au ciel, le dévoiement du message, le

découragement de Dieu, le rangement dans des cartons des plans du nouveau paradis terrestre.

Le Bouthan, train de nos consciences

A la fin du 20^e siècle, une ébauche d'éclaircie au milieu de ce tableau bien sombre se matérialise (verbe assez provocateur dans ce contexte) sous la forme d'un petit pays : le Bouthan, enclavé entre des montagnes de l'Himalaya, qui a décidé, du moins ses dirigeants, d'adopter comme indicateur de richesse, en lieu et place du fallacieux PIB (Produit Intérieur Brut), le BIB (Bonheur Intérieur Brut) qui donne la primauté au spirituel sur le matériel, à la qualité sur la quantité, au temps sur l'argent, à l'écologie sur l'économie... . Témoin lucide des ravages causés par la croissance effrénée, il prône, bien que très pauvre, un développement économique modéré, en harmonie avec une tradition animiste très vivace, qui se traduit par le refus d'exploiter des mines dans les montagnes, d'exporter le bois des forêts (les 2/3 de son territoire), l'interdiction de polluer les rivières, les activités de chasse et de pêche réduites à la portion congrue. Le tout associé à une vision à long terme pragmatique, garante d'un avenir préservé : il ne veut pas prendre par exemple le risque d'érosion et de sécheresse à cause d'une déforestation incontrôlée. C'est ce même bon sens, couplé à une raisonnablement exemplaire, qui a doté le pays d'électricité, d'eau courante, d'excellentes communications et l'a couvert de dispensaires, d'hôpitaux et d'écoles (le nombre d'enfants scolarisés a été multiplié par 10 en 30 ans). L'éducation totalement gratuite passe notamment par l'apprentissage des techniques les plus écologiques possibles prometteuses d'une économie autonome et par l'évaluation du bien-être physique et moral des élèves : de mauvaises notes sur ce plan peuvent déboucher sur la création



d'un jardin potager, des promenades ou des rêveries relaxantes dans la nature.

On comprend que Dieu y ait jeté son dévolu pour installer une copie du jardin d'Éden. Prémonitoirement l'un des anciens noms du Bouthan signifiait "vallée aux herbes médicinales". Dans ce paradis botanique s'épanouissent côte à côte bananeraies, orangeries, rizières et autres plantations pourvoyeuses d'un cadre de vie et de ressources indispensables aux hommes et animaux qui vivent en complémentarités harmonieuses, où la dureté et la mort ne marquent pas une rupture mais au contraire participent au bon équilibre régi par les lois universelles. L'austérité et la rigueur s'imposent à eux. Donc pas de démarche volontariste là dessous. Ce qui est par contre remarquable, c'est leur choix d'entrer dans la modernité à petits pas par l'adoption de mesures propices à l'adoucissement légitime de leur existence, de ne pas se laisser séduire par les chants lancinants de la consommation facile entonnés par la TV et Internet entrés dans leurs foyers depuis 1999 et de s'estimer heureux (en tout cas pour 40% d'entre eux selon un sondage réalisé en 2010).

"Il est puéril dans leur situation de pas exploiter leurs richesses potentiellement accessibles au nom d'une religion obscurantiste et surannée" fustigent les auto-proclamés porteurs éclairés du flambeau des Lumières en même temps que leurs prosélytes zélés et arrogants. Comme si une croyance sacralisante et primitive, génératrice de respect, de protection et de préservation, infantilisait et asservissait les esprits, tandis qu'une pensée profane et rationnelle aux extensions multiformes, tentaculaires et porteuses de dérives, de démesures et de désastres, les émancipait et les affranchissait.

Dans ce ciel d'un bleu mitigé, s'accumulent cependant des

nuages menaçants. Le vivre mieux balisé par le BIB n'est pas encore entré dans les moeurs d'une partie de la population qui le perçoit plus comme une abstraction que comme une réalité palpable, d'autant plus que 23% vivent sous le seuil de pauvreté. Se retrouvent au chômage nombre d'étudiants diplômés désertant la campagne au profit de la ville où embouteillages, 4/4, alcoolisme et violence ont fait leur apparition. Et cerise gâtée sur le gâteau, les dernières élections ont consacré la victoire des opposants à ce projet de société.

L'avenir de l'humanité se joue peut-être là dans ce petit pays isolé. Si, fort de ses atouts sublimés par un tel état d'esprit, il ne donne pas la preuve au reste du monde qu'on peut s'engager harmonieusement dans une modernité modérée grâce à la sauvegarde de valeurs humanistes et la prévalence de l'instinct et la conscience sur l'intelligence, alors il y a fort à craindre qu'aucune autre contrée ne soit avant longtemps aussi bien armée pour relever le défi colossal lancé à la planète et que Dieu une fois de plus, peut-être définitivement, ne range dans son grenier à idées ses ambitions inabouties, à nouveau pour une histoire de pomme : après en avoir croqué une vraie cueillie dans l'arbre de la connaissance, l'homme récidive avec une "Appel" numérique cette fois-ci, encore plus redoutable dans l'accélération de sa descente aux enfers entamée ces dernières décennies, diaboliquement maquillée en ascension libératrice.

ANNEXES

Ces annexes présentent des illusions détestables ou souhaitables qui ne trouvent pas leur place au coeur du livre, mais le complètent à bon escient.

Illusion de l'argent

Si la monnaie fiduciaire, c'est-à-dire les pièces et les billets, restent le monopole de l'Etat : soit 5% de l'argent en circulation, les 95% restants sont créés par les banques privées, et même pas à partir de leur bénéfice ou de l'argent déposé par les épargnants mais directement à partir des promesses à rembourser les crédits souscrits avec intérêts par les emprunteurs. Tour de passe-passe le plus étonnant jamais inventé. La création monétaire ex nihilo que pratiquent les banques ressemble outrageusement à de la fausse monnaie. Autrefois le ratio de réserve minimale convertible détenue par les banques se situait autour de 10 pour un ; aujourd'hui il avoisine les 100 pour 1, soit 100.000 euros de crédits octroyés pour 1000 euros tangibles. Grâce au processus de la dette, les banques peuvent créer autant d'argent que la capacité d'emprunt, avec la complicité des gouvernements, qui, par leurs lois et règlements, garantissent le fonctionnement et la crédibilité du système et entretiennent ainsi la dictature économique mondiale des banquiers, souverains dans leurs choix arbitraire d'accorder ou non des crédits.

Si toutes les dettes étaient remboursées, la situation économique s'améliorerait au niveau individuel : chacun aurait forcément plus d'argent à dépenser ; mais il est faux de croire que s'il n'y avait plus de dettes globalement, il y aurait davantage

d'argent à dépenser. En fait, ce serait tout le contraire, puisque sans dettes, il n'y aurait plus d'argent du tout. Notre système dépend complètement du renouvellement du crédit bancaire : pas de prêts = pas de dettes = pas d'argent.

En plus il est impossible de tout rembourser, car l'argent des intérêts n'existe pas, seul l'argent des emprunts a été créé par les banques, pas celui des intérêts, disponible uniquement dans les fonds de l'économie générale presque exclusivement constitués à partir des crédits bancaires. C'est le serpent qui se mord la queue. Ce qui n'empêche pas les requins de la finance, lorsque les prêts d'argent (fictif) ne sont pas honorés, de saisir les biens immobiliers (bien tangibles eux). Il faut se pincer pour y croire. Trop de saisies déséquilibreraient le système. Aussi faut-il sans cesse renouveler le crédit bancaire pour créer l'argent censé rembourser les dettes précédentes, avec effet boule de neige . "Quiconque croit que la croissance exponentielle peut continuer sans fin, dans un monde fini, est soit un fou, soit un économiste" (Kenneth Bouldin, économiste). Comment sortir de ce cercle vicieux ? En confiant au citoyen le pouvoir de création monétaire, en interdisant, à l'instar de la religion musulmane, l'intérêt de l'argent (qui en plus n'existe pas), en multipliant les expériences alternatives comme les monnaies locales, l'économie participative ou solidaire, les micro-crédits, les systèmes d'échanges locaux, les banques du temps...et surtout en modifiant notre état d'esprit. "On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré" (Albert Einstein).



Ecole d'immersion de conscience contrariée

Illusion d'un projet d'école d'immersion de conscience

Il est plus qu'urgent que l'école s'investisse en priorité dans son rôle d'éducatrice permanente et non épisodique concentrée dans une vitrine de cours alibis. Il est étonnant de constater l'ignorance ou de la méconnaissance de nombre d'étudiants interrogés à propos des attentats en France de janvier 2015 sur les notions de laïcité, de blasphème, de multiculturalisme... On ne peut que déplorer à partir de cet exemple, puisé dans mille autres du même type, la déconnection de l'école par rapport au vécu des jeunes. "Le temps nous manque" déplorent en chœur les principaux acteurs concernés. Mais non, il est disponible si on convoque le bon sens et l'imagination, insuffisamment invités à la table des réflexions, pour dépoussiérer les programmes, la méthodologie et les débarrasser de leur fatras d'exigences obsolètes, inadaptées, inadéquates qui encombrant inutilement les esprits ainsi détournés de l'essentiel. Le pédagogue Freinet dans les années 20 critiquait déjà les heures imposées à l'étude normative et théorique des règles de grammaire qu'il résumait en 4 pages, suffisantes pour permettre à ses élèves de manier une langue créative, valorisée par le texte libre et l'expression orale, et progressivement amendée par le tâtonnement expérimental (programme appliqué aujourd'hui avec succès dans la pédagogie coopérative ou institutionnelle, étonnamment initiée au début du 19ème siècle dans une expérience fortuite relatée dans : "Le Maître ignorant" de Jacques Rancière). Autre exemple : pourquoi le solfège est-il encore trop souvent considéré comme un préalable obligé à la pratique d'un instrument, au risque avéré de décourager de nombreux candidats musiciens ? Son étude s'imposera d'elle-même avec les difficultés grandissantes. L'école pourrait sans réel problème remplir une mission d'éducatrice

avant-gardiste si elle osait se recentrer sur l'essentiel.

Avant d'aborder explicitement les vertus cardinales appelées de tous nos vœux pour donner (re)naissance - car c'est bien d'une deuxième naissance dont il s'agit - à cet homme nouveau capable enfin de développer et valoriser son monde intérieur aux ressources insoupçonnées et inexploitées, il est nécessaire de créer une atmosphère favorable à son émergence.

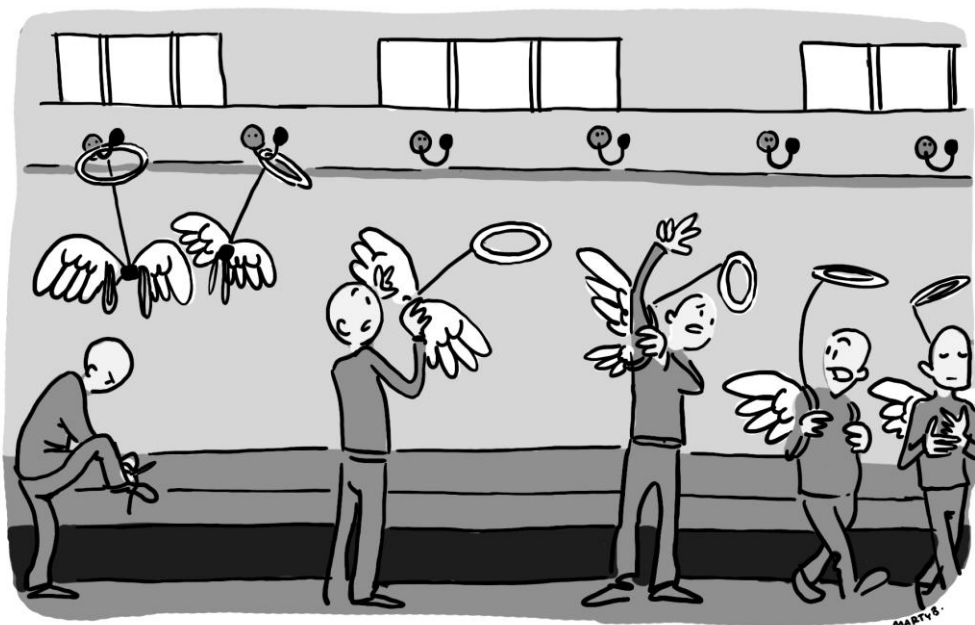
Or l'école, dans sa méthodologie, son organisation et même ses principes de base, offre une image comparable à la traditionnelle table d'accouchement qui trône dans presque toutes les salles de travail des hôpitaux, plus conçue pour le confort de l'obstétricien que pour la physiologie de la parturiente. Alors que, dans de nombreux pays, le passage automatique de classe dans un contexte bien spécifique a prouvé toute son efficacité, que penser de l'utilisation forcée de la sélection et du redoublement comme arme de discipline et comme substitut d'une pédagogie naturelle basée sur le tâtonnement expérimental et le droit, si pas le devoir, à l'erreur sans sanction coercitive, mais au contraire avec remédiation et soutien dans le respect du rythme de chacun ? Que penser de ces matières "tranches napolitaines" qui, dans une fausse impression d'ordre structuré et réfléchi, se succèdent à l'horaire les unes aux autres à marche forcée, sans lien entre elles, dans l'illusion de la capacité de l'élève à s'adapter à un environnement toujours renouvelé sans prise avec ses intérêts, ses interrogations et sa vie extérieure, sur une durée arbitrairement définie ?

Il est impérieux de jeter les bases d'un enseignement qui, pour convaincre de son utilité et entraîner l'adhésion, doit donner du sens à ses apprentissages et les ajuster aux attentes. Esquissons à très gros traits les orientations et lignes directrices d'un tel programme.

Jusqu'à la mi-adolescence, tronc commun sans spécialisation ni orientation, avec obligation de résultats dans les matières de base (très limitées en nombre) sur les acquis indispensables à la poursuite du cursus ; redoublement interdit ; remédiation immédiate dès l'apparition de difficultés avec au préalable formation poussée des professeurs à la détection et la correction des dysfonctionnements courants : dyslexie, dyscalculie, dysorthographe... ; subordination des apprentissages mécaniques et logiques (les deux premiers niveaux cités plus haut) au spirituel (le troisième) par la mise en place et la généralisation, comme pour l'apprentissage d'une langue, d'une "immersion de conscience" où les deux maîtres mots sont : participation et exemple et par une lente imprégnation dans un bain révélateur de connaissances, de réflexions, de compréhensions orientées, amendées, disciplinées, exhaussées par l'esprit, le coeur et l'âme, bref par la conscience qui fédère entre elles les "productions supérieures" de l'homme pour l'élever au rang d'humain et lui imprimer suffisamment son empreinte durant cette période initiatique pour servir de matrice référentielle plus tard en tant qu'adulte dans ses choix de vie (profession, famille, citoyen...).

La philosophie dans toutes ses composantes de questionnement surtout sur la nature humaine constitue par excellence la matière noble propice à cette élévation. Pierre angulaire des apprentissages, elle devrait au préalable les soumettre au détecteur de sens avant la traditionnelle connivence studieuse.

A ce propos, saluons l'initiative prise par les hautes instances officielles de l'enseignement en communauté française pour enfin introduire, déjà à partir du primaire, des cours de questionnement philosophique, de dialogue interconvictionnel et d'éducation à une citoyenneté active. Des intitulés qui augurent

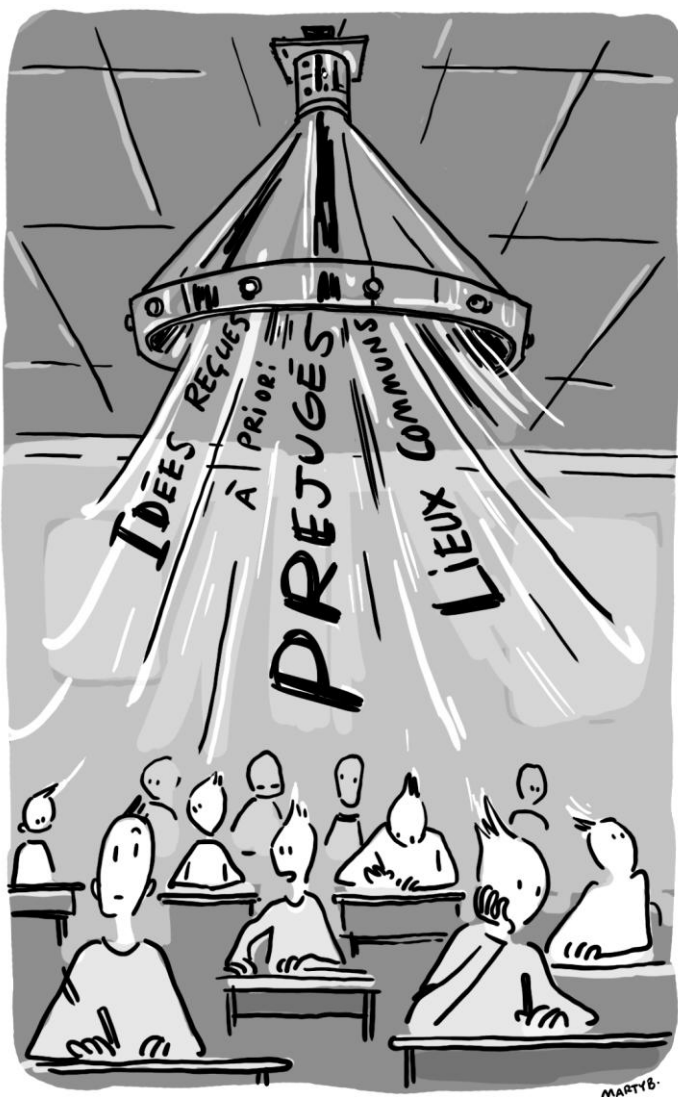


Ecole d'immersion de conscience utopique

bien de l'orientation à donner dans le sens qu'ils ouvrent des perspectives d'interrogations, de doutes à partager, de confrontations de points de vue, de pratiques de dialogue, d'ouvertures au pluralisme, loin des certitudes et des dogmatismes assésés à coup de réponses formatées, comme dans "La Philosophie pour enfants" (Matheew Lipman), un modèle du genre. Applaudissons cette initiative avec réserve et prudence, car quel bénéfice en retirer si la sollicitation à penser par et pour soi-même grâce aux autres s'arrête aux frontières du dialogue, aussi respectueux soit-il (le débat ouvert à tous est déjà à considérer comme un progrès) et ne débouche que sur une verbalisation platonique aux effets limités et si elle ne baigne pas dans un milieu ouvert, dans des zones où elle devra s'incarner dans le vécu des élèves et raffermir la justesse de leur réflexion ? Que valent les paroles sans les actes ? Démonstration par l'absurde dans le sketch de Coluche où l'on assiste aux reproches formulés par un père imbibé d'alcool à son fils fumeur de joints ou dans la fameuse scène du philosophe du Bourgeois Gentilhomme de Molière. Une telle exigence de concepts vertueux ne se conçoit que dans la participation concrète de ceux chez qui on la sollicite et dans la rigueur exemplaire de ceux qui la réclament. Aussi y a-t-il lieu de mettre en place, sous peine de ravalier une fois de plus un matériau noble au rang de verbiage autosatisfaisant, une série de mesures qui convaincront de la qualité d'une pareille entreprise.

Epinglons :

dans une démarche démocratique : élections de délégués à différents niveaux décisionnels avec présence aux conseils de classe ; réunions de coopérative, communautés de recherche...



Ecole d'immersion de conscience souhaitée: 1^e étape

dans une démarche de justice et de protection contre l'arbitraire : des consignes précises et des critères de cotations préalables au travail demandé, des grilles d'autoévaluation, des justifications détaillées, des recours effectifs...

dans une démarche du respect de la personne : interdiction de tout jugement moral à propos de l'élève, prise en compte de contextes personnels, imposition de règles partagées : ponctualité, politesse...

dans une démarche de prise de conscience : participation des élèves aux tâches ingrates de rangement, de nettoyage, de tri sélectif et aux campagnes antigaspillage (papier, nourriture, matériel...) ; repas bio avec produits locaux et de saison ; vente d'en-cas équilibrés (fruits frais, fruits secs, soupe...) ; exploration des ressources locales, voyages lointains réduits à la portion congrue...

dans une démarche d'autonomie : établissement de contrats, plans de travail et grilles d'évaluation, alternant recherches personnelles (avec guidance préalable et impérieuse sur le net) et présentation à la collectivité, remédiation imposée ou volontaire, cours magistraux selon la nécessité...

dans une démarche de création : multiplication d'initiations et d'expériences dans tous les domaines : physiques, culturels, spirituels, manuels, artisanaux, artistiques... selon les suggestions, les desiderata, les opportunités, en constante liaison avec le terreau local : associations, groupes, entreprises... Penser particulièrement à l'expression théâtrale, la danse, la musique (chant, apprentissage d'un instrument de musique)...

dans une démarche d'esprit critique : décrypter l'actualité et les préoccupations quotidiennes amenées à la surface à la faveur de textes libres, de débats, de lectures en puisant aux sources historiques, littéraires, scientifiques...dans des projets



Ecole d'immersion de conscience souhaitée: 2^e étape

décloisonnés, avec l'aide éventuelle d'intervenants extérieurs à la classe (bibliothécaires, parents...) et en laissant au temps et à la maturation le soin d'édifier les synthèses nécessaires à la compréhension globale des mondes entrevus.

Programme certes révolutionnaire par rapport à celui en vigueur actuellement, mais en réalité pas neuf du tout (quand on vous disait que le progrès consiste d'abord à jeter un grand coup d'oeil rétro). Il suffit pour s'en convaincre de revisiter les visionnaires de l'école moderne : Freinet, Steiner, Decroly, Dewey, Rodger, Neil, Our, de s'enquérir de la pédagogie nomade, institutionnelle, anarchiste, de l'école du futur ou de la deuxième chance, de la philosophie pour enfants... . Pour quel résultat ? Difficile d'en juger pour tout ce qui touche aux expériences ilôtiques au milieu d'un océan conventionnel, car trop peu nombreuses pour être représentatives, et même pour celles institutionnalisées depuis des décennies à l'échelle nationale dans les pays nordiques, car largement imbriquées dans une société progressiste, notamment par les incitants à la prééminence parentale dans la prise en charge des enfants, pour être identifiables. Comment différencier ce qui relève de la culture ambiante de ce qui appartient spécifiquement à l'enseignement ? L'école en est-elle le moteur ou simplement l'appendice ? Le système scandinave a-t-il produit ou est-il en train de produire un homme nouveau, un éco-citoyen à la place d'un égo-citoyen, un consommateur critique et raisonnable, un créatif culturel, bref un exemple à généraliser ?

A quand l'instauration d'une agence de notation pour attribuer des cotes encourageantes aux initiateurs et aux exécutants de programmes éducatifs humanistes en lieu et place de ces certifications rigides et formatées style PISA en inadéquation totale avec le besoin de plus en plus urgent



Ecole d'immersion de conscience souhaitée: 3^e étape

d'évaluations souples et personnalisées, reflets d'une maîtrise de repères solides.

Illusion des Centres d'Education Populaire

N'y aurait-il pas urgence à multiplier des centres d'éducation populaire ouverts aux adultes demandeurs, alimentés par exemple par des crédits d'heures non consommées pendant la période scolaire et qui, pour respecter l'acronyme CEP, seraient des Centres d'Elévation de la Pensée, contrepouvoirs pluralistes et stimulants face à la souveraineté sans partage et sans état d'âme de l'économie dominante ? Pour ce faire, il convient de connaître, de soutenir, d'encourager et d'intégrer toutes les actions et philosophies qui sous-tendent les différentes initiatives et expériences visant à "penser global agir local", "plus de liens, moins de biens"... : agriculture paysanne, biologique et locale, simplicité volontaire, objecteurs de croissance, casseurs de pub, système d'échanges locaux, villes en transition, locavores, slow attitude, monnaies locales...

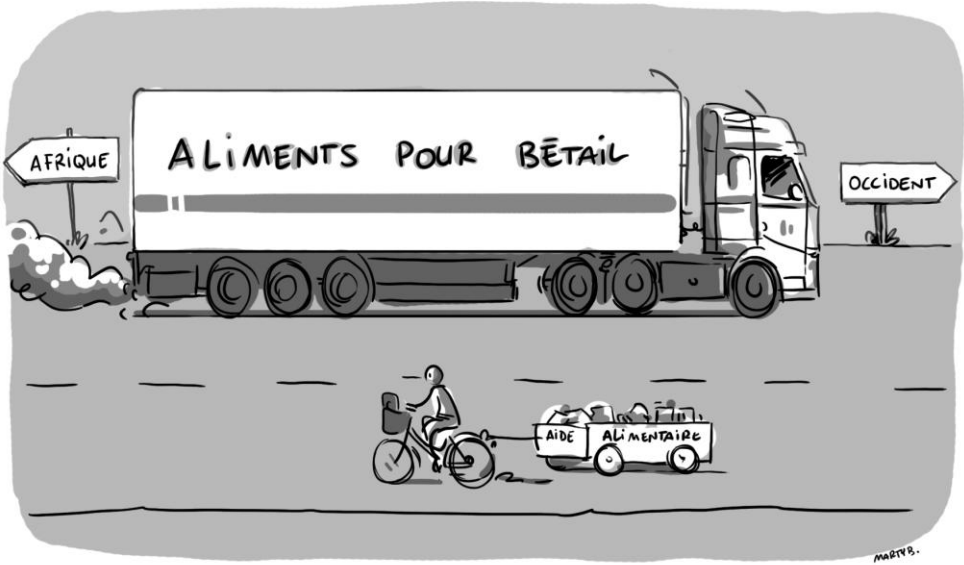
Illusion du végétarisme

On assisterait à une véritable révolution mondiale lourde de conséquences favorables à la biosphère et à tous ses occupants si l'on s'attaquait au problème crucial de la consommation excessive de viande .

Quand on sait

que plus de la moitié des terres cultivées, essentiellement dans le Tiers-Monde, est consacrée à l'alimentation du bétail avant tout des pays riches et qu'il suffirait de réorienter une petite partie de cette production pour nourrir la totalité des sous-alimentés de la planète ;

que la déforestation de l'Amazonie sert entre autres à



installer de mauvais pâturages, épuisés très rapidement, pour y produire de la viande à hamburgers ;

que les pays pauvres exportent plus de nourriture qu'ils n'en importent, car les cultures d'exportation constituent une appréciable source de devises et cela aux dépens des cultures vivrières, base de l'alimentation locale ;

que pour obtenir 1 calorie d'origine animale, sont nécessaires en moyenne 7 calories végétales (16 pour le bœuf, 6 pour le porc, 3 pour le poulet...) ;

que pour produire 1 kg de viande de bœuf nourri au maïs irrigué, il faut 50 000 litres d'eau, alors que 1600 litres suffisent pour produire 1 kg de blé, riz ou soja ;

que lorsqu'on mange un bifteck de 150 g en provenance d'un élevage intensif, on consomme indirectement 10 fois plus d'eau qu'en une journée pour tous les usages domestiques ;

que les nappes phréatiques et les cours d'eau sont pollués par les déjections animales rejetées par les élevages intensifs et les pesticides utilisés pour cultiver leurs aliments ;

que de nombreux trafics gâtent la qualité de la viande (farines animales, hormones, antibiotiques) au point parfois d'altérer la santé des consommateurs (listériose, maladie de Kreuzfeld Jacob, dioxine...) ;

que l'agriculture, notamment à cause de l'élevage, c'est deux fois plus d'effet de serre que les voitures ;

que les conditions d'élevage intensif sont révoltantes et celles du transport et d'abattage souvent sujettes à caution ;

que la surconsommation de viande (80 gr par jour suffisent) va de pair avec une fréquence accrue de maladies cardiovasculaires et de cancers et qu'une alimentation riche en végétaux constitue au contraire un facteur de prévention ;

qu'un pourcentage non négligeable de la viande produite

est jetée sans être consommée ;

comment ne pas s'indigner de l'inertie généralisée face à un tel gaspillage de terres, d'énergie, d'eau, de matières premières, d'une telle exploitation de la misère humaine, d'une telle insensibilité face à la souffrance animale ? Comment ne pas s'étonner du peu d'intérêt porté aux bénéfiques avérés d'un régime végétarien ou nettement moins carnivore ?

Et si nous nous tournions vers l'entomophagie qui nous ferait découvrir les vertus de la production et de la consommation d'insectes, peut-être la protéine de demain chez nous (courantes depuis longtemps dans de nombreux pays) !

Illusion de démocratie

A ce sujet on se réfère sans cesse à la Grèce Antique . Sans nier les apports positifs de ce nouveau (?) régime politique de l'époque (préexistant ailleurs mais à la localisation oubliée par la grande Histoire) surtout par comparaison à toutes les autres formes de gouvernement en vigueur, on se doit d'en dénoncer les limites, à la suite de Roger Garaudy, universaliste à l'époque et pas encore sectaire, qui, dans "Comment l'homme devint humain", nomme la démocratie athénienne une oligarchie esclavagiste dominée par les armateurs et les négociants, manipulant l'opinion des 40000 citoyens libres (obligatoirement nés de père et de mère athéniens, les seuls appelés à voter, à côté des milliers d'étrangers et des 110000 esclaves privés de tout droit), grâce aux leçons des sophistes, ces professionnels de la rhétorique et avocats sans conscience, payés à prix d'or.

A propos de nos régimes actuels, Hervé Kempf dans "L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie" tient le même discours, adapté à notre époque par la stigmatisation des médias aux mains de la finance, des politiques négligeant

l'intérêt du peuple au profit du capital, de l'influence prépondérante des lobbies, du conditionnement de la culture collective par la publicité, du copinage, des manœuvres électoralistes et démagogiques, de la professionnalisation et du cumul des mandats politiques couplés à leur transmission presque patrimoniale, de l'opacité des processus de décisions et de la bureaucratisation des institutions.

Les élections, fondement étalonné d'une société démocratique, en constituent la condition nécessaire, mais nettement insuffisante. "Si les élections changeaient vraiment quelque chose, il y aurait longtemps qu'elles seraient supprimées" affirme ce slogan anarchiste mettant en lumière les leurres d'un régime qui n'en préserve les apparences que pour mieux le trahir. Il est de plus en plus évident que la clé du pouvoir se trouve ailleurs que dans les urnes. Pour conforter ce propos, Kempf cite à juste titre le sociologue anglais Colin Crochet qui synthétise le mieux la forme actuelle du régime oligarchique : "Même si les élections existent et peuvent changer les gouvernements, le débat électoral est un spectacle soigneusement contrôlé et géré par des équipes rivales de professionnels experts dans les techniques de persuasion. Le débat porte sur le petit nombre de dossiers sélectionnés par ces équipes. La masse des citoyens joue un rôle passif, voire apathique, en ne réagissant qu'aux signaux qui lui sont envoyés. Derrière le spectacle du jeu électoral, la politique réelle est définie en privé dans la négociation entre les gouvernements élus et les élites qui représentent de manière écrasante les intérêts des milieux d'affaires". La commission Trilatérale qui regroupe des dignitaires politiques et économiques des Etats-Unis, d'Europe et du Japon donne depuis 1973, année de sa création, des orientations et des impulsions pour une gouvernance dérégulée propice aux affaires. C'est dans cet esprit

que s'élabore actuellement le traité Transatlantique en vue d'harmoniser les échanges commerciaux entre les États-Unis et l'Europe. Entre autres abus, il donnerait le droit exorbitant aux multinationales d'attaquer les États dont les lois contrarieraient à leurs yeux la bonne marche financière de leur entreprise et en plus devant une juridiction privée. Les procès du genre intentés sur le continent américain où s'applique déjà cette réglementation sont systématiquement gagnés par les multinationales (la Bolivie par exemple a dû verser à une entreprise américaine l'équivalent de son budget enseignement). Cette prévalence antidémocratique des lois du marché ne saurait exister sans la complicité, pour ne pas dire la corruption, de hauts responsables . Cette collusion s'illustre parfaitement dans les multiples nominations à la tête de grands organismes. La banque Goldman Sachs, championne des malversations, s'en est fait une spécialité avec un taux de réussite inégalé ; ce qui lui a d'ailleurs évité la faillite en 2008 grâce à des soutiens privilégiés au sein du gouvernement américain, contrairement à sa concurrente Lehman Brothers. Quand on pense qu'on (?) a nommé à la tête de la Commission Européenne le luxembourgeois Jean-Claude Juncker qui a largement contribué à entretenir le statut de paradis fiscal de son pays et qui ose avec une impudence éhontée enjoindre les responsables politiques grecs promus démocratiquement à se soumettre aux traités européens la plupart concoctés par des technocrates non élus et sous influence douteuse. L'oligarchie dénoncée prend trop souvent des allures de dictature ploutocratique. D'ailleurs d'aucuns, et pas nécessairement minoritaires dans les sphères intellectuelles, caressent l'idée d'une dictature "bienfaitante" d'esprits éclairés en lieu et place d'une démocratie dévoyée par l'inculture politique et le manque de rationalité de la majorité de leurs concitoyens. L'oligarchie n'est pas à assimiler à une dictature,

mais ce gouvernement par un petit nombre de puissants affiche une telle suprématie que la tentation d'un autoritarisme sans partage n'est pas à exclure, ne sauvegardant même pas les apparences démocratiques devenues obsolètes. Interrogé sur les injustices flagrantes entre les classes sociales notamment en matière d'impôts, Warren Buffet, 3ème fortune mondiale, qui en paie une fraction bien moindre, compte tenu de ses revenus, que ses employés, déclarait : "Il y a une lutte des classes et c'est celle des riches qui mène la guerre et la gagne". André Gorz, déjà dans les années 70, prophétisait pour le XXI^e siècle un pouvoir mondial concentré entre les mains des dirigeants des plus puissantes multinationales et institutions financières, soit environ 200 personnes. En est-on si éloigné ? Et tout ce petit monde place ses pions en catimini, car à côté des grands messes publiques de Davos ou de la plus discrète mais connue Commission Trilatérale déjà citée, qui a entendu parler du groupe Bilderberg pourtant très influent ? Même des spécialistes en politique économique ignorent jusqu'à son existence. Né durant la guerre froide, il continue à élaborer des consensus et à définir des lignes d'action entre gens de pouvoir.

Illusionnons-nous sur une probabilité, certes assez réduite, de voir émerger un jour une démocratie vivante, participative, collaborative "qui n'est pas un régime politique, mais l'institution même de la politique" (Jacques Rancière), donnant sa plénitude à la devise : "Liberté, égalité, fraternité" usée jusqu'à la corde (vocale) dans les discours, mais trop peu entamée dans la pratique.

Illusion de métiers d'avenir souhaitables

(Parfois actualisés d'anciens métiers renseignés entre parenthèses)

Raccommodeur de patience (raccommodeur de faïence) : brisée par le "tout, tout de suite", à recoller avec douceur.

Rémouleur de clairvoyance (rémouleur) : élimée par le rabot de la pensée unique, à affûter sur la pierre de la critique.

Carreleur de bonnes intentions : même si l'enfer en est pavé abondamment.

Ravitailleur du doute-à-doute (avitailleur) : approvisionne les baxters antidotes de la certitudite aiguë.

Chirurgien ès éthique : reconstruit et remodèle les consciences traumatisées par l'intelligence, opération remboursée par la Moralité Sociale.

Silentifique : loin de proclamer haut et fort que la technoscience reste la Référence ultime pour sauver le monde, apporte sa contribution modeste et discrète à l'amélioration de la situation.

Allumeur de repères (allumeur de réverbères) : un fameux boulot eu égard à leur extinction persistante chez beaucoup de nos contemporains.

Marchand d'oublis (marchand d'oublis [sic]) : indispensables en ces temps de surexposition et de rétention inaltérable de vies privées.

Connecteur de consciences : pour atteindre une masse critique susceptible d'infléchir la trajectoire matérialiste dangereusement engagée.

Arracheur de temps (arracheur de dents) : pratique l'obturation et l'extraction des temps cariés de tant de vies creuses ou vides qu' il revitalise grâce à des amalgames et à des implants dynamisants pour rendre ces temps denses, tendance trop peu généralisée ces temps-ci.

Blanchisseur de talents (talent : ancienne monnaie) :

aide à mettre au grand jour les talents cachés exhumés de fonds personnels détournés par une société allergique à l'émancipation et l'autonomie individuelles.

REMERCIEMENTS

à Cedric Liano, auteur de la BD “Amazigh-Itinéraire d'hommes libres”, à Jean-Pierre Deneubourg, professeur de dessin à Saint Luc de Tournai, et à ses élèves pour leur généreuse contribution graphique ;

à Aline pour son efficacité organisationnelle et la mise en page aboutie du texte ;

à Nicolas pour ses judicieux conseils techniques et les photomontages réalisés ;

à Frédéric pour son soutien logistique appréciable.

aux auteurs inconnus (par moi) dont j'ai ravivé la flamme du souvenir en exhumant quelques dessins aux traits acérés et toujours actuels de revues pédagogiques des années 70 : ”Echec à l'échec”, “Documents adolescents”...;

à la revue “Agenda” pour son article lumineux dont je suis redevable pour “Illusion de l'argent” en annexes et celui sur les énergies libres qui m'a vraiment donné envie d'en savoir plus (voir bibliographie dans le blog ci-dessous) et à la revue Géo qui a alimenté ma conclusion grâce à sa présentation détaillée du Bouthan;

aux nombreux auteurs cités dans le livre qui ont contribué à former mon jugement qui vaut ce qu'il vaut (tautologie ambiguë qui connote orgueil et humilité), “qui m'est personnel et que j'y tiens énormément” (réplique de Panisse dans la pièce ”Fanny” de Marcel Pagnol - autant terminer sur une note d'humour, non?)

Vous pouvez consigner vos réactions, commentaires, réflexions, critiques, références... sur : “www.fairecommesi.com”.